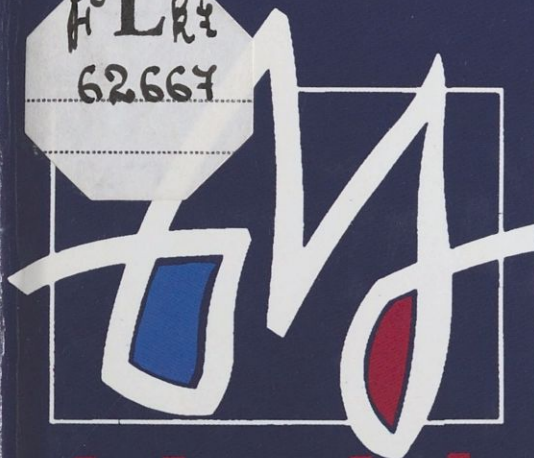


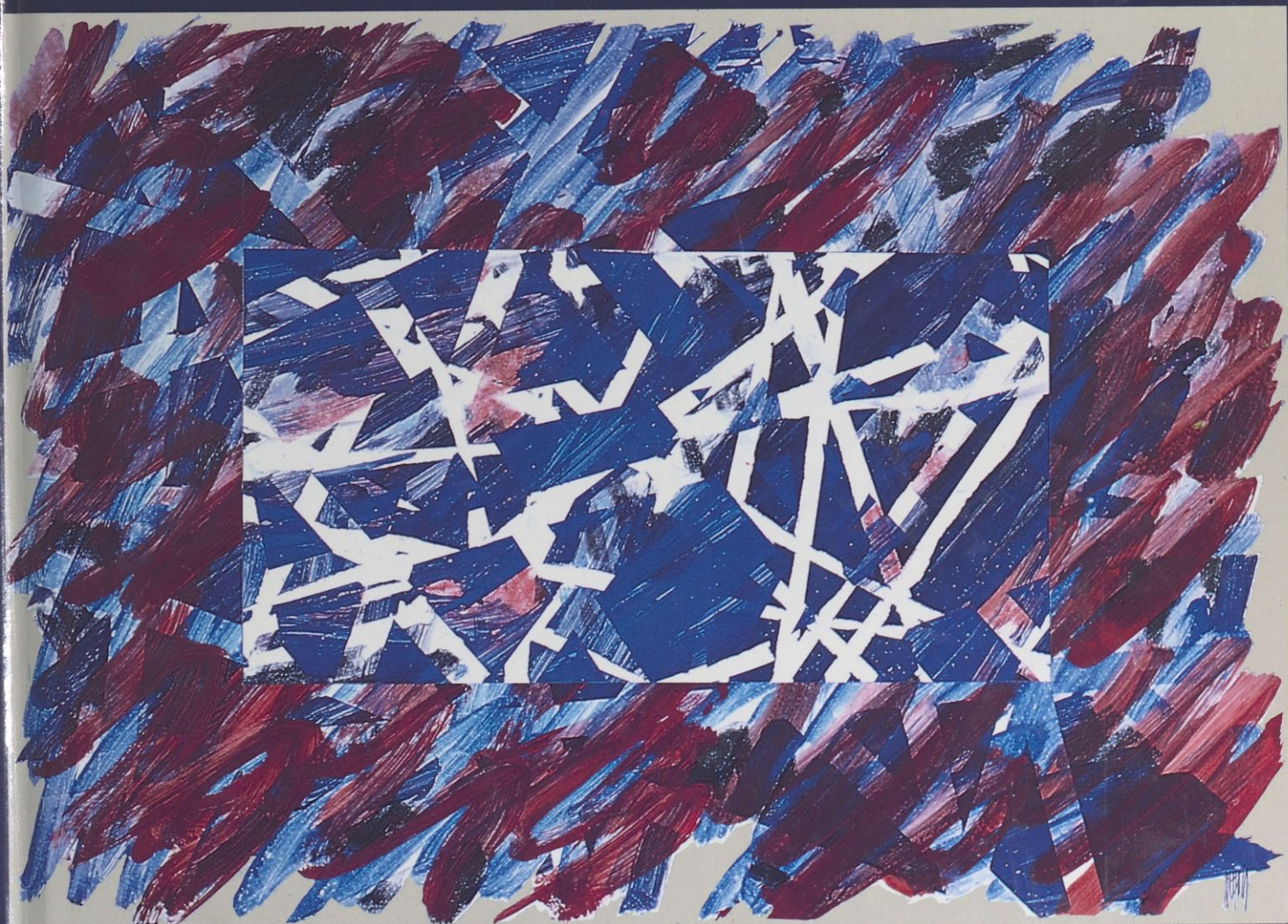
fr L R 4
62664



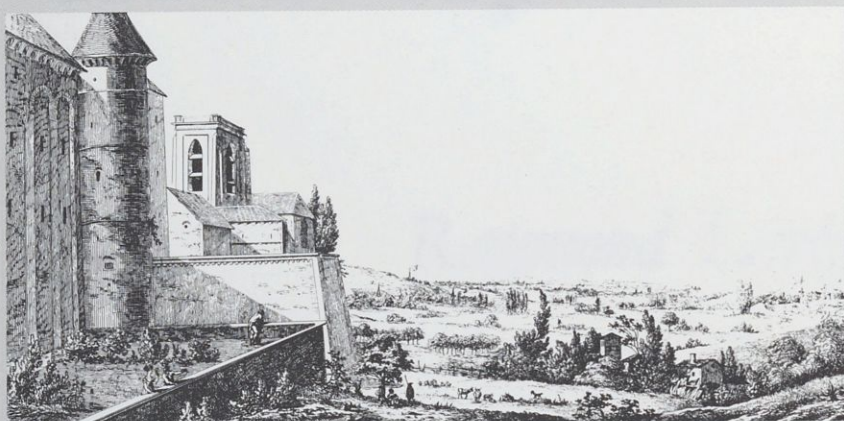
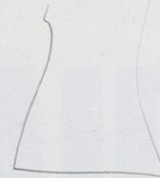
ONTATAIRE

debout depuis les Jacques

Raymond Lavigne



MESSIDOR



MONTATAIRE

*debout
depuis les
Jacques*

4^e LR⁷
62667

CONCEPTION
ET MAQUETTE
DE JACQUELINE MATHIEU

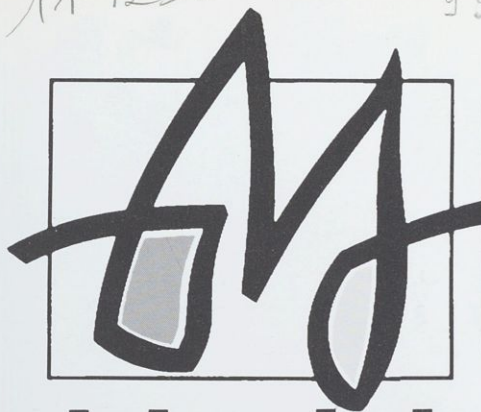
ILLUSTRATION DE
COUVERTURE :
PEINTURE DE
DANIEL DUFOIS

© EDITIONS MESSIDOR,
1990
TOUS DROITS DE
TRADUCTION,
D'ADAPTATION
ET DE REPRODUCTION
RÉSERVÉS POUR
TOUS PAYS

ISBN 2-209-06 454-6

1192554

93



ONTATAIRE

debout depuis les Jacques

Raymond Lavigne

MESSIDOR

DL-10061991-17296





SOMMAIRE

1. LE COUP DE FOUDRE DU BARON	11
2. JULES CÉSAR N'ÉTAIT PAS UN IMBÉCILE	25
3. UN MONTATAIRIEN CE N'EST PAS RIEN	37
4. LA FOLLE EMPRISE DE GUILLAUME CALLE	53
5. L'ESPRIT DE RÉSISTANCE	65
6. SOUS LE SIGNE DU FER	79
7. LES CANARDS BOÎTEUX NE SONT PAS D'ICI	93
8. QUAND LES OUVRIERS PRENNENT LEURS AFFAIRES EN MAINS	109
9. CITOYENS A PART ENTIÈRE	123
10. LA CULTURE EST UN COMBAT	135
11. L'AVENIR SE PRÉPARE AU PRÉSENT	147
12. UNE VILLE QUI BOUGE	157
ANNEXES : Les Armes de la Ville - Les maires depuis la fondation de la commune - Quelques chiffres sur Montataire - Nombre d'habitants depuis 1300 - Les lieux-dits - Les personnes ayant donné leurs noms à des rues ou à des places	170





SOMALI

THE SOMALI PEOPLE ARE THE MOST NUMEROUS IN THE HORN OF AFRICA. THEY ARE FOUND IN THE FOLLOWING COUNTRIES:

- 1. ETHIOPIA
- 2. KENYA
- 3. SOMALIA
- 4. DJIBOUTI
- 5. SUDAN
- 6. UGANDA
- 7. TANZANIA
- 8. ZAMBIA
- 9. BOTSWANA
- 10. NAMIBIA
- 11. SOUTH AFRICA
- 12. MALAWI
- 13. ZIMBABWE
- 14. MOZAMBIQUE
- 15. SWAZILAND
- 16. LESOTHO
- 17. BURUNDI
- 18. RWANDA
- 19. CONGO
- 20. CAMEROON
- 21. NIGERIA
- 22. GHANA
- 23. SIERRA LEONE
- 24. LIBERIA
- 25. IVORY COAST
- 26. GUINEA
- 27. SENEGAL
- 28. GAMBIA
- 29. SIERRA LEONE
- 30. LEBANON
- 31. SYRIA
- 32. JORDAN
- 33. SAUDI ARABIA
- 34. YEMEN
- 35. OMAN
- 36. U.A.E.
- 37. QATAR
- 38. KUWAIT
- 39. SAUDI ARABIA
- 40. YEMEN
- 41. OMAN
- 42. U.A.E.
- 43. QATAR
- 44. KUWAIT
- 45. SAUDI ARABIA
- 46. YEMEN
- 47. OMAN
- 48. U.A.E.
- 49. QATAR
- 50. KUWAIT

D

Préface

Devenir Montatairien se révèle quelquefois difficile en raison de préjugés tenaces alimentés par certains pour des motifs politiques, par d'autres à cause de l'ignorance de la réalité de notre commune.

Par contre, rester Montatairien quand on y est né ou qu'on y habite, c'est non seulement facile mais cela devient vite un choix délibéré que rien ne peut infléchir.

Les raisons de ce choix comme celles des difficultés évoquées sont liées au caractère même de la localité.

Cité ouvrière avec ses traditions de combat, de solidarité, de progrès et de convivialité, et loin de rejeter ses origines, elle s'efforce en même temps d'assumer le présent pour mieux préparer son avenir.

Montataire sous tous ses aspects et ses multiples facettes : c'est bien ce que reflète le livre que vous allez découvrir.

Vous verrez que l'auteur a su, d'une manière saisissante, relier notre quotidien à un passé proche ou lointain, avec pour fil conducteur les luttes pour la justice, les libertés, la paix et le travail.

Chacune et chacun va sans doute trouver au fil des pages, à côté d'images et de faits connus, des éléments éclairant mieux la réalité de notre ville qui a su inscrire son histoire dans chaque page de l'histoire nationale.

Ce livre porte le témoignage que Montataire, fière de son passé et bien vivante, continue à être elle-même. C'est pourquoi je suis certain qu'à sa lecture vous éprouverez comme moi le plus grand plaisir.

MAURICE BAMBIER

Maire de Montataire

Conseiller général du canton

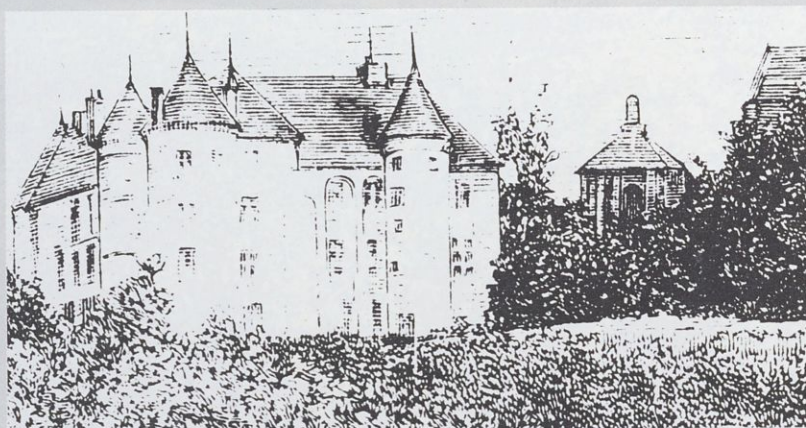
de Montataire

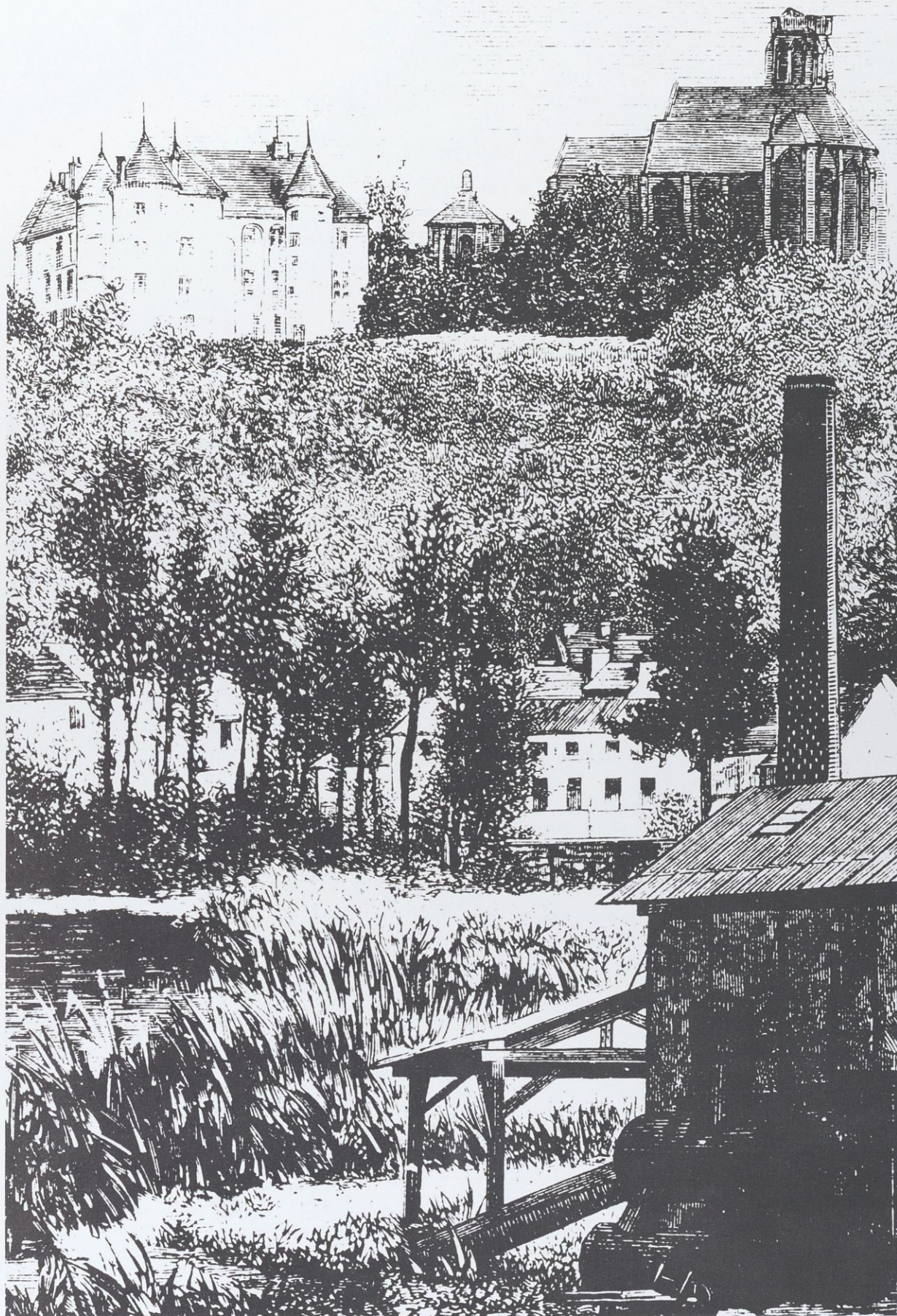
et Conseiller régional de Picardie

1

1

Le coup de foudre du baron







HISTOIRE COMMENCE PAR un coup de foudre. Nous som-

mes le 4 mars 1846 au petit matin. Un train pavoisé aux couleurs du roi (Louis-Philippe n'en a plus que pour moins de deux ans de règne) quitte en ahanant de toute sa vapeur la jeune gare du Nord à Paris. Le convoi est composé de vingt-sept petites voitures qui ressemblent plus à des diligences sur rails qu'à des wagons de chemin de fer.

Au centre, dans un luxueux salon roulant, se côtoie le gratin des personnalités officielles : des princes, des ministres, des ambassadeurs, le baron James de Rothschild (il vient de fonder la banque qui porte son nom et est président de la Compagnie du Nord) et le baron d'Empire Georges-Ferdinand-Émile de Condé (1810-1886), conseiller d'État et éminent spécialiste des chemins de fer.

On inaugure « avant la lettre » la ligne Paris-Bruxelles par Creil, bien qu'un tronçon de voie, entre Arras et Amiens, ne soit pas encore tout à fait terminé : on le sautera en voitures à chevaux. On mettra quatorze heures pour relier les deux capitales. A l'arrivée à Bruxelles, quatre trains marchant de front feront cortège à celui arrivant de Paris. Le roi Léopold 1^{er} sera là en personne pour magnifier l'événement.

La seule personne qui nous intéresse aujourd'hui est le baron de Condé. C'est lui qui va tomber follement amoureux.

A cette époque la ligne Paris-Lille ne suivait pas le tracé actuel, par Chantilly. Elle longeait la vallée de l'Oise « lorsque soudain, à gauche, écrit Georges-Ferdinand-Émile de Condé dans son *Histoire d'un vieux château de France*, un paysage inattendu s'offrit à nos regards... »

Le train a ralenti avant de pénétrer en gare de Creil :

« Sur le sommet d'un coteau situé à la jonction des deux vallées, entouré d'une abondante masse de verdure qui en masquait la base, se présentait un vieux château féodal que les rayons du soleil naissant éclairaient admirablement. Malgré la lumière qui le baignait, une brume matinale le voilait comme d'une gaze très légère et glaçait d'une demi-teinte bleuâtre l'ombre portée par les tours rondes dont il était flanqué. Derrière le vieux manoir et, tout auprès, comme lui appartenant et faisant partie de l'ensemble des constructions, se dressait la

ENTRE LE DESSIN
DE LA PAGE 3
(MONTATAIRE
EN 1800)
ET CELUI-CI
IL N'Y A QUE
QUELQUES ANNÉES
D'ÉCART.
LES PREMIERS
BÂTIMENTS
DES FORGES,
AU PREMIER PLAN,
ONT ÉTÉ
CONSTRUITS
LE LONG
DU THÉRAIN.



Montataire. — La Gare. — Intérieur.

Grand Bazar de Montataire, 75-77, Rue de la République — Edition réservée

14



L'APPARITION
DU CHEMIN
DE FER A ÉTÉ
UN ÉLÉMENT
IMPORTANT
DANS LE
DÉVELOPPEMENT
INDUSTRIEL
DE LA CITÉ.

UNE ASSIETTE
DE FAIENCE DE
CREIL A LA FIN
DU 19^e SIÈCLE.
DANS LE CARTOUCHE
EN BAS A GAUCHE,
LES FORGES ;
EN BAS,
UN PONT SUR
LE THÉRAIN.

silhouette grisâtre d'une église gothique avec son haut clocher.

« Au pied du coteau, les gaies maisons d'un gros bourg semblaient, comme on le voit sur les bords du Rhin, être venues se ranger autour de l'antique castel pour lui faire escorte et lui demander au besoin aide et protection. Enfin, au premier plan, mais beaucoup plus bas, et tout près de nous, une grosse usine, établie au fond de la vallée, composée de bâtiments irréguliers, plus pittoresques que ne le sont d'ordinaire ces sortes de fabriques, formait, avec ses hautes cheminées et ses murs noircis, un repoussoir artistique à ce riant tableau.

« Le train avait ralenti sa marche et s'était même arrêté quelques instants pour préparer son entrée à Creil. Tous les yeux, pendant ce temps, restaient fixés sur le charmant paysage que je viens d'essayer de décrire. L'un de nous dit :

« — C'est une vraie page d'histoire : là-haut le vieux donjon féodal. A côté, en plus haut même, l'église, comme il convenait au XIII^e siècle. Au-dessous le village, toute la hiérarchie sociale du Moyen Age...

« — Et voyez, reprit un autre, plus près de nous, l'usine, l'industrie, la vie moderne, le PRÉSENT... »

« — Et, ajouta le baron James de Rothschild, nous ne saurions l'oublier aujourd'hui : avec nous, le chemin de fer, l'AVENIR... »

C'est ainsi que le baron de Condé eut le coup de foudre pour Montataire. De retour à Paris, il se renseigna, apprit que les propriétaires étant ruinés le château était à vendre. Il retourna à Creil, visita la demeure seigneuriale en mauvais état,

MONTATAIRE (Oise). — Le Château et l'Église



Vandenhoeye, Liancourt

l'acheta et la restaura : elle était vraiment en piteux état. Puis, comme c'était l'époque des riches notables, il devint, de 1870 à 1879, maire de la ville et conseiller général du canton de Creil.

La description de Montataire que fait, vers 1869, le grand écrivain Gustave Flaubert dans *l'Éducation sentimentale* montre que le paysage n'a guère changé en un quart de siècle.

Son héros, Frédéric, va à Creil pour rendre visite à Mme Arnoux, la femme qu'il aime d'un amour impossible. Le mari, auquel elle reste fidèle malgré son penchant pour le jeune homme, est propriétaire d'une manufacture de faïence. A Creil, on lui dit que l'usine de M. Arnoux se trouve à Montataire. Il s'y rend à pieds à travers la campagne :

« La verdure monotone la faisait ressembler à un immense tapis de billard. Des scories de fer étaient rangées sur les deux bords de la route, comme des mètres de cailloux¹. Un peu plus loin, des cheminées d'usine fumaient les unes près des autres. En face de lui, sur une colline ronde, un petit château à tourelles, avec le clocher quadrangulaire d'une église. De longs murs, en dessous, formaient des lignes irrégulières parmi les arbres, et, tout en bas les maisons du village s'étendaient.

« Elles sont à un seul étage, avec des escaliers de trois marches, faites de blocs sans ciment. On entendait, par intervalles, la sonnette d'un épicier. Des pas lourds s'enfonçaient dans la boue noire, et une pluie fine tombait, coupant de mille hachures le ciel pâle... »

Ah ! La boue... On va le voir : c'est une des caractéristiques de Montataire au siècle dernier !

AU DÉBUT
DU 20^e SIÈCLE.
AU PIED DU
CHÂTEAU,
LES PREMIÈRES
CITÉS OUVRIÈRES.

1. A cette époque les forges de Montataire occupent déjà quelque 1'800 ouvriers !



JACQUES CAMBRY,
PRÉFET DE L'OISE
ENTRE 1800 ET 1802,
AUTEUR D'UNE
DESCRIPTION DE L'OISE.

LE PLUS BRILLANT ASPECT DE L'OISE

Breton d'origine, Cambry est le premier préfet de l'Oise. C'est un homme haut en couleurs et corpulent. Il a été nommé à ce poste le 7 germinal de l'an VIII (le 2 mars 1800), sous le Consulat. Bonaparte (qui ne tardera pas à devenir Napoléon 1^{er}, Empereur) vient de promulguer la Constitution de l'an VIII dont un des buts est, dans la pratique, de faire disparaître la démocratie locale, née des rêves de la Révolution de 1789, en donnant tout le pouvoir, ou presque, au représentant de l'administration d'État dans les départements : le préfet (loi du 28 pluviôse, an VIII).

Dans le cas de l'Oise, il semble que le préfet Cambry, quoique fervent admirateur de son patron (Bonaparte), soit en même temps un homme débonnaire, romantique avant la lettre et sommes toutes trop libéral pour assumer un rôle d'autorité.

La preuve : il sera pratiquement limogé le 26 floréal de l'an X (16 mai 1802), à peine deux ans plus tard, alors que son idole est toujours Premier consul. Il quitte aussitôt la carrière et se retire dans ses terres. Mais il a profité de sa courte période de pouvoir pour jouer les préfets-aux-champs en visitant de fond en comble « son » territoire. Ce qui nous vaut aujourd'hui de posséder un document inappréciable pour connaître l'Oise à l'orée du 19^e siècle, alors que le développement industriel n'est pas encore réellement commencé. Cela s'appelle, en toute clarté : la *Description du département de l'Oise*, deux volumes de quelques neuf cents pages et un album de dessins à la plume, parus en 1803, un an seulement après son départ.

Bien sûr Montataire n'est pas oublié dans cette description. Il a même droit à un dessin. A vrai dire, on a bien du mal à y situer le village. L'artiste s'est installé sur la terrasse du château. On n'aperçoit que la campagne jusqu'aux lointains de Villers-Saint-Paul, de Nogent-les-Vierges, de Verneuil et de Creil. Il y a des vaches et des bergers et tout en bas, aux bords du Thérain, deux maisons seulement dont un moulin. C'est sans doute parce que le bourg lui-même est situé derrière le teneur de plume : le cœur du vieux Montataire devait se situer tout en bas, autour de ce qui est actuellement la rue de la République et les rues avoisinantes. Quant aux quartiers correspondant aux rues Jean-Jaurès, Louis-Blanc, etc., ils n'ont du être construits qu'au fur et à mesure que se développaient les Forges, mises à part quelques maisons ici et là, dont un relais de poste avec ses écuries pour les chevaux des diligences.

Mais laissons la parole au « citoyen Cambry » (c'est ainsi qu'il signe son œuvre) découvrant Montataire, village paysan :

« Neuf cents habitants fort laborieux, écrit-il, y labourent une terre d'une exploitation difficile : cette terre est coupée de

Montataire — Lavoirs du chemin noir



Grand Bazar de Montataire - Édition réservée

cavées rapides ; les propriétés y sont fort divisées : les meilleures terres sont dans la plaine ; les moins bonnes sont mêlées de sables et de cailloux¹. Les succès de quelques cultivateurs commencent à y répandre la culture des prairies artificielles.

« Il y a, dans ce canton, quelques bonnes prairies ; mais les eaux stagnantes et le défaut d'écoulement diminuent la bonté de leurs produits. L'hiver de 1789 a détruit la presque totalité des vignobles : on y récoltait avant cette époque, de mille à douze cents pièces de vin ; ils n'en produisent pas à présent deux cents ; ces vignes sont médiocres, et plantées au milieu de pommiers et de pruniers².

« On se plaint amèrement dans cette commune du partage des biens communaux, et de la privation d'engrais causée par l'impossibilité de nourrir les bestiaux... »

Et voici la boue qui revient :

« Montataire se présente d'une manière très pittoresque : chaque maison a son jardin planté d'arbres fruitiers et de légumes ; presque tous ces jardins, sur le bord du Thérain, sont garnis de bouquets de bois formés de saules et d'aunes ; mais les maisons sont enterrées et malsaines. Cet état fâcheux est occasionné par les ravines qui sans cesse chargent les rues de dépôts de sable et de terre, que malheureusement on laisse s'accumuler par une coupable négligence.

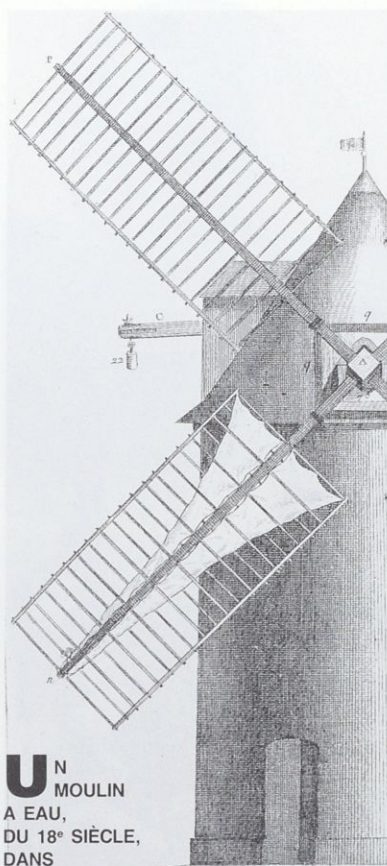
« En déracinant, il y a quelques années, deux gros ormes d'une extrême vieillesse, on découvrit à trois pieds de profondeur³ une ancienne route au-dessous du chemin actuel ; elle

C'EST LE
TEMPS DES
LAVANDIÈRES
LE LONG DU
CHEMIN-NOIR
AUJOURD'HUI
DISPARU.

1. Les « murgets » où l'on cultivait la vigne.

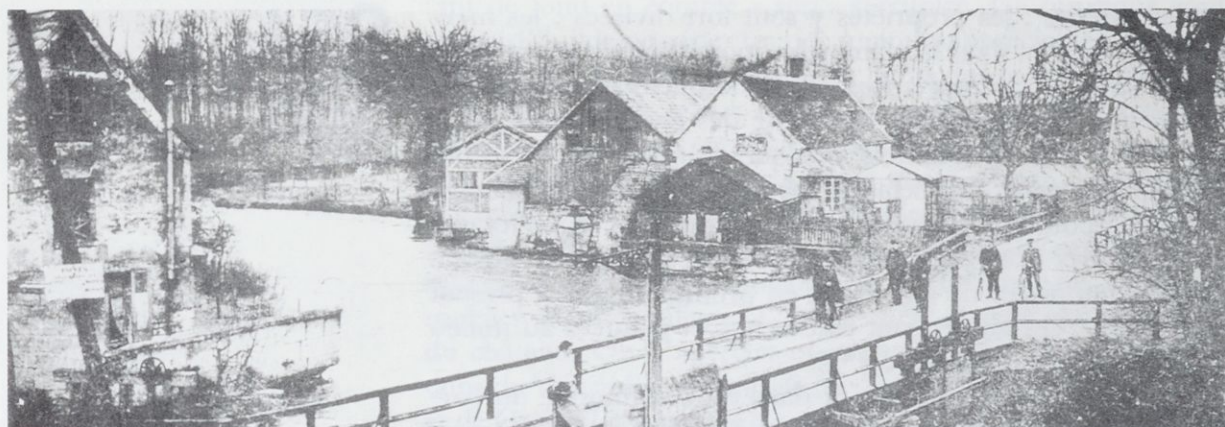
2. Un lieu-dit s'appelle encore aujourd'hui les Chères-Vignes.

3. Un mètre environ.



U^N MOULIN
A EAU,
DU 18^e SIÈCLE,
DANS
L'ENCYCLOPÉDIE.

18



LA FORCE
HYDRAULIQUE
DU THÉRAIN ÉTAIT
LARGEMENT UTILISÉE
JUSQU'AU DÉBUT
DU 20^e SIÈCLE.
LE MOULIN, A GAUCHE,
N'EXISTE PLUS,
NON PLUS QUE
LA SCIERIE
PUIS LA FABRIQUE
DE LACETS A DROITE.
ICI S'ÉLÈVE
AUJOURD'HUI
LE MONUMENT
AUX DÉPORTÉS.

était pavée : d'anciens égouts firent voir que la police s'exerçait autrefois avec plus d'intelligence et de régularité qu'aujourd'hui.

« La grande route de Paris à Clermont traversait autrefois Luzarche, Saint-Leu, Montataire ; depuis qu'elle passe à Chantilly les chemins de Montataire et des environs sont entièrement négligés.

« Les chemins vicinaux de cet arrondissement sont absolument impraticables l'hiver... »

Après une brève évocation du château et de sa position, le « citoyen Cambry » constate avec ravissement :

« On jouit à Montataire de la vue la plus étendue sur la vallée de l'Oise, et sur les montagnes qui la bordent ; c'est, après Verberie, **LE PLUS BRILLANT ASPECT DU DÉPARTEMENT, ET DE LA FRANCE PEUT-ÊTRE.**

« On voyait, au commencement de la Révolution, des portes et les vestiges de vieilles fortifications ; quelques parties des anciens murs existent encore. Si l'on juge de la ville par son ancien cimetière, son étendue était considérable : elle était habitée par beaucoup de protestants avant la Ligue... »

Le préfet Cambry s'intéresse ensuite aux « occupations » des Montatairiens. Si « les habitants en général cultivent la terre », il précise :

« Sept ou huit cordonniers y travaillent pour leur commune et pour les environs.

« On fait à Montataire, avec du bois d'aune, beaucoup de galoches et de talons de femmes. Presque toutes les femmes et les filles font en fil et en soie des petits boutons de couleurs ; elles gagnent de 12 à 20 sous. Un Anglais, membre de la Chambre des communes, nommé Taylor, avait acquis 25 arpents de terres baignées par le Thérain, près de son embouchure, pour y établir une poterie en grand ; le prix de cette acquisition et la dépense des premiers travaux montaient à près de 100 000 livres : tout fut arrêté par la Révolution. L'architecte assure que cet établissement devait coûter un million... »

« ... Les habitants de Montataire fréquentent les marchés de Senlis et de Précy ; mais on n'arrive à Senlis que par une

traversée de trois lieues¹, fort sablonneuse, dont les voitures peuvent à peine se tirer.

« La route de Précy, plus facile, n'a que 2 lieues² ; mais le mauvais état des ponts sur le Thérain ne permet pas de les traverser en voiture... »

« La commune de Thiverny, située à une lieue de Montataire, sur la rive droite du Thérain, est presque inabordable, par le mauvais état des ponts... »

Des notes, signées M., retrouvées dans les papiers du docteur Houbigant à la mort de celui-ci (nous reparlerons plus loin de ce docteur, archéologue réputé au début du siècle dernier) et léguées à la Société académique de Beauvais, permettent de mieux préciser ce qu'était Montataire à l'aube du 19^e siècle.

5 MARS 1910.
LE THÉRAIN
DÉBORDE
ET INONDE TOUT
LE BAS DE
MONTATAIRE.
VOICI L'AVENUE
DE LA GARE
A CE MOMENT-LÀ.

Inondation de l'Oise, 5 Mars 1910
27. - MONTATAIRE. - Avenue de la Gare



Vandenhoove, Liancourt

C'est d'ailleurs à se demander si ces notes n'ont pas été écrites précisément pour ce préfet, car on retrouve, mot pour mot, certains paragraphes dans la *Description du département de l'Oise*. M. était-il le « nègre » de Cambry ? Peu importe. Retirons de ses notes quelques extraits :

« A ce moment l'activité industrielle se résume à trois moulins à eaux sur la rivière. Ils sont fort occupés. Si les chemins étaient praticables, ils seraient les plus productifs de tout le valon de Beaumont à Pont. »

Un petit tour dans le bourg :

« ... Toutes les maisons sont couvertes en chaume... Il y a trois ou quatre maisons bourgeoises, non compris le

1. 9 kilomètres.
2. 6 kilomètres.



LA RUE
DE LA RÉPUBLIQUE
AU DÉBUT DU
SIÈCLE.
A GAUCHE,
LES BÂTIMENTS
DES COOPÉRATEURS.
ACTUELLEMENT
RUE JEAN-JAURÈS.

20

château qui est situé sur la hauteur dans une position extrêmement agréable et présentant des points de vue superbes... »

Voyons les habitants. M. en fait une description très pittoresque :

« Ils s'accordent bien entre eux. Ils sont criards, mais finissent par entendre raison. Aussi le ministre du culte ne leur prêchant que l'obéissance aux lois, les a-t-il amenés à maintenir dans la commune la plus grande tranquillité. Ils sont meilleurs pères que bons fils. Ils négligent les vieillards.

« Quelques vieillards poussent leur carrière jusqu'à quatre-vingts ans mais la soixantaine venue ils sont déjà bien fatigués, principalement ceux qui cultivent eux-mêmes leurs champs où travaillent à la tâche. En général les habitants sont gais. Ils sont sobres et la soupe et le pain font leur principale nourriture...

« ... L'on ne voit aucun mendiant habitant la commune, malgré le grand besoin où se trouvent les vieillards ou les malades : la honte les retient et ce n'est que par des dons secrets qu'ils trouvent quelque soulagement. Mais il vient des communes voisines, et même de celles éloignées, des mendiants et des vagabonds qui demandent à être surveillés par la gendarmerie qui, d'un autre côté, est trop occupée à la sûreté des routes... »

Quelle est l'occupation des habitants ? M. regrette visiblement que le braconnage soit une habitude dans les bois qui entourent la cité (« Les lois sur le fait de chasse sont restées jusqu'à présent sans exécution. ») ; et que l'on « pêche partout », ce qui diminue le nombre de poissons dans le Thérain.

Le texte de M. est fort précis sur le travail des Montatairiens, dont la plupart, il faut le rappeler, sont des agriculteurs :



« La culture y est fort divisée, quelques fermiers seulement ont une, deux ou trois charrues. Quoique très actifs et travaillant par eux-mêmes, comme ils sont obligés de se faire aider par leurs domestiques ou des gens de journées, leur bénéfice est fort borné.

« L'exploitation en outre est fort pénible à cause des cavées rapides et étroites qu'ils sont forcés de faire graver à leurs chevaux pour gagner la plaine et les terres qui sont éloignées et divisées en nombre de petites parties...

« ... La culture en général consiste en grains de toutes espèces. On cultive aussi le haricot que l'on va vendre à Liancourt.

« Le territoire compose environ 1 500 arpents¹ dont 250 en prairies et marais... »

« ... Il y a, en plus, six à sept cents bêtes à laine de la petite espèce en deux troupeaux... et cent cinquante chevaux... »

En dehors des paysans « il y a deux maréchaux, un serrurier, trois menuisiers, sept à huit cordonniers, deux charpentiers, autant de charrons et de petits détaillants de mercerie et épicerie...

« ... La fonction de garde-champêtre est bien peu utile et souvent contraire au bien général. Le choix est très difficile à faire et il n'est pas plus aisé de leur faire faire leur devoir...

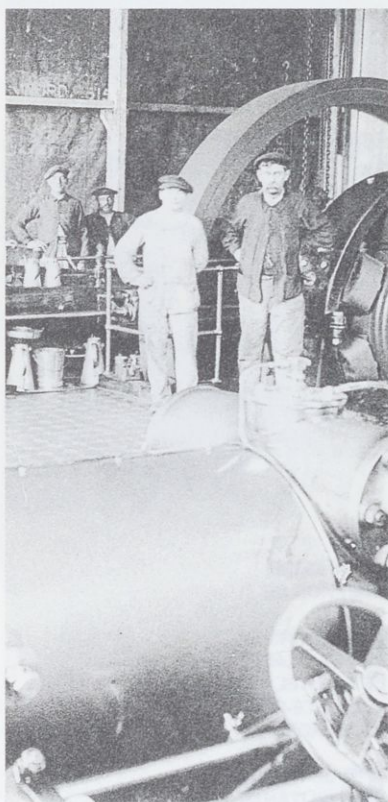
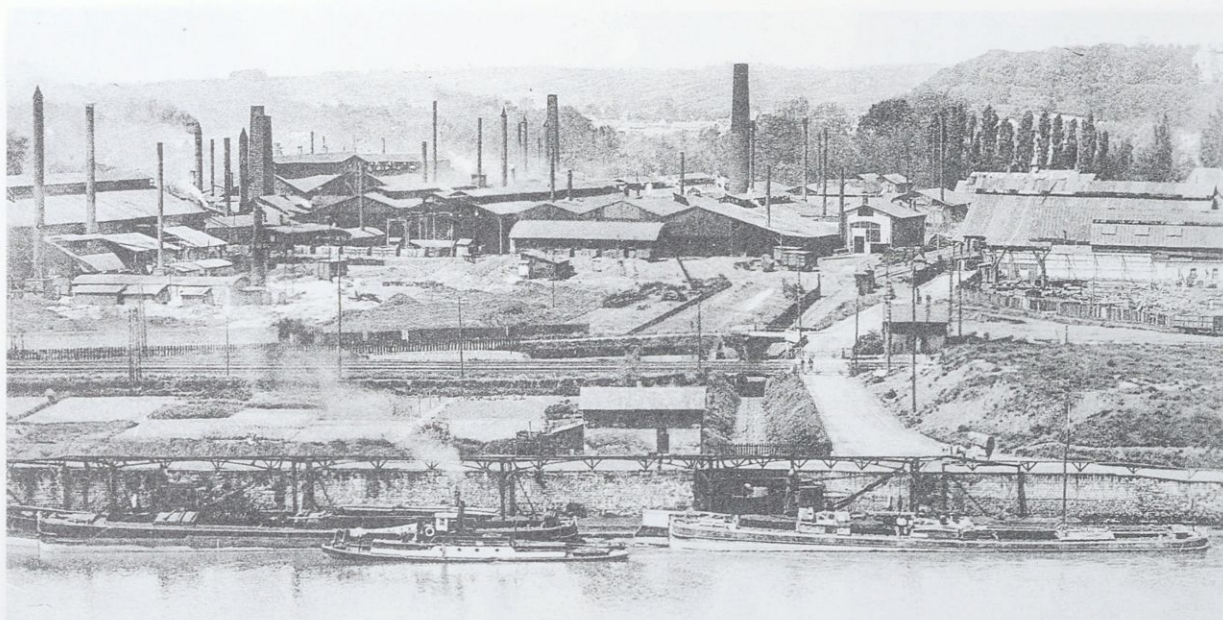
« ... L'école d'instruction a été tenue pendant plus de cinquante ans par le sieur Gallet, homme très estimable par ses mœurs et ses talents. Il a été nommé par le jury de l'ancien district instituteur, il a aujourd'hui soixante dix-sept ans. Il ne lui reste pour subsister, sa femme et ses enfants, que 12 à 15 sous par jour encore bien mal payés... »



LA MÊME, PAGE DE DROITE, A SON ARRIVÉE SUR LA PLACE DE L'HÔTEL DE VILLE. (AUGUSTE-GÉNIE AUJOURD'HUI).

DÉ NOMBREUX MILITANTS OUVRIERS, CHASSÉS DES USINES, OUVRaient DE PETITS COMMERCEs COMME CELUI-CI, POUR POUVOIR CONTINUER A MILITER.

1. 615 hectares environ contre 355 aujourd'hui.



22

UNE VUE GÉNÉRALE DES FORGES DE MONTATAIRE TELLES QU'ELLES ÉTAIENT JUSQU'APRÈS LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE.

AU-DESSOUS : LA CENTRALE ÉLECTRIQUE DE L'USINE.

TOUJOURS A PEU PRÈS LE MÊME PAYSAGE

Aujourd'hui, quand on arrive de Paris par le train, on peut entr'apercevoir, un peu avant d'être caché par les hauts bâtiments de la Sollac, à peu près le même paysage que celui découvert par le baron de Condé il y a un siècle et demi. Tout en haut, le château et l'église à demi enfouis sous les arbres, en dessous ce qui a encore l'air d'être un gros bourg, et des usines au premier plan.

Ce qui a changé, ce sont les grandes cités, montant à l'assaut des pentes et couronnant le plat pays, à la gauche du château. C'est aussi la prolifération de grandes usines modernes privées de ces hautes cheminées et où l'architecture carrée côtoie les vieux bâtiments de briques rouges.

En un siècle et demi, Montataire est entré solidement dans l'ère industrielle. De gros village agricole encombré de boue, il s'est transformé en ville ouvrière, la plus importante de la région. Tout en conservant son charme de vieux village. Et il change un peu plus chaque jour. Le baron James de Rothschild, dans le train de 1846 parlait déjà d'avenir. Mais il ne donnait pas à ce mot la signification qu'il a prise à Montataire.

Les Montatairiens aiment leur ville. Qu'ils soient de souche ancienne ou plus récente. Cela malgré la « mauvaise réputation » que l'on entretient encore à l'extérieur sur cette cité. C'est que la bourgeoisie voisine n'apprécie guère voir une agglomération ouvrière, et fière de l'être, donner le « mauvais exemple » (selon elle !) plantée à portée de vue.

Pour asseoir cette réputation, ses hommes au pouvoir n'avaient pas hésité à faire de Montataire la résidence forcée

d'interdits de séjour, à leur sortie de prison. Sans doute, parmi eux, y avait-il aussi quelques ouvriers condamnés comme « forte tête » pour leur action politique ou syndicale ! On n'hésitait pas alors à les traiter comme des droits communs !

Toujours est-il qu'à tous ceux-là étaient réservés les emplois les plus insalubres aux forges : gazogènes, bacs à décapage, chambre à plomb, etc. Ils devaient régulièrement pointer à la gendarmerie. Certains de ces « tricards » provoquaient des bagarres, s'en prenant parfois aux habitants, créant un climat d'insécurité. Mais c'est de l'histoire ancienne.

Pourtant, encore aujourd'hui, quand quelqu'un d'extérieur annonce à son entourage qu'il va s'installer à Montataire, il n'est pas rare qu'il croise des regards apitoyés. Mais il n'est pas rare non plus que cette personne, après avoir goûté à la vie locale, à sa convivialité, à sa gentillesse, s'y installe définitivement.

On ne quitte pas Montataire, quand on y a vécu, sans une peine au cœur. On y revient quand on le peut.

*Quand ma ville est un livre,
chaque maison est une page*

*Quand ma ville est l'hiver
chaque voiture est un flocon*

*Quand ma ville est la nuit
chaque poussière est une étoile*

*Quand ma ville est l'été
chaque enfant est une fleur*

*Quand ma ville est le jour
chaque œil est une lumière.*

Pendant l'année scolaire 1986-1987, deux cent cinquante enfants de onze classes des onze écoles primaires de la ville ont écrit des poèmes. Ils y ont dit la rue, les gens, les usines, leurs rêves, en un mot leur ville. Ils en ont été le miroir :

*Mon frère
aime mon père.
Lui,
Mon père,
aime planter des pommes de terre.
Elle,
la pomme de terre,
elle lève les pieds en l'air.
Lui,
l'air
préfère le bleu clair.
Et le bleu clair ?
Il adore Montataire.*

Les enfants disent la vérité.

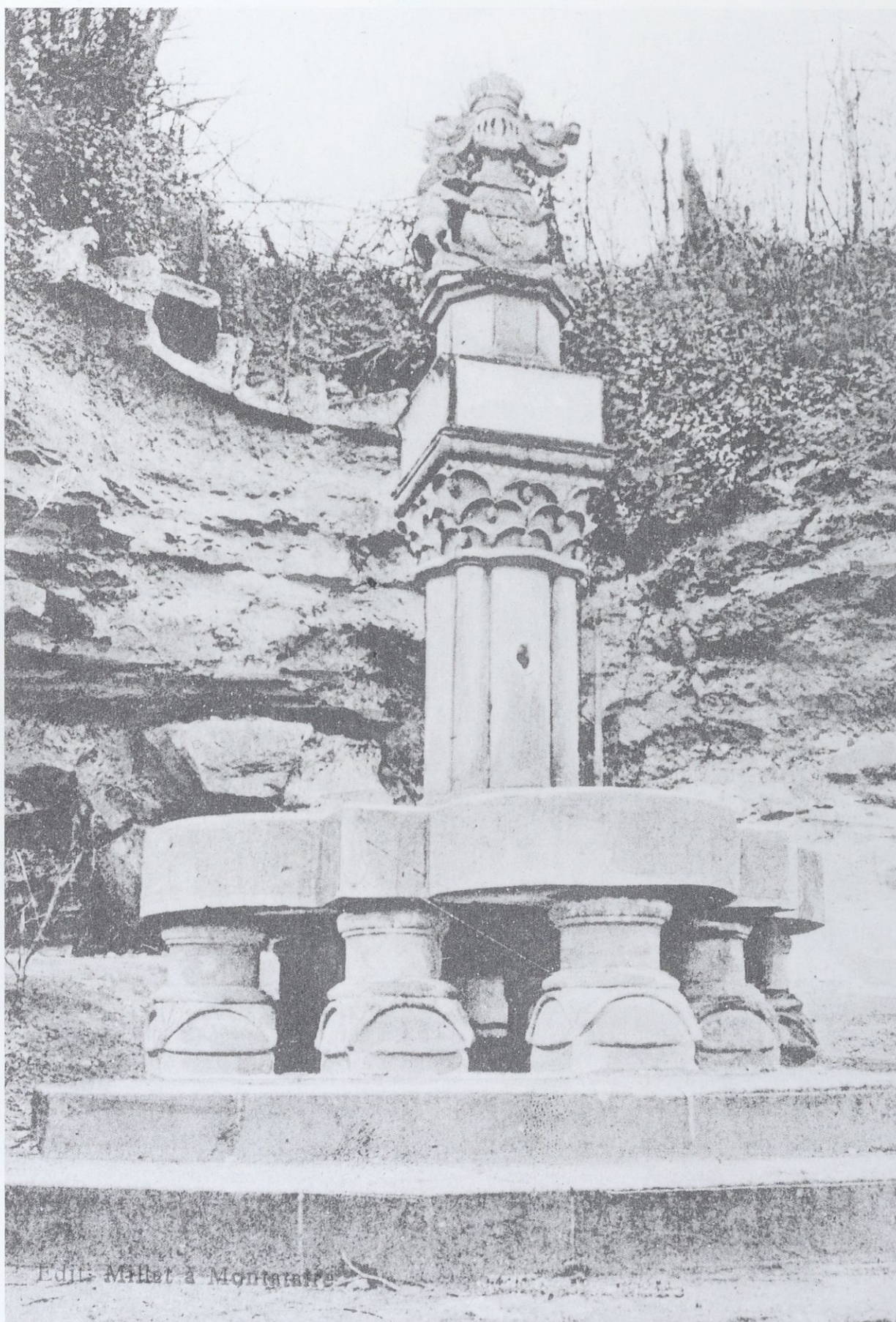


2

2



*Jules César
n'était pas
un imbécile*



Edit. Millet à Montataire

10

MAI 1843. Deux ouvriers travaillent à la construction de la voie ferrée Paris-Creil, celle-là même qu'inaugurera le 4 mars 1846 le baron de Condé. Cette ligne, on le sait, suit le tracé qui passe devant l'actuelle gare de Montataire et longe les Forges.

Les deux hommes sont occupés à creuser le sol afin de le préparer à recevoir traverses et rails. C'est alors qu'ils découvrent un objet étrange qui brille au soleil. C'est une sorte de gros fil jaune, tordu en spirales, de quelques 80 centimètres de longueur. Une aubaine ! le seau tout cabossé qui leur sert pour se laver les mains a perdu son anse. Le bricolage est rapidement terminé. Quelques jours passent. Ils s'aperçoivent alors que ce mystérieux fil de cuivre (ou d'autre métal) ne rouille pas : il est toujours d'un joli jaune, toujours aussi brillant !

Ils comprennent que leur trouvaille n'est pas aussi banale qu'elle leur paraissait. Ils la démontent et l'apportent à leur contremaître. Aussi intrigué qu'eux, celui-ci la confie à M. Mertian, le patron des Forges voisines, qui la transmet au docteur Houbigant, cet archéologue célèbre dans toute la région (évoqué dans le précédent chapitre).

Celui-ci pousse un cri de surprise. La pièce qu'on vient de lui amener est tout simplement fabuleuse. Elle porte son poids d'histoire. C'est une torche en or massif, un bijou extrêmement rare, qu'avait dû porter deux siècles avant notre ère (vingt et un siècles aujourd'hui) un druide ou un dignitaire gaulois. Cette merveille mesure 7 millimètres de diamètre et pèse le poids respectable de 342 grammes !

Selon la loi, ce bijou rarissime et historique doit revenir à l'État, charge à lui de récompenser ceux que l'on appelle les « inventeurs ». De fait, les deux ouvriers qui ont déterré la torche d'or ont la surprise, quelque temps plus tard, de recevoir 500 francs, une somme considérable pour l'époque : ils devaient gagner aux environs de 2,50 francs par jour ! Le propriétaire du terrain, M. Porquez, reçoit, lui, la même somme imprévue qu'il utilise généreusement pour subventionner la construction de l'escalier à angle droit permettant d'atteindre directement, après la grotte de Pierre l'Ermite, l'allée conduisant à l'église Notre-Dame.

LA FONTAINE DU JUBILÉE. ON APERÇOIT, AU-DESSUS A GAUCHE, LES RESTES DES PREMIERS SARCOPHAGES QUI ONT PERMIS DE METTRE A JOUR LE CIMETIÈRE GALLO-ROMAIN EN 1849.



28

B IEN AVANT
LES ROMAINS,
LE THÉRAIN ÉTAIT
UNE RIVIÈRE
BEAUCOUP PLUS
IMPORTANTE
QU'ELLE NE L'EST
DE NOS JOURS.

Quant à la précieuse torque d'or, on peut la voir aujourd'hui encore au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale.

Voilà comment deux prolétaires sont, par hasard, à l'origine d'un événement qui a permis, depuis, d'avancer dans l'histoire ancienne de Montataire. Tout un symbole pour une ville ouvrière !

Jusque-là, on savait bien sûr que les Romains étaient passés dans la région, plusieurs siècles après la torque d'or. On avait découvert, en 1832, à quelques kilomètres, dans une ancienne ferme dite de Royaumont, une quantité considérable de tuiles romaines si reconnaissables pour des initiés. Mais à Montataire précisément, encore rien de précis. La torque d'or annonçait une ère nouvelle dans la recherche de son passé... qui allait être aidée par un accident providentiel.

BIEN AVANT LES ROMAINS

A la vérité, c'est de bien avant les Romains que remonte l'histoire de Montataire. Imaginons le paysage il y a des mil-

liers d'années : une forêt vaste et profonde, giboyeuse, sur le plat pays, descendant rapidement vers des marécages entourant une petite rivière, le Thérain, d'ailleurs plus importante que de nos jours. Et là, déjà des hommes primitifs, de l'âge de la pierre (paléolithique et néolithique), ayant trouvé un milieu favorable à leur vie sauvage : du gibier, du poisson et des baies pour manger ; une forêt pour se réfugier en cas de danger ; la possibilité de s'installer soit dans des huttes lacustres sur pilotis, soit dans des grottes creusées dans le tuf calcaire de la falaise.

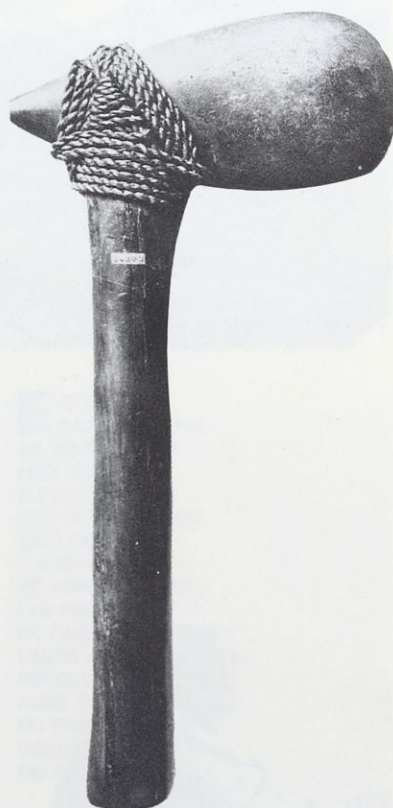
De fait, l'objet le plus ancien trouvé sur le territoire de Montataire, dans le bois du parc de Vignolle (aujourd'hui cité



Bessemer), est une hache de jade de 13 centimètres de long et de 6 de large ¹.

Dans les parties boisées qui dominent le quartier de Gournay, les vestiges de très anciennes carrières sont encore visibles. Ce qui permet de penser que la première « industrie » de la région fut la pierre, facile à extraire grâce aux failles sableuses. Il suffisait de creuser, sans outil spécial, pour dégager des blocs de rochers que l'on n'avait plus qu'à tailler. On en faisait des dalles et des sarcophages transportés très loin par voie d'eau : le Thérain, puis l'Oise, puis la Seine. On a retrouvé leurs traces grâce à la particularité de la pierre du pays, jusqu'à Rouen !

Puisqu'il est question de sarcophages, remontons les siècles et retrouvons-nous en 1849. C'est le printemps. L'hiver a été rigoureux. La terre a gelé profondément. Lorsque le dégel survient, tout un pan de la falaise près de l'entrée du petit château, au-dessus de la fontaine du Jubilé, s'effondre. Cinq sarcophages de pierre apparaissent. Le baron de Condé — il vient juste d'acheter le château — se passionne. Il alerte le docteur Houbigant. A partir de 1853, il organise des fouilles systématiques. Ainsi fut mise à jour ce que l'on a appelé la nécropole de Montataire, remontant aux 3^e et 4^e siècles de notre ère. Depuis, des sarcophages, on en a retrouvé en d'autres occasions... jusqu'en 1957, où l'élargissement de la rue du Jeu-d'Arc en a fait apparaître de nouveaux. On en découvrirait



29

AU-DESSUS
DU HAMEAU
DE GOURNAY
DEMEURENT
LES VESTIGES DE
TRÈS ANCIENNES
CARRIÈRES.

UNE HACHE
DE PIERRE
SEMBLABLE A ÉTÉ
RETROUVÉE DANS
LE BOIS
DU PARC DE
VIGNOLLE.

1. M. Lucien Godart m'a montré des outils de pierre, dont une hache, qu'il a trouvée au cours de ses promenades, fragments qui datent certainement de ces époques lointaines.



encore, si les nécessités amenaient à lancer d'autres travaux de terrassement. Car il semblerait que le cimetière gallo-romain et franc de Montataire soit très important.

A la vérité, les découvertes faites à l'occasion des différentes fouilles n'ont donné lieu à aucune trouvaille extraordinaire du point de vue archéologique. Mais elles ont confirmé la présence à Montataire, il y a dix-huit siècles, d'un important peuplement organisé.

Avec quelques caractéristiques sur son mode de vie. D'abord les différences entre les sépultures franques et gallo-romaines. Les premières sont celles de guerriers, enterrés avec leurs armes : leurs tombes contiennent des fragments de fers de lances, de javelots, de petits couteaux, de glaives ou sabres appelés scramasaxes. Tous brisés afin d'éviter qu'ils soient volés et puissent servir à des ennemis. Ces sarcophages datent du 5^e siècle et devaient donc être ceux de soldats de l'époque où Clovis s'emparait de Noyon.

Les secondes sont pratiquement vides d'objets : les Gallo-Romains n'étaient pas des soldats. A leurs pieds, on a trouvé des débris de petites urnes funéraires en terre noire, très fragiles, contenant sans doute des offrandes. Elles doivent dater des 3^e et 4^e siècles, époque de l'occupation romaine.

L'un des sarcophages ne mesure que 67 centimètres de long et porte une entaille en forme de croix sur le fond. On pense qu'il s'agit de la tombe d'un enfant, probablement de sang royal. Quant à la croix, elle signifie peut-être qu'il appartenait à une famille des tout premiers adeptes de la religion chrétienne, alors persécutés, bien avant que Clovis ne se convertisse. Mais ceci n'est qu'une supposition.

Autre caractéristique : la plupart de ces sarcophages contenaient plusieurs squelettes ; les plus anciens, réduits en morceaux entassés à la tête, au pied ou en-dessous ; le plus récent, allongé de tout son long dans la tombe. On pense qu'il s'agissait-là de caveaux où les morts étaient ensevelis au fur et à mesure de leur disparition. Qu'ils soient disposés par groupes de trois ou quatre, accolés et séparés des suivants, fait croire que ce sont des familles qui sont inhumées dans le même carré.

Dernière caractéristique : autour de ces sarcophages fermés, on a retrouvé des ossements à même la terre. Il y avait



donc, déjà, des riches et des pauvres, des puissants et des miséreux. Les premiers pouvaient s'offrir des cercueils de pierre, les autres n'avaient droit qu'à un peu de terre fraîche.

La tradition populaire, transmise oralement de père en fils jusqu'au siècle dernier, du temps où Montataire était un gros village isolé, veut que Jules César lui-même, l'envahisseur de la Gaule, le bourreau de Vercingétorix, ait remarqué la position privilégiée de la butte dominant la rivière et toute la vallée de l'Oise. César s'y serait donc arrêté, pour contempler le vaste panorama, le plus étendu de la région, mais surtout pour apprécier, en stratège consommé, la position militaire favorable dans la guerre qu'il menait contre les derniers résistants de la Gaule : les Bellovaques¹.

Les historiens ne rejettent pas cette thèse. Ils font remarquer que l'*imperator* a dû passer par-là après la capture de Vercingétorix à Alésia, poursuivant les Bellovaques alliés aux Gaulois. Il les vainquit définitivement aux environs de Compiègne. C'est à ce moment qu'il établit de vastes camps militaires dans l'Oise. Montataire était de ceux-là. Comme stratège, Jules César était loin d'être un imbécile, même s'il menait ses guerres de la façon la plus inhumaine qui soit. Il lui fallut huit ans pour conquérir et asservir la Gaule. A quel prix ? Plutarque affirme que, sur trois millions de Gaulois, un million fut massacré et un million réduit en esclavage...

Les Romains avaient pour habitude, partout où ils s'installaient, de baptiser les lieux afin d'y établir leur administration. C'est en voyant le paysage que César aurait décidé de nommer l'endroit Mons ad Taram, ou Thaeram, ou Térarn, soit, à peu près, « Mont près du Thérain ». Au cours des siècles, on retrouve ce nom transformé au Moyen Âge en Montathère, puis Montatère et enfin Montataire. De toute manière, si ce n'est César lui-même qui a trouvé la formule, c'est un des siens !

Les armées romaines avaient donc installé un vaste camp retranché sur les hauteurs du plat pays. Peu après, en 46 avant notre ère, César fêtait sa conquête à Rome, au cours de cérémonies triomphales où il faisait défiler, enchaînés, Vercingétorix et les chefs gaulois, avant de les décapiter.

Très vite, ce camp se transforma, attira et accueillit les

ENTOURÉS
PAR LA STATUE
DE JULES CÉSAR
(AUX TUILERIES
À PARIS) ET
UNE MONNAIE D'OR
GAULOISE
À L'EFFIGIE
DE VERCINGÉTORIX,
LES RESTES
DE CEUX QUI FURENT
LEURS « VOISINS »
DÉCOUVERTS
HORS DES GRILLES
DU CIMETIÈRE
GALLO-ROMAIN
DE MONTATAIRE.

1. Les Bellovaques étaient une peuplade guerrière venue du Nord qui s'était installée en Picardie. Elle s'était alliée aux Gaulois pour résister à l'invasion. Leur chef, Corréus, périt au cours d'une ultime bataille aux alentours du mont Froidmont, dans la vallée du Thérain. Beauvais (Bellavorum) était la capitale des Bellovaques.

populations qui avaient échappé à la guerre. On défricha les terres voisines. Des fermes plus modestes s'installèrent à proximité. Le vieux Montatairien Lucien Godart note en 1974 que, se promenant sur le plat pays, il a ainsi découvert les traces d'une douzaine d'emplacements de telles fermes, sur le territoire de la commune.

L'essentiel reste pourtant ce camp. Sa position stratégique demeurera importante jusqu'à la fin du Moyen Âge. Transformé en *villoe* ou métairie, c'est de là que se fera l'essentiel de la mise en valeur de la région. Cela pendant quatre siècles, somme toute assez paisibles. Jusqu'à ce que, venus des forêts de Germanie, arrivent les Francs. Leurs premiers rois résidaient de préférence dans des domaines réservés, à la campagne, dans des lieux très boisés, là où l'eau était abondante. Descendant la vallée de l'Oise, ils trouvèrent de nombreuses *villoe* particulièrement attrayantes. Ils en donnèrent une partie à leurs lieutenants.

Ainsi Montataire devint une *villoe* ou mairie royale, comme l'île de Creil, Nogent-les-Vierges, Rieux, Cinqueux, Verberie et Compiègne alors noyé dans sa forêt.

Ces rois mérovingiens allaient de l'une à l'autre, se livrant aux joies de la chasse et vivant des produits de la ferme. Ces mairies étaient loin d'être des palais. C'étaient plutôt de grandes fermes militaires, à la fois rendez-vous de chasse et postes d'administration et de surveillance. Bâties en bois et en terre, il n'en est resté aucune trace. Elles étaient administrées par une sorte d'intendant appelé maieur ou major. Le maire en quelque sorte.

AUX SOURCES DE LA FÉODALITÉ

En 879, la confusion régnait à la tête du royaume. Louis II le Bègue, fils aîné de Charles le Chauve, était mort dix-huit mois seulement après être monté sur le trône. C'était le septième décès de rois francs en huit ans. Qui allait lui succéder ?

La situation était d'autant plus inquiétante que les incursions des Normands se faisaient de plus en plus incisives. Tout le nord du domaine franc était ravagé par ces envahisseurs venus des côtes de Norvège et du Danemark. Ils remontaient les fleuves sur leurs barques longues et étroites, effilées des deux bouts, maniant les rames vers l'avant ou vers l'arrière. Ils pillaient les monastères, les *villoe*, les métairies et les cités. Dès le milieu du 9^e siècle, ils avaient trois fois mis le siège devant Paris. Il paraît que le nombre de ces pillards rôdant sur les eaux étaient supérieur à celui resté chez eux.

C'est alors que se tinrent toute une série de réunions de grands du royaume dans diverses métairies royales. L'objectif

était de trouver une solution permettant de mettre en place un pouvoir fort, un roi capable de résister à l'invasion. Lors d'une de ces réunions à Meaux, on proposa la couronne à Louis III. Il y avait à cela un inconvénient majeur : il n'avait que seize ans.

Une autre réunion importante eut lieu en 879 à Montataire. Convoquée par Goslin, abbé de Saint-Denis, et Conrad, comte de Paris, cette assemblée composée d'évêques, de seigneurs et de gens d'église, proposa la candidature de Louis le Germanique, cousin du roi Louis II. C'est dire l'importance de la place de Montataire à l'époque ! Une troisième assemblée, plus étoffée encore, se réunit à Compiègne en 887. Elle proclama le comte Eudes, duc de France : ce duché, qui comprenait Paris, l'Ile-de-France jusqu'à la Loire et les régions d'Orléans et du Mans, fut le premier noyau de notre nation.

Ces « séminaires de réflexion », comme on dirait de nos jours, furent le point de départ d'un régime nouveau : la féodalité, qui prendra sa vitesse de croisière avec l'arrivée au pouvoir, à Senlis, de Hugues Capet, un siècle plus tard (987).

Dans cette période, le domaine royal de Montataire comprenait, outre le plateau et le coteau qui dominant, une vaste partie de la vallée du Thérain et de l'Oise. Une prairie et un bois le long du Thérain furent donnés par dévotion, à la célèbre abbaye de Jumièges (dont les ruines impressionnantes demeurent entre Caudebec et Rouen). Ce fut le prieuré Saint-Léonard, détruit pendant la guerre de Cent Ans, rebâti en 1466, tombé en ruines ensuite. C'est là que fut construite, au début du 19^e siècle, une grande maison bourgeoise un temps habitée par le vétérinaire Lafosse (à l'emplacement des tours Hélène).

Au 11^e siècle, Hugues, comte de Clermont, ayant épousé Marguerite, sœur du roi Robert, reçut en cadeau de mariage les domaines de Creil, de Montataire et de Luzarches. C'est à Montataire qu'il se fixa. Ainsi, notre cité cessa d'être un domaine royal pour devenir celui des comtes de Clermont. Alors, commence l'histoire du château, un château qui a connu bien des vicissitudes !

Hugues de Clermont fut donc à l'origine de la première mouture du bâtiment. Il n'en reste que la petite chapelle romane, reliée au bâtiment principal par un escalier de pierre.

Un siècle plus tard, son fils, Renaud II, le fit fortifier, conformément aux ordres de Louis VI le Gros et de Philippe-Auguste. Ils voulaient que leurs vassaux renforcent la défense de leurs tours. De même qu'à Paris le palais royal de la Cité avait été flanqué de grosses tours (la Conciergerie) le long de la Seine, le château de Montataire fut pourvu d'un donjon et de quatre tours rondes du même style et d'une première enceinte de murailles crénelées. Un peu plus tard, une seconde muraille fut bâtie en contre-bas, du côté de la vallée et s'avancant vers le haut, dans les plaines, afin d'éviter au château le risque d'attaques surprises. En cas d'alerte, la population venait se réfugier entre les deux enceintes... et était embauchée pour la défense. Les vieux Montatairiens se souviennent de la Rue-

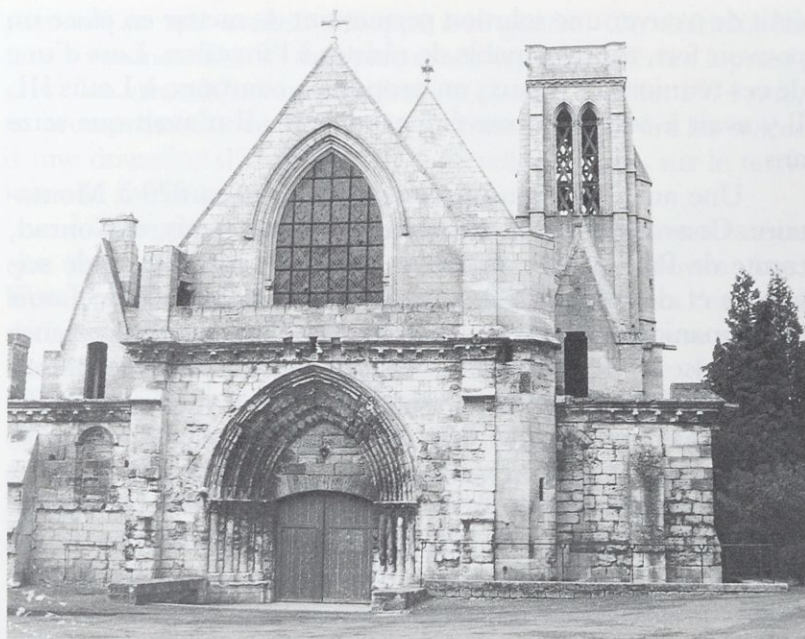
C'EST
CONFORMÉMENT
AUX ORDRES DE
PHILIPPE-AUGUSTE
(STATUE
DANS L'ÉGLISE
ET L'ABBAYE
DE LA VICTOIRE
A SENLIS)
QUE RENAUD II
FIT FORTIFIER
LE CHÂTEAU
DE MONTATAIRE.



Le marquis de Montataire

CI-DESSUS,
LA SIGNATURE
DE LOUIS-JOSEPH
DE MARDAILLAN,
MARQUIS
DE MONTATAIRE.

L'ÉGLISE
NOTRE-DAME
DATE DU 11^e
AU 13^e SIÈCLE.
MONUMENT
CLASSÉ
ELLE EST EN COURS
DE RESTAURATION.



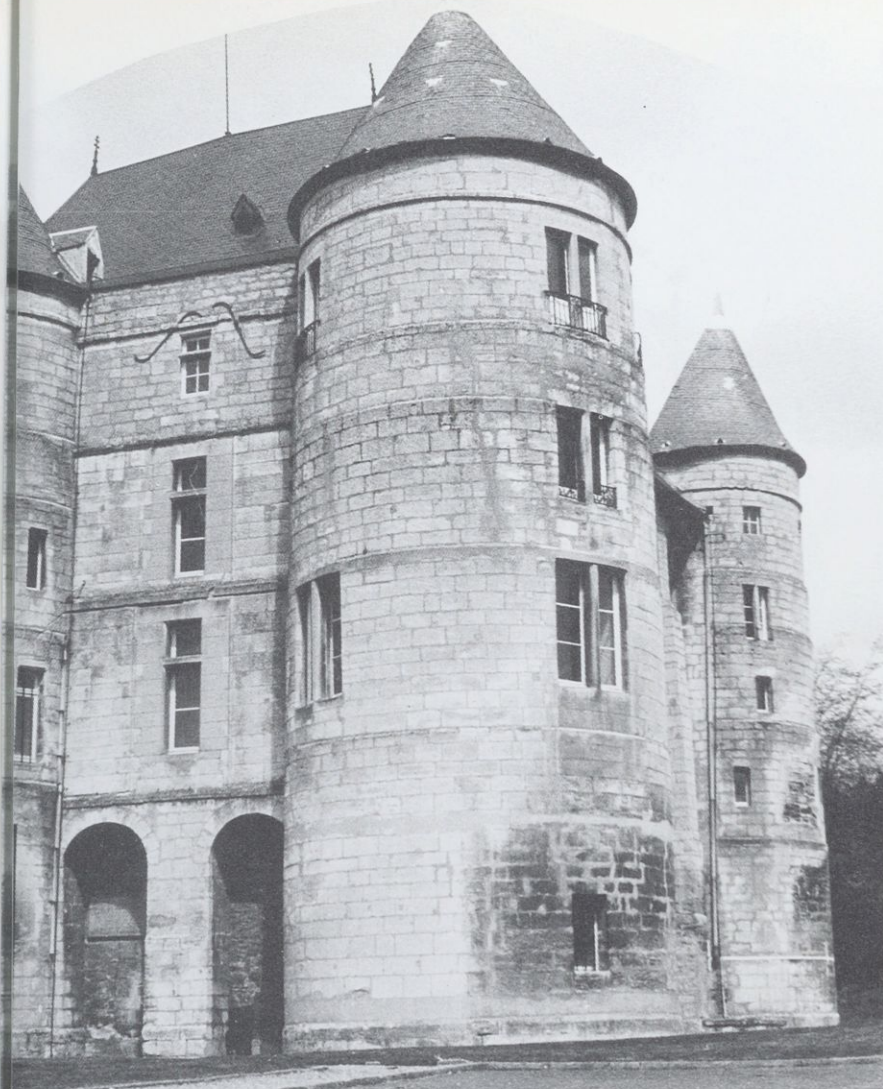
derrière-les-Murs, qui devait marquer, comme son nom l'indique, la limite de ces constructions rasées à la fin du 18^e siècle.

Au milieu du 15^e siècle, le château était en ruines. Pendant près d'un siècle, assailli, assiégé, pris et repris par les Anglais et les Français au cours de la guerre de Cent Ans, envahi par les Jacques, seules restaient debout les tours Sud-Ouest du donjon.

C'est alors que les de Mardaillan en devinrent propriétaires. Arnaulton, le premier de la lignée, releva le donjon et les tours, ouvrit des fenêtres dans les murailles aveugles. Les terrasses crénelées furent remplacées par des toits pointus. Ainsi, sans parler des quelques remaniements architecturaux effectués au 17^e siècle, le caractère féodal du château fut changé dès cette époque. Il devint celui d'une demeure seigneuriale élégante.

Le château ne subit aucune destruction notable pendant la Révolution de 1789. Elle ruina cependant le propriétaire d'alors, M. de Lorbehaye, qui continua de l'habiter. Les affaires de la famille avaient tant périclité que le dernier de la lignée n'habitait plus, quelques années plus tard, qu'un coin de la grande bâtisse. Il avait installé une cuisine dans le salon proche de la chambre où il s'était cloîtré. A tel point qu'en 1827, lorsque la fille de Louis XVI, la duchesse d'Angoulême, venue visiter les Forges, voulut se rendre au château, son vieux propriétaire lui fit répondre : « Dites à son Altesse que mon château et moi-même sommes tous les deux bien trop malades pour pouvoir avoir l'honneur d'une telle visite. »

C'est dans cet état que, quelques vingt ans après, le baron de Condé l'acheta. Il le fit restaurer complètement et l'habita jusqu'à sa mort en 1895. Son héritier, Alfred Dunbar-Schultze, frère de sa femme, un Anglais issu d'une famille descendant des premiers rois de Suède, en fut le dernier propriétaire jusqu'à sa mort, en 1943. Sous le nom de Stefano Khardys, il avait été, dans sa jeunesse, un virtuose connu du violon.



Des commerçants achetèrent le château pour le transformer en hôtel-restaurant de grand luxe. Ce fut un fiasco.

Usinor prit la suite, en interdit l'entrée, fit construire dans le parc une dizaine de chalets pour ses ingénieurs et personnels de direction, installa des tennis et aménagea une partie du rez-de-chaussée pour ses séminaires et réceptions.

Tout le reste est à l'abandon et se dégrade lentement mais sûrement.

Personne ne sait ce que sont devenues les archives, les souvenirs, les œuvres d'art, le petit musée de pierres où le baron de Condé avait réuni ses trouvailles archéologiques. Tout avait disparu quand l'ensemble devint la propriété de l'usine.

C'est dommage ! Ce château est considéré comme un des plus remarquables des environs de Paris, tant par son site que par son passé historique. Il mériterait d'être classé monument historique, d'être protégé, entretenu par l'État et ses propriétaires comme l'église voisine, Notre-Dame, des (11^e et 13^e siècles), classée, elle, et dont s'occupe la municipalité propriétaire. Son toit a été refait. Un plan de restauration sur cinq ans est en cours de réalisation avec le concours des Monuments historiques. Fermée au culte, par décision des autorités religieuses, elle sert régulièrement, en de grandes occasions, de lieu de manifestations artistiques.

DES TOURS MASSIVES DU MÊME STYLE QUE CELLES DE LA CONCIERGERIE, A PARIS. LES FENÊTRES DATENT ÉVIDEMMENT DE LA RENAISSANCE.

A CÔTÉ : UNE PEINTURE (RÉCEMMENT RESTAURÉE) DANS LA GRANDE SALLE DU CHÂTEAU.

3

3

*Un Montarairien
ce n'est pas rien*





A

MONTATAIRE, on a du caractère. Un caractère vif, combatif, frondeur. C'est une tradition qui s'est forgée au cours des siècles. Depuis la Jacquerie, au moins. Il faut croire que si Guillaume Calle a choisi, au 14^e siècle, les hauteurs de Folle-Emprise pour y installer le poste de commandement des paysans en révolte contre les nobles, ce n'est pas sans raisons. C'est qu'il savait y trouver un terrain favorable. Il pourrait compter sur les hommes qui vivaient là. Nous y reviendrons au prochain chapitre.

Aujourd'hui encore, il suffit de fréquenter certains cafés de la ville pour avoir un aperçu du caractère marqué des Montatairiens. Un caractère fait à la fois de bonne humeur, d'amitié et de convivialité mais aussi de certitudes. Quand on est Montatairien, on n'est pas rien !

Chez René, par exemple, au coin de la place Auguste-Génie, un vieux bistrot sans néons resté traditionnel, quand un client entre, le premier soin du patron est d'aller serrer la main de tous ceux qui sont là. On est entre amis. Un « inconnu » est sympathique par le seul fait qu'il est ici. Qu'on le rencontre deux ou trois fois et il sera totalement accepté. On s'interpelle d'un coin à l'autre. Tout le monde prend part aux conversations. On commente l'actualité, on plaisante, on se taquine. Le dimanche matin, jour du marché voisin, c'est le rendez-vous. Les bouteilles de vins ou d'apéritifs sont sur les tables. Chacun se sert à sa guise... et paie sans tricher sur le nombre de verres consommés. René, le patron, règne sur son monde avec le sourire, rendant plaisanterie pour plaisanterie, n'hésitant pas à sonner le clairon (un entonnoir prolongé d'un tuyau en caoutchouc et d'une embouchure) pour héler, à l'occasion, un taxi en stationnement de l'autre côté de la place. C'est la famille, les copains d'abord, comme les chantait Brassens.

L'histoire de Montataire n'est pas seulement celle de son château, n'en déplaise à certains historiens. Elle est d'abord celle de cette population généreuse et fière d'être montatairienne.

Pour en apporter une preuve, il suffit de faire surgir du passé, lointain ou proche, quelques figures du cru, connues ou moins connues, qui symbolisent, à mon avis, le caractère

LE MARCHÉ
DU DIMANCHE,
PLACE DE LA
MAIRIE, EST
LE RENDEZ-VOUS
HEBDOMADAIRE
DES MONTATAIRIENS.
C'EST LA QUE
L'ON APPREND
TOUTES LES
DERNIÈRES NOUVELLES
DE LA CITÉ.



40

LE DOUBLE
FLACON
DÉCOUVERT
PAR M. MINGUET
N'EST PAS LA,
MAIS DE
NOMBREUSES
POTERIES
COMME CELLES-CI
ONT ÉTÉ
DÉCOUVERTES
DANS LES
SARCOPHAGES.

particulier (et attachant) des Montatairiens, un caractère qui fait que l'on se sent le cœur au chaud dans cette ville de l'Oise.

LE DIABLE ET LE LIBRE PENSEUR

Nous sommes en 1849. M. Minguet habite une de ces petites maisons picardes faites de briques rouges, au bas de Montataire. Comme tout le monde ici, il a un jardin. Il est situé juste sous les murs du château.

Un jardin, c'est important. Les salaires sont maigres. Il garnit la marmite d'un apport non négligeable. On ne mange de la viande qu'une fois par semaine, dans les meilleurs cas.

Donc, M. Minguet travaille dans son jardin. Il creuse ce qui sera une cave dans le fond, juste au pied du mur du château. Soudain, le fer de sa pioche heurte un objet dur. Ce ne peut être le rocher. A cette profondeur, il ne peut s'agir que d'un gros objet enfoui dans le sol par la main de l'homme. Il semble rectangulaire et plus large à une extrémité qu'à l'autre. M. Minguet le dégage. C'est un sarcophage de pierre.

Alertés par ses appels, des voisins arrivent. On déplace avec précautions la dalle qui le recouvre. Il y a un squelette, bien sûr, qui tombe en poussière dès qu'on le touche. C'est une tombe gallo-romaine. Il y a aussi un curieux objet. Il s'agit d'un flacon très particulier. Il est surmonté d'un étroit goulot. Le plus étrange est qu'il en contient un second, plus petit, qui n'a pu être introduit dans le premier qu'une fois celui-ci terminé. Deux flacons pour un : il s'agit de toute évidence d'une sorte de chef d'œuvre du souffleur de verre qui avait trouvé le « truc » pour souffler un deuxième flacon, plus petit, à l'intérieur du premier terminé.

Mais là ne se termine pas l'histoire de M. Minguet. C'est un joyeux drille. Il boit sec, ce qui n'est pas en soi une originalité dans le Montataire de l'époque. Il ne cache pas ses opinions de libre-penseur, ce qui ne court guère les rues au milieu du siècle dernier.

C'est certainement au cabaret, fêtant l'événement avec quelques amis, que l'idée lui vient : il veut, dit-il, être enterré dans son sarcophage, et cela sans les pompes officielles de l'Église et l'assistance d'un curé, comme il se doit pour un athée bon teint.

Son vœu ne tarde pas, hélas, à se réaliser. Frappé par le choléra, il meurt quelque temps plus tard. Ses amis respectent sa volonté. On l'allonge dans le cercueil de pierre, vieux de quinze siècles. On lui met la pipe à la bouche et l'on place à ses côtés un flacon — ordinaire celui-là —, rempli d'eau de vie.

Il s'agit de le porter en terre. Un sarcophage, c'est beaucoup trop lourd pour être porté sur des épaules d'amis, comme c'est l'usage dans le pays. Qu'à cela ne tienne : on va cher-



cher, dans une carrière voisine, alors en pleine exploitation, un de ces petits chariots bas utilisés encore de nos jours pour transporter les blocs de pierre. Ça s'appelle un diable !

C'est ainsi que M. Minguet, le libre-penseur, fut roulé jusqu'au cimetière sous les yeux horrifiés de quelques bonnes âmes qui, se signant furtivement devant ce spectacle « scandaleux », se chuchotaient : « Eh bien ! Ça ne pouvait pas finir autrement ! C'est le diable qui l'emporte, ce diable d'homme ! »

CE QU'IL RESTE
DE LA
GROTTE OÙ S'ÉTAIT
RETIRÉ, DIT-ON,
PIERRE L'ERMITE.
L'INSCRIPTION
EN LATIN
L'AFFIRME-T-ELLE
DU MOINS.

UN MOINE MANIPULÉ

Celui-ci n'est pas de Montataire. Il est pourtant connu de tous les Français. On lui a fait porter le chapeau d'une des plus effroyables aventures de guerre et de rapines de notre histoire, les croisades, dont il fut le détonateur. Elles durèrent deux siècles et se terminèrent par une défaite aussi catastrophique pour les croisés qu'elle le fut pour les Arabes victorieux. Peut-être faut-il faire remonter à cette époque (11^e et 12^e siècles) ce poison raciste de notre inconscient collectif qui peut surgir à nouveau à tout moment contre les musulmans en général.

Celui-ci n'est donc pas de Montataire. Il ne fit qu'y

SAINT LOUIS,
QUI MOURUT
DE LA PESTE A TUNIS,
ALORS QU'IL
PARTAIT
EN CROISADE...
VERS JÉRUSALEM.

42



passer quelques mois d'une vie d'ermite, dans une grotte, dit-on. Rien dans les recherches ne permet d'affirmer avec certitude que Pierre l'Ermite vint se fixer ici vers l'année 1094, vivre en troglodyte dans une grotte creusée sous le manoir, et y débiter ses prêches incendiaires qui devaient amener en 1096 au départ de la première des neuf croisades qui allaient se succéder jusqu'en 1291.

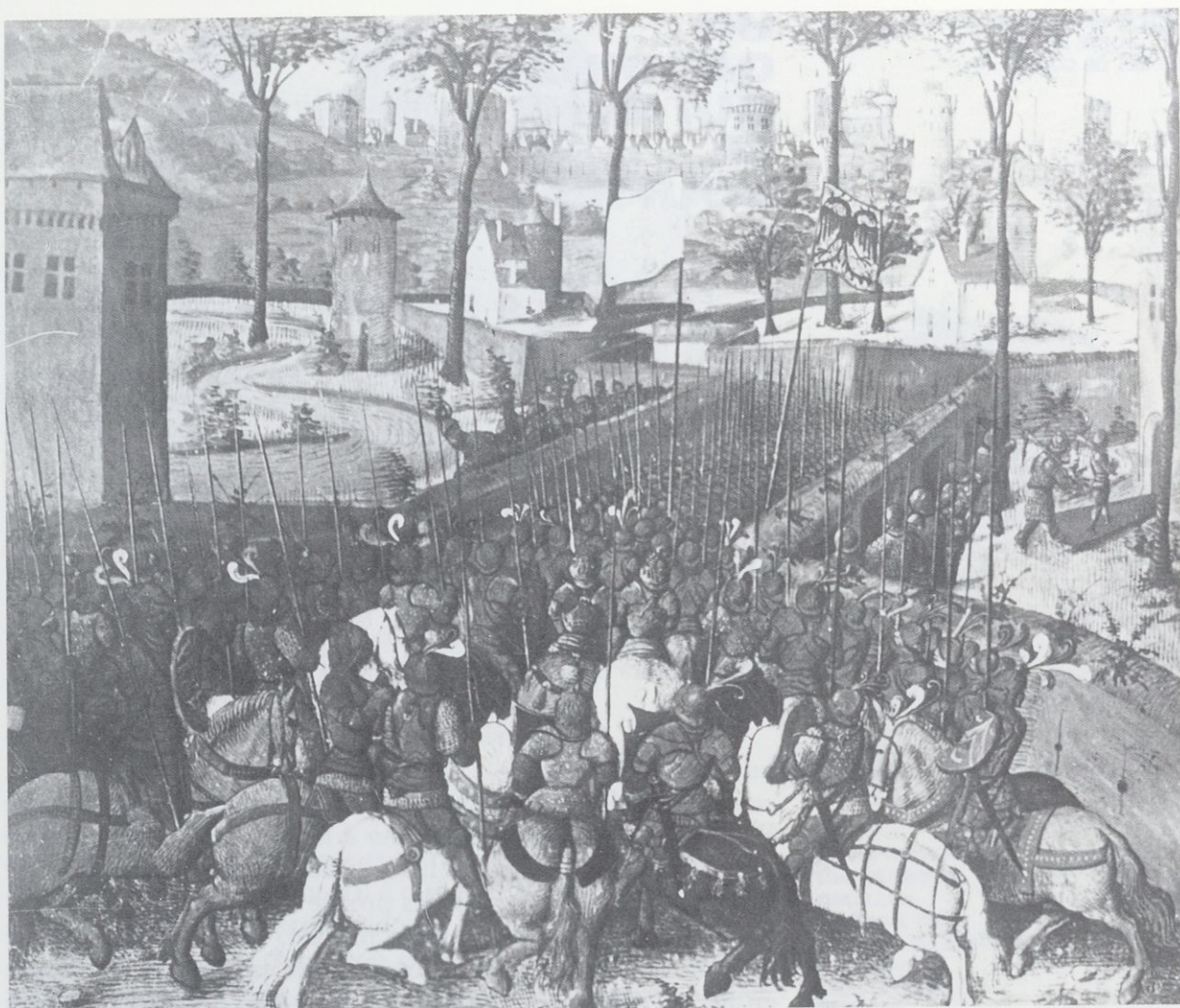
C'est peut-être une légende, mais une légende qui a la vie dure. Ses tenants l'accréditent par le fait qu'à cette époque Montataire avait une grande importance stratégique, que la grotte était située en-dessous d'un site fortifié fréquenté par les seigneurs, les hommes d'armes et les gens d'Eglise. La grotte existe toujours, à côté d'une maison troglodyte habitée. Peinte en blanc, son propriétaire y a remis en valeur une vieille inscription latine accréditant la légende : « *Hic stetit fertur Petrus eremita.* »

C'est donc là, en théorie, que Pierre d'Achérie, du pays d'Amiens, un petit homme laid, chétif, disgracieux, barbu, le corps couvert d'un long froc et d'un manteau d'étoffe grossière, serré par une simple corde, les pieds nus, vint s'installer quelques mois. Il avait guerroyé dans sa jeunesse, s'était marié, était devenu veuf, puis moine. Il était parti en pèlerinage à Jérusalem, en était revenu en 1094 et avait « convaincu » le pape Urbain II, à Rome, de la nécessité d'aller délivrer la Ville sainte et de protéger le tombeau du Christ, profané par les infidèles.

Cela bien que Jérusalem ait été une ville œcuménique avant l'heure, divisée en trois quartiers, un pour les chrétiens de toutes tendances, un autre pour les Juifs et un troisième pour les Arabes, chacun adorant ses dieux respectifs. Un exemple : depuis près d'un siècle, l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean était installé dans la place pour soigner les pèlerins malades. Cet ordre est à l'origine des chevaliers de Malte.

Il n'est pas question d'affirmer ici que tout était pour le mieux et que la plus grande douceur régnait en Palestine. Mais existait-elle sous le régime féodal ? Il semble bien que l'imagination enflammée du moine ait fourni le prétexte recherché par ceux qui avaient intérêt à lancer l'aventure : le pape lui-même, par prosélytisme, mais aussi les Byzantins de Constantinople (les Commènes), chassés de Turquie, les Vénitiens, maîtres de la Méditerranée qui se feront les transporteurs (payants) des troupes de croisés vers l'Orient et les seigneurs féodaux de l'Europe occidentale qui y voyaient l'occasion de se tailler de véritables royaumes et de s'enrichir. Ce qu'ils ne manqueraient pas de faire.

Car, à cette époque, les pays arabes portent le flambeau mondial de la civilisation la plus avancée. Elle sera arrêtée net à l'issue des croisades. Ils sont les premiers dans des domaines comme la médecine, l'astronomie, la chimie, la géographie, les mathématiques, l'architecture. Damas est une ville de rêve. C'est d'Orient qu'arrivent l'or, l'encens, la myrrhe et les étoffes précieuses... Du beau butin en perspective et apparemment



facile à se procurer, les pays arabes étant divisés en de multiples petits royaumes et sultanats, souvent concurrents, voire adversaires. Oui, du beau butin, de belles picorées comme on disait. Sinon comment expliquer que pour délivrer Jérusalem, les croisés aient jugé utile de passer par... la Tunisie : c'est à Carthage en effet que le roi Saint Louis est mort de la peste !

Quoi qu'il en soit, ayant prêché deux ans sur les routes de France et d'Italie, ayant rassemblé une horde énorme et très mélangée, en promettant le ciel à ses compagnons et ayant obtenu l'affranchissement des serfs qui le suivraient, Pierre l'Ermite s'en fut, à pied, en 1096, à la conquête de la Ville sainte.

Les nobles, plus lents à se préparer, suivraient trois ans plus tard. Ils partirent donc à soixante mille et se retrouvèrent... trois mille... à Constantinople. Tous les autres avaient péri en chemin.

Pierre l'Ermite, quant à lui, fut embauché par les chevaliers. Il participa à la prise de Jérusalem et revint en Europe où il mourut le 16 juillet 1115, prieur du monastère de Neuf-Moutiers, en Belgique. Il avait eu de l'avancement. On ne le revit jamais plus à Montataire.

L E SIÈGE
DE DAMAS
PAR LES CROISÉS.
PIERRE L'ERMITE
EST PARMI EUX.

UN CARDINAL QUI SENT LE SOUFRE



Celui-ci mérite d'être Montatairien d'honneur. Il n'y vint pourtant que de temps à autres, rendre visite à sa cousine Marguerite, épouse du seigneur de Mardaillan. Il avait tout de même sa chambre au château. L'une de ses visites eut un retentissement historique sous forme de scandale.

Or donc, le 28 mai 1535, Odet de Coligny de Chatillon fait son entrée solennelle à Beauvais dont il vient d'être nommé cardinal par le pape Clément VII. Il est âgé de vingt ans ! Il a revêtu pour l'occasion la pourpre romaine. Les archevêques de Rouen et de Vienne, les évêques d'Amiens, de Coutances et du Mans, les prieurs des abbayes voisines et tout un cortège de seigneurs et de gentilhommes en habits d'apparat lui font cortège.

Louvet, un historien du Beauvéisis au 16^e siècle, trace de lui un portrait flatteur. C'est, dit-il, « un seigneur débonnaire et amateur des Lettres et de la vertu ». Il est l'ami du poète Ronsard qui lui a dédié son *Ode à la philosophie* et son *Hercule chrétien*. Le grand Rabelais lui a dédié le quatrième volume de son *Pantagruel*. Il est aussi très proche du chancelier de l'Hospital, cet homme d'une grande probité, tolérant : une qualité exceptionnelle en ces temps où se développe le protestantisme en face d'une religion catholique romaine, religion du roi, et où couvent les terribles guerres de Religion.

De fait, la famille des Coligny est résolument engagée du côté des huguenots. Hormis Odet, bien sûr ! Il a deux frères qu'il aime tendrement. L'un d'eux, l'amiral Gaspard de Coligny, mourra assassiné, défenestré, au soir de la terrible Saint-Barthélémy (1572).

C'est au moment où il devient le prélat le plus en vue de la religion officielle qu'il se sent de plus en plus attiré par les idées de la Réforme qui veulent redonner au christianisme sa pureté originelle. Il se passe ainsi, à partir de 1560, d'étranges choses au palais épiscopal de Beauvais. On y prêche ouvertement le calvinisme. On y célèbre la communion selon le rite réformé et on aide financièrement à son développement. Ce qui n'empêche pas le cardinal d'ordonner des curés et de gérer sa juridiction de la manière la plus conforme... Ceci jusqu'au jour où il est excommunié par le pape, en 1563, sur demande de la très sinistre Inquisition.

C'est la rupture. Il n'en souffre pas car il est tombé amoureux de la duchesse de Savoie, Isabelle de Hauteville, dame d'honneur de la reine et huguenote bon teint. Il décide de l'épouser.

La cérémonie a lieu le 1^{er} décembre 1564... au château



de Montataire, sous le dôme construit entre les tours et l'église et qui sert au culte réformé (il a disparu depuis). Car ses amis, les Mardaillan, sont protestants et ne s'en cachent pas.

Pour salir sans doute son geste, certains de ses ennemis prétendent qu'il s'y est présenté revêtu de la pourpre cardinale. La Société d'histoire du protestantisme français a fait un sort à cette fable en décrivant par le menu les épousailles : « Le ministre du mariage fut le pasteur Pierre Malet. Les témoins furent les deux frères du cardinal qui, au mois de janvier précédent, avait résigné tout ses bénéfices ecclésiastiques. Il n'était donc pas, comme on l'a prétendu, en habit de cardinal, mais vêtu d'une saye de velours et d'un long manteau de Cour, sans épée. » Dès lors on l'appela M. de Beauvais.

Quelque temps plus tard éclate la première guerre de Religion. Il y participe activement. Après la paix (provisoire) de Lonjumeau (27 mars 1568), ses ennemis de la Ligue complotent pour l'enlever. Il doit s'enfuir, en costume de marinier, en Angleterre, où Isabelle le rejoint un peu plus tard. Il y meurt le 14 février 1571 et est enterré en grande cérémonie à la cathédrale anglicane de Cantorbéry.

C'est pendant qu'il est réfugié à Londres que Ronsard le chante, courageusement :

*Je cognois un seigneur las ! qui les va suivant
Duquel jusqu'à la mort, demeureray servant
Je scay que le soleil ne voit ça bas personne
Qui ait le cœur si doux, la nature si bonne
Plus assez de vertu...*

LES TROIS FRÈRES
COLIGNY DE
CHATILLON.
A GAUCHE ODET,
CARDINAL DE BEAUVAIS
QUI SE MARIA
A MONTATAIRE,
GASPARD,
AMIRAL DÉFESNESTRÉ
LORS DE LA SAINT-
BARTHÉLÉMY
ET FRANÇOIS,
TOUS DEUX
PROTESTANTS.

LA SAINT-BARTHÉLÉMY
(22 AOÛT 1572)
L'AMIRAL DE COLIGNY
A CHEVAL
EST BLESSÉ
PAR UN COUP
D'ARQUEBUSE.



UN SEIGNEUR ENTÊTÉ

Celui-ci est un vrai Montatairien. Venu de Montvieil, près d'Agen en Gascogne, son grand-père est cet Arnaulton de Mardaillan qui a acheté le château en ruines en 1466, au lendemain de la guerre de Cent Ans, et l'a fait reconstruire à peu près tel qu'il existe aujourd'hui.

Le père de notre homme, Louis de Mardaillan est, on l'a vu, protestant. C'est de son temps qu'a eu lieu le mariage du cardinal. Le fils Jean est comme son père. Comme son métier est celui des armes, c'est avec les troupes d'Henri de Navarre, le futur Henri IV — après l'assassinat d'Henri III le 2 août 1589 à Blois —, qu'il exerce ses talents contre la Sainte Ligue des ultras. Il devient même un des proches compagnons du roi qui, au bas d'une missive administrative, ajoutera de

sa main : « Vostre byen bon amy, Henry » (30 mars 1589).

On le retrouve, en premières lignes, aux côtés d'Henri, dans toutes les batailles : à Arques en 1589 où il est blessé au genou d'un coup qui le laissera bancal, alors qu'il dégage le roi cerné par les ennemis, à Ivry le 14 mars 1590 (c'est là qu'Henri IV parlera de son panache blanc), à Mayenne, à Alençon, à Lassay (où il rencontre celle qu'il va épouser, Judith de Champrey, châtelaine de Lassay), à Fontaine-Française, près de Dijon (5 juin 1595) où, de nouveau blessé, il sauve la vie du roi.

Une fois assuré sur son trône, Henri IV vient souvent rendre visite à son ami. Il a même sa chambre au château avec son portrait en pied. Il est vrai que le Vert-Galant en profite pour pousser une pointe (amoureuse) vers Senlis où se trouve la belle abbesse de Montmartre, Marie de Bauvilliers !

Mais là où se révèle ce que j'appelle le caractère Montataire de Jean de Mardaillan, c'est lorsqu'Henri de Navarre, pour devenir Henri IV, accepte de se convertir au catholicisme. « Paris vaut bien une messe », a-t-il dit. Jean comprend le geste « politique » de son roi. Il continuera à l'aimer et à le vénérer comme un héros. Mais il n'est pas question pour lui de renier sa foi.

Lorsque paraît l'Édit de Nantes qui assure la liberté de croyances et l'égalité des droits, il est chargé de son application dans les provinces du Poitou, Angoulême et la Marche. Il aurait pu, grâce à son passé, à l'amitié qui le lie à Henri IV, obtenir les plus grands emplois, les plus hautes faveurs. Il les repousse parce qu'ils impliquent l'abjuration :

« L'attachement qu'il avait pour le parti huguenot, disent les Mémoires de l'époque, empêcha son élévation par la suite, car Henri IV s'étant converti, il quitta la Cour... Et quoique le roi ait eu la bonté de lui offrir de le faire chevalier de ses ordres et plusieurs autres avantages s'il voulait changer de religion, rien ne put ébranler le vieux capitaine huguenot... »

Retiré dans son château de Montataire, il mourut en 1627 sans jamais avoir remis les pieds chez son ami, à la cour du roi de France, aux Tuileries.

LE VÉTÉRINAIRE DE LA BASTILLE

Philippe-Étienne Lafosse est né à Montataire en 1738. Peu de gens se souviennent aujourd'hui de lui. Son père était un hippiatre¹ de renom, maréchal des écuries du roi. Son fils le suivit dans cette voie et le surpassa.

Philippe-Étienne vécut dans un temps où la première école vétérinaire du monde venait d'être fondée à Lyon (1761), suivie peu après d'une seconde à Maison-Alfort près de Paris

HENRI IV,
LE « BYEN
BON AMY »
DE JEAN DE
MARDAILLAN.



1. Vétérinaire pour les chevaux.



(1766). Non que Bourgelat, fondateur des deux, ait apprécié le père de Lafosse, pas plus que le fils d'ailleurs plus tard ! Il les détestait cordialement, comme on peut le faire entre spécialistes d'une même discipline. Tant et si bien que Philippe-Étienne n'entra jamais dans une de ces écoles. Ce qui ne l'empêcha pas de devenir médecin ordinaire des écuries du roi. D'où il fut chassé en 1777 à la suite des intrigues de son vieil ennemi. Il s'expatria. Accueilli notamment chez l'empereur d'Autriche, il laissa un tel souvenir que son buste orne encore de nos jours la célèbre école équestre de Vienne. Il est vrai qu'il avait publié, en 1769, un remarquable *Cours d'hippiatri-*



48

PHILIPPE-ÉTIENNE
LA FOSSE,
NÉ A MONTATAIRE,
PRÉSENT A LA PRISE
DE LA BASTILLE
LE 14 JUILLET 1789,
HIPPIÂTRE CÉLÈBRE.

L'ÉCOLE
VÉTÉRINAIRE
D'ALFORT,
PRÈS DE PARIS,
FONDÉE PAR
SON CONCURRENT
BOURGELAT.

que ou traité complet de la médecine des chevaux, orné de soixante-cinq planches, qui avait dû, devant son succès, être réimprimé en 1774.

De retour en France en 1781, il fut successivement vétérinaire et chef aux voitures de la Cour, au corps des carabiniers et à celui de la gendarmerie.

Il est imprégné des idées des grands philosophes du 18^e siècle. Aussi accueille-t-il avec enthousiasme la Révolution française. Ceci dès le premier jour : le 14 juillet 1789 exactement. Il est un de ceux qui se retrouvent au dépôt d'armes des Invalides et qui montent à l'assaut de la Bastille, prison d'État, symbole du pouvoir absolu. Philippe-Étienne est très certainement le seul Montatairien qui ait pris une part active à cet événement historique.

Il ne s'arrête pas en si bon chemin. On le retrouve peu après commandant de section de la Garde nationale, officier municipal et membre du comité militaire.

En 1791 il reprend sa place à l'endroit où il peut rendre le plus de services à la jeune Révolution attaquée par tout ce que l'Europe compte de monarques : il est inspecteur de remonte de la cavalerie. Il y est remarqué pour sa vigilance et sa probité, ce qui lui attire la haine des dilapidateurs qui intriguent pour l'envoyer à l'échafaud à la fin de 1793. Il quitte alors ses activités et revient s'installer à Montataire, où il habite la maison Saint-Léonard qui vient d'être construite sur l'emplacement de l'ex-prieuré en ruines.

Il meurt en 1820, octogénaire, à Villeneuve-sur-Yonne. Il est l'auteur de très nombreux ouvrages d'hippiatrie qui ont fait autorité en leur temps.

LA MEILLEURE POUDRE DU MONDE

L'humidité est, on le sait, un des inconvénients des bas de Montataire. Car elle est génératrice d'un mal qu'il est difficile de combattre : le salpêtre. De ce mal peut naître un bien quand le pays est en danger. C'est du moins ce qui s'est passé pendant la Révolution française. La fourniture d'une certaine poudre de qualité supérieure aux armées de sans-culottes a été une contribution de Montataire totalement oubliée de nos jours.

Cela grâce à un chimiste, « le citoyen Weyland-Sthal » qui avait découvert de grandes quantités de salpêtre dans les grottes et le moyen de les transformer en poudre. Il suffit de lire les nombreuses pages où apparaît le nom de ce citoyen dans les registres municipaux de l'époque pour comprendre quelle place il a tenue dans la cité.

Mais laissons au préfet Cambry (déjà cité) le soin de nous le présenter dans sa *Description du département de l'Oise* :

« Un chimiste très habile réside dans la commune de Montataire, le citoyen Weyland-Sthal. Un extrait des registres de la Société royale d'agriculture, du 10 juin 1790... atteste que les échantillons de salpêtre de première, de seconde et de troisième cuite, sont tellement supérieurs, que les salpêtres ordinaires n'en peuvent soutenir la comparaison, soit à l'œil, soit par les réactifs... Le nitre de l'Inde n'est pas plus pur, et peut-être l'est-il moins... Il n'y a donc que des éloges à donner à l'excellence de ce raffinage.

« Une loi du 9 janvier 1791, n° 328, permet au sieur Weyland-Sthal d'établir à ses frais des nitrières, fabriques de salpêtre et moulins à poudre dans les lieux et aux conditions qui seront déterminés par le département de l'Oise.

« Un arrêté du Comité de salut public de la Convention nationale, du 25 brumaire an II, autorise le citoyen Weyland-Sthal, article II, à établir un moulin à poudre sur le terrain dit des Anglais, sous Montataire, près de Creil-sur-Oise, ou sur tout autre terrain. [...]

« Art. III — La poudre fabriquée sera reçue et éprouvée par un commissaire du ministre de la Guerre. [...]

« [...] La principale objection qu'on fasse au citoyen Weyland-Sthal porte sur la difficulté d'exécuter en grand avec la même perfection ce qu'il fait en petit : il répond parfaitement à cette objection, et prouve qu'avec ses procédés, en évitant le transport dangereux de poudres déjà fabriquées, il pourrait fournir les plus grandes armées [...] »



LA MEILLEURE
POUDRE DU MONDE
POUR LES ARMÉES
DE LA RÉPUBLIQUE.



MARCEL COENE,
MAIRE DE
MONTATAIRE
PENDANT PLUS
DE VINGT ANS,
DÉCORÉ
POUR FAITS DE
RÉSISTANCE.

50

PAGE
DE DROITE
EN HAUT :
TOUS CES GARDES
MOBILES CONTRE
UN HOMME
QU'ILS VEULENT
ARRÊTER :
RAOUL DEDICOURT.
C'ÉTAIT EN 1950
À L'OCCASION
D'UNE GRÈVE
CHEZ BRISSONNEAU.

UN HOMME DE NOTRE TEMPS

Avec le développement du mouvement ouvrier, une nouvelle qualité d'hommes se forge à Montataire : celle de militant. Lequel choisir pour en donner un exemple ? Au cours des rencontres qui ont précédé ce livre, j'ai interrogé de nombreux « anciens » qui avaient vécu ici toute leur vie d'ouvrier. Quelques noms sont revenus dans toutes les conversations. Il y a eu celui de Marcel Coene, bien sûr, maire de la ville pendant plus de vingt ans. Il y a eu celui de Maurice Mignon, le légendaire colonel Théo de la Résistance. Plus ancien, il y a eu celui d'Henri Coppens, toujours candidat du PCF aux élections avant la Deuxième Guerre mondiale. Mort en 1935, il avait eu des obsèques solennelles. Le maire, Auguste Génie, socialiste, y avait assisté aux côtés des responsables communistes. Ce fut la première grande manifestation, à Montataire, du Front populaire naissant. Henri Coppens a fait placer sur sa tombe les insignes de son parti : la faucille et le marteau. Ils y sont encore, un demi-siècle plus tard. Et puis il y a eu Raoul, un prénom qui revenait comme un leitmotiv.

Raoul... Raoul Dédicourt. C'était un personnage hors du commun. Il a marqué les luttes ouvrières au lendemain de la Libération. Métallo chez Brissonneau (Chausson), militant syndical et politique, conseiller municipal en 1947, il fut de tous les combats. C'était une figure, comme on dit. Haute en couleurs. Le vrai prolétaire formé sur le tas, dans la bataille quotidienne pour le pain. Les témoignages sont unanimes : « un homme sensationnel... », « un entraîneur d'hommes... ». « Il a tout donné à la classe ouvrière. Jusqu'à sa santé... », « un courage à toute épreuve... » ; « vous ne trouverez personne ici, même parmi ses adversaires, qui dise du mal de lui ».

Il vit dans les souvenirs avec son éternelle cigarette dont la cendre tombait sur les revers du veston. En parlant, il essayait de la chasser, mais il l'écrasait sur le tissu. Il était d'une éternelle distraction. S'il demandait qu'on lui prête un vélo, personne ne répondait. Il en prenait un au hasard et l'oubliait régulièrement quelque part. On lui avait offert un stylo pour son anniversaire. Il l'avait baptisé en riant « le stylo du socialisme ». Deux jours après, il l'avait « oublié » il ne savait où. Sa maison était la maison du Bon Dieu, toujours ouverte à tout le monde...

On n'a pas, ici, perdu le souvenir d'une certaine grève chez Brissonneau avec occupation des ateliers. C'était dans les années cinquante. Raoul y était, bien sûr, mais avec son chalumeau et ses lunettes de soudure. Les CRS arrivaient avec les voitures blindées pour défoncer le portail. Peine perdue : Raoul l'avait soudé avec des poutres de fer en travers !

Autre fait qui montre son immense popularité. Lors des grèves de 1953, il est arrêté par la police alors qu'il circule à bicyclette, allant d'une usine à l'autre. On l'amène au commissariat de Creil, à la grande satisfaction du chef, « le commissaire Baratin » comme l'ont surnommé les Montatairiens. Il ne l'a pas gardé longtemps, ce « dangereux agitateur » !

La nouvelle a couru dans toute la ville. Le branle-bas de combat a été sonné dans toutes les usines. Et bientôt quelque quatre à cinq mille personnes se dirigent en cortège vers la place Carnot, à Creil, prenant en otage au passage le pauvre « Baratin » qui avait eu la malencontreuse idée de se trouver par là. Les tractations sont rondement menées : Raoul contre Baratin. Et gagnées. C'est le retour, triomphal cette fois, Dédicourt juché sur les épaules de ses camarades pendant quatre kilomètres !

C'est ainsi que Raoul Dédicourt est entré dans l'histoire ouvrière de Montataire. Gravement malade, il est mort à l'âge de cinquante-huit ans en 1969. Une rue, qui porte son nom, garde son souvenir dans la cité.



51



CI-DESSUS :
TOUS CES
TRAVAILLEURS
RASSEMBLÉS A CREIL,
PLACE CARNOT,
POUR LE FAIRE
LIBÉRER.

CCI-CONTRE :
ET TOUT
MONTATAIRE POUR
L'ACCOMPAGNER
LE JOUR DE SON
ENTERREMENT
EN 1959.

4

4

*La folle emprise
de Guillaume Calle*





U



NE VASTE PRAIRIE en pente
à la limite du plat pays. A peu

près à l'endroit où se trouvent, six siècles plus tard, le bout de l'avenue Anatole-France et de la rue des Champarts, juste au-dessus de la cavée d'Angy. Le lieu-dit Folle-Emprise a-t-il été baptisé ainsi après la scène à laquelle nous assistons en cette fin du mois de mai de l'année 1358 ? C'est possible : folle emprise ne signifie-t-il pas « folle bataille » ? Tout près, il y a « la Justice », l'endroit où les fourches patibulaires et les grands arbres exhibent de sinistres et étranges fruits : les pendus du pouvoir seigneurial.

Une foule immense, hérissée de faux, de fourches, de bâtons ferrés, de lames de serpes attachées au bout de longues perches, se presse autour d'un homme qui leur parle. Ils sont là plusieurs centaines, rapportent les textes de l'époque, des manants hirsutes à la barbe longue et aux cheveux pendants. Péjorativement, les gens aisés les appellent dédaigneusement des hurons parce que, à l'origine, dans le Beauvaisis, ce mot désignait le poil qui couvre la tête. Dans quelques semaines, on les appellera les « effrois », un terme à la mesure de la grande peur qu'aura soulevée leur « folle emprise » chez les seigneurs féodaux.

Ce sont tout simplement des paysans en colère. Ils tiennent sans le savoir le premier meeting de l'histoire. Montataire compte alors quelque trois cent cinquante âmes.

L'homme qui leur parle est comme eux. C'est un Jacques. Il est habillé comme eux de cette sorte de longue chemise de toile, rembourrée d'étoupe aux épaules et descendant sur les cuisses, qui est le vêtement habituel de sa classe : la Jacques.

C'est un homme « bien sachant et bien parlant, de belle figure et fourme », dit une chronique du temps. Cela veut dire qu'il doit être de belle prestance, séduisant par son physique, intelligent et très éloquent pour un simple paysan.

Il s'appelle Guillaume Calle, ou Karle, ou Caillet, ou Karlot. L'histoire le garde sous le nom de Guillaume Calle. Il vient d'être élu chef de la révolte. Les mêmes chroniques le qualifieront de « capitaine du Beauvaisis », « capitaine souverain des non-nobles », « souverain capitaine du plat païs » et même de « roy »... des gueux, bien sûr !

PAGE
DE GAUCHE :
RECONSTITUTION
DE L'ASSEMBLÉE
TENU PAR
GUILLAUME CALLE
DEVANT
LES JACQUES
A FOLLE-EMPRISE.



Guillaume est natif de Mello. Mais c'est à Montataire qu'il établit son quartier général. Est-ce à cause du site exceptionnel, qui permet de dominer la région et, à la fois, de trouver des refuges naturels et de soutenir une attaque ? Est-ce plus simplement parce que Montataire se trouve géographiquement situé au centre de la zone d'où est partie la révolte ? Toujours est-il que c'est ici que se situe le PC et le lieu de rassemblement des paysans rebelles à l'ordre féodal. C'est de là que partiront les estafettes vers les villes ou les villages en ébullition, que se prépareront et s'ébranleront les grandes expéditions vers les châteaux d'alentours. Le premier visé est, bien sûr, celui de Montataire qui n'est alors qu'une forteresse féodale. Il va être incendié. Son seigneur, de Hardencourt, s'est enfui. Il s'est réfugié à Senlis où il sera assassiné quelques jours plus tard par son propre écuyer.

Nous n'en sommes pas encore là.

Guillaume Carle parle. Un historiographe officiel, Bellef-spret a reconstitué, autant que faire se peut, sa harangue. Il ne l'aime guère, pourtant : il le traite de « coquin » et de « rusé ». Cependant, ce texte, s'il ne peut prétendre respecter le mot à mot du discours (personne n'était présent pour le noter !), respire bien la vérité :

« D'où vient, clame Guillaume ; d'où vient que nous soyons si sots et abestis que de nous laisser ainsi enchevêtrés par l'arrogance et tyrannie de ceux qui se disent nobles ? D'où vient cette différence d'états, que de notre bêtise et de notre simplicité ? Qui les a mis en tel degré de grandeur qu'ils pompent le travail et la sueur de nous, misérables que nous sommes ?... Ne sommes-nous pas de même pâte que ces beaux gentilshommes qui nous tiennent en captivité ? N'avons-nous pas le cœur posé en même lieu qu'eux pour aller en guerre ? Nos bras ne sont-ils pas aussi accoutumés au travail et nos corps à la tolérance de la faim, soif, froid et chaud, que le corps de ces braves ? Mais mieux encore... eux sont douillets et délicats, nourris et élevés mignardement, plus adroits à faire l'amour qu'à manier les armes. Et quand bien même ce seraient des diables, nous combattons pour notre liberté, pour nous délivrer de ce joug et servitude en laquelle la noblesse nous détient.

Est-ce pas pitié que de voir qu'un seul commande à tant d'hommes, qu'il dispose d'eux à sa volonté et à sa fantaisie ? La condition des bestes est plus heureuse que la nostre, d'autant ne les contraint pas plus au labeur que leur force ne porte. Et nous, pauvres asnes, sommes chargés et rechargés sans qu'on ait égard si l'on peut supporter le fardeau seulement... Or sus qu'on s'éveille, mes bons amis : montrons que nous sommes hommes et non bestes, francs et non esclaves, endurcis au travail, pour leur faire sentir notre force et la conduite sage de ceux que vous avez faits vos chefs et vos capitaines, lesquels mourront pour votre salut et pour la liberté de ce pauvre tiers état, ainsi foulé par la tyrannie et cruauté de la noblesse de France... »

L'ORGANISATEUR DE LA RÉVOLTE

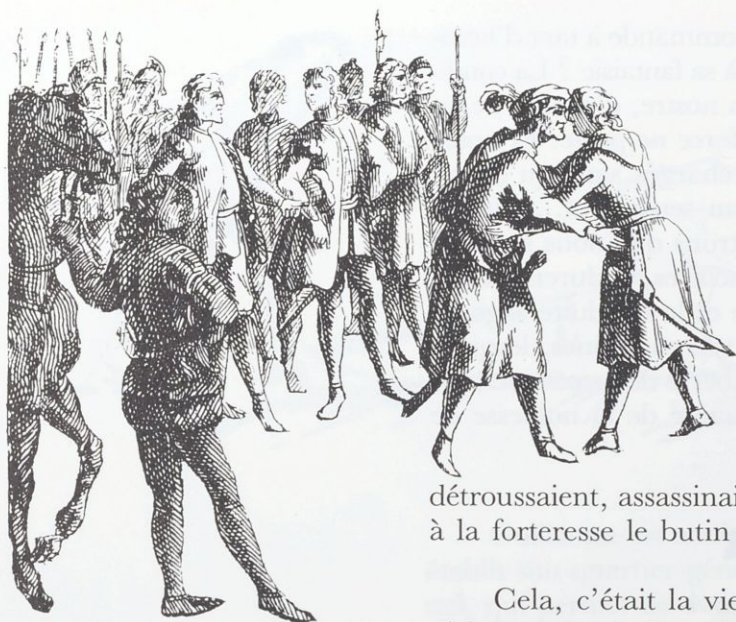
Tout avait explosé quelques jours auparavant. Très exactement le 18 mai 1358, à 6 kilomètres de là, à Saint Leu-d'Esserent. Neuf gentilshommes, quatre cavaliers et cinq écuyers qui tentaient de faire passer (selon les uns) un convoi de vivres vers la capitale, ou de s'en emparer (selon les autres), étaient tombés sous les coups des paysans en colère. Parmi les victimes, un noble important, Raoul de Clermont de Nesle, particulièrement haï aux alentours. C'était de plus le propre neveu de Jean de Clermont, maréchal de Champagne.

La surprise fut totale. Et d'abord pour les auteurs de l'embuscade. On n'avait jamais, de mémoire de manant, attenté à la vie d'un noble seigneur. Il y eut parmi eux comme un vent de panique. Que fallait-il faire maintenant ? Qu'allait-il se passer ? Cette audace inouïe allait leur attirer les pires représailles...

Et pourtant, cet acte de désespoir des pauvres gens était facilement explicable. Il avait eu lieu à Saint-Leu. Il aurait tout aussi bien pu se passer ailleurs. Avec le système féodal, les seigneurs jouissaient du droit de guerre privée. C'est dire que, sous le moindre prétexte, sans même un prétexte quelque fois, ces conflits locaux surgissaient. L'objectif final était toujours le même : s'emparer des terres du voisin pour aggrandir les siennes.

A ce propos, D. Fauré-Herouard, dans son *Histoire de Montataire* (dont il fut maire au début du siècle), paru en 1903, écrit : « Ce fut alors le règne de la force brutale ; les plus nombreuses victimes en furent toujours les serfs, dont les cultures étaient ravagées, les habitations pillées, les femmes et les filles violées... Beaucoup de seigneurs devinrent alors de véritables chefs de bandits ; de leurs forteresses ils lançaient au pillage, sur les campagnes voisines, les hordes de leurs guerriers ; leurs capitaines répandaient la terreur sur les routes ; ils assaillaient,





JEAN LE BON
PRISONNIER
DE L'ANGLETERRE.

détroussaient, assassinaient les voyageurs dont ils rapportaient à la forteresse le butin conquis... »

Cela, c'était la vie quotidienne. Mais nous sommes en pleine guerre de Cent Ans contre l'Angleterre. Une guerre que la France est en train de perdre, pour le moment. Le 19 septembre 1356, abandonné par ses seigneurs en fuite, le roi Jean le Bon a été fait prisonnier par le Prince Noir d'Angleterre à Poitiers et emmené en captivité. Une énorme rançon est le prix de sa délivrance. D'autres, moins élevées, doivent permettre celles des nobles capturés. Qui va payer ? Les paysans, bien sûr. On les saignera un peu plus :

« On les jeta en prison, écrit Fauré-Hérouard, où ils furent fouettés, torturés, jusqu'à ce qu'ils eussent donné leur dernier morceau de pain noir.

« Aux paysans ruinés, on chauffait les pieds pour qu'ils indiquent une cachette souvent imaginaire. Ce n'était pas tout : les gens de guerre français et anglais lui passaient sur le corps et brûlaient sa cabane...

« ... Les paysans accablés d'impôts par les seigneurs, pillés par les gens de guerre anglais et français, décimés par les épidémies, étaient dans une misère effroyable ; en Picardie, les malheureux creusaient des trous en terre et s'y cachaient... »

Nouvel élément enfin, une forme élémentaire d'un patriotisme naissant. Il avait pris la forme du « mépris qu'engendra la lâcheté dont une grande partie de la noblesse fit preuve à la bataille de Poitiers... Habitué à voir les nobles faire preuve de cruauté envers leurs serfs, le peuple ne pouvait que mépriser ceux qui, fuyant le danger, revenaient sur leurs terres plus arrogants, plus autoritaires, plus cruels que jadis... ».

L'explosion première a donc lieu à Saint-Leu. L'incendie se propage à toute vitesse. Puisqu'il est devenu impossible de reculer, il faut aller de l'avant. On y va, mais en désordre, anarchiquement. En quelques heures, en quelques jours, ici et là, un peu partout, c'est la levée en masse d'hommes « frémissants de haine et de fureur, écrit Maurice Dommanget, un historien de la Jacquerie. Ils gesticulaient, poussaient des cris, parcourant les campagnes à l'aventure, couverts de boue, de poussière et de sang... Se venger sur les nobles et leurs châ-



LA GRANDE
PESTE
EN 1349.

teaux, tuer, piller, martyriser, incendier comme ils avaient vu faire : tel était leurs objectifs... »

La révolte fait tache d'huile. Elle gagne toute la Picardie, une grande partie de l'Ile-de-France, de la Champagne, de la Brie, du Gâtinais... La zone recouvre la valeur de quatorze départements actuels : Oise, Somme, Pas-de-Calais, Aisne, Marne, Haute-Marne, Val-d'Oise, Seine-Maritime, Aube, Yonne, Côte d'Or, Loiret, Calvados... Plus loin peut-être, encore ! Elle réunira, en son moment culminant, quelque cent mille hommes.

Tout cela dans le désordre le plus total. Il n'y a pas de coordination entre les mutins, pas d'armée unique, pas de commandement unifié des gueux, de chef commun pour les mener. D'ailleurs, vers quel objectif ? Chacun « travaille » de son côté, à sa manière. C'est seulement à Montataire qu'on trouve une sorte d'unification, d'organisation de la révolte. Grâce à Guillaume Calle. Et ce n'est pas un mince mérite !

59

LA FÉLONIE DE CHARLES LE MAUVAIS

Grâce à Guillaume Calle. Il faut insister sur ce point. C'est en effet, en France, le premier « révolté » qui ait eu conscience de la nécessité d'organiser le mouvement afin de le rendre plus efficace.

De ce point de vue, il est le premier grand révolutionnaire de notre pays. Non qu'il eut conscience d'objectifs politiques et sociaux à atteindre : abattre le féodalisme, le remplacer par un régime de liberté. Il ne faut pas trop lui demander, à lui comme à ses compagnons. Il est vraisemblable qu'il devait, par contre, avoir compris que le mouvement n'avait pas d'issue. Il fallait seulement qu'il soit suffisamment puissant pour

contraindre les féodaux à composer, à transiger, à trouver un compromis qui ne soit pas trop mauvais pour les paysans, pas trop sanglant pour les pauvres. Sans l'exprimer clairement, il sent que l'issue dépendra du rapport de forces que les paysans sauront établir face à la noblesse. Mettre fin à la servitude est inconcevable à son époque.

Ils sont maintenant cinq à six mille autour de lui. Ils viennent de Saint-Leu, de Mello, de Nointel, de Cramoisy, de Bazincourt... Montataire est devenu comme le moyeu d'une roue d'où partent des rayons. Chaque village a élu son capitaine. A Montataire, il s'appelle Étienne Du Wes. Il sera jusqu'au bout le compagnon fidèle de Guillaume. Comme il ne s'estime pas suffisamment armé pour commander sur le terrain, il obligera Jean Bernier, de Villers-Saint-Paul, à le seconder et fera exécuter un autre Jean Bernier pour refus de rejoindre la cause.

Guillaume Calle sent la nécessité de s'entourer de conseillers, de constituer un embryon d'état-major. Le plus mystérieux — on ne connaîtra jamais son nom — est, semble-t-il, un hospitalier qui a quitté son ordre (celui de Saint-Jean de Jérusalem ou des Templiers, on ne sait). C'est un homme qui connaît l'art des combats. Il est là pour organiser. Très vite, la horde révoltée va se transformer en armée paysanne, une partie à pied, une autre à cheval. Un début de hiérarchie sera établi : sous les capitaines de villages, des lieutenants et des dizainiers. Il est même constitué une sorte de « train des équipages » : des chariots chargés de réserves de nourriture et de munitions diverses. L'intendance doit suivre. Cet homme mystérieux, qui parviendra à s'enfuir, est en quelque sorte le chef d'état-major de l'armée des Jacques.

Guillaume dispose aussi d'un conseiller que l'on pourrait qualifier de ministre des Relations extérieures. Il s'appelle Jean Rose de la Presle. Il est d'Angicourt, près de Liancourt. C'est un homme instruit. Marié, il possède maison et terres. Guillaume le charge de missions auprès des bourgeois des villes pour leur demander de s'allier aux paysans : à ce moment-là, en effet, Étienne Marcel, prévôt des marchands de Paris, est en révolte contre la Cour. Guillaume essaiera en vain de trouver un appui auprès de lui. Hélas, les bourgeois n'aiment guère les paysans.

Jean Rose se rendra deux fois à Compiègne où il est connu, pour essayer de rallier la ville aux Jacques. Il sera arrêté au deuxième voyage et décapité.

Guillaume est aussi en rapport avec d'autres capitaines des Jacques : Achart de Bulles, Germain de Reveillon de Sacy-le-Grand, Arnoul Guenelon de Catenay, Hue de Sailleville d'Angicourt, Gilles Le Haguez de Chamby.

C'est cette organisation, effective dans la zone centrale de la Jacquerie, mais qui ne va guère au-delà, qui permet à Guillaume Calle de se déplacer à la tête de ses troupes, de mener de véritables actions de bataille, organisées et victorieuses pendant un temps, contre une noblesse qui n'en croit pas ses yeux.



LA JACQUERIE
EN BEAUVAISIS
EN MAI-JUIN 1358.

61

Pour mesurer à sa juste valeur l'œuvre accomplie, il suffit de préciser que c'est la première fois qu'elle était tentée par des pauvres gens sans aucune connaissance militaire et qu'elle a été menée à bien en moins de deux semaines !

C'est ce qui explique que Guillaume, quittant son quartier général de Montataire, ait pu, en si peu de temps, tenter de prendre Compiègne, rallier les habitants de Senlis, conquérir les châteaux forts imposants de Thiers et d'Ermenonville (où il fut appuyé par une petite troupe de Parisiens commandée par Jean Vaillant, prévôt des Monnaies).

Dès le 6 ou le 7 juin, Guillaume est de retour à Montataire. C'est là qu'il apprend que Charles de Navarre, dit le Mauvais, rival du roi de France, vient de réaliser une sorte d'union sacrée contre les Jacques. Tout est bon pour abattre la révolte : les nobles loyalistes ou non se retrouvent côte à côte, avec les Anglais, pourtant en guerre contre la France, et des bandes de brigands qui voient des possibilités de pillage. Voilà le Mauvais à la tête d'une troupe de professionnels de la guerre : mille lances cuirassées et armées jusqu'aux dents et encadrées par les plus grands noms du royaume, le sire de Coucy, Hue de Chatillon, Louis d'Harcourt, Mgr de Montmorency, le sénéchal d'Eu. Ils se dirigent vers Mello.

11 juin 1358. En toute hâte, Guillaume Calle rassemble ses forces et se porte au devant de l'ennemi. Entre Nointel et Catenoy, il établit un véritable camp retranché : d'abord les chariots du « train des équipages » en cercle au premier rang, puis, derrière, bien protégés, quelque six mille hommes et six cents cavaliers armés à la diable, comme ils le peuvent.





62

UNE EXÉCUTION
AU 14^e SIÈCLE.
A PARTIR DE
CETTE GRAVURE
ON PEUT IMAGINER
CE QUE FUT LE SUPPLICE
DE GUILLAUME CALLE
A CLERMONT.

Malgré leur nombre, ils font pauvre figure devant les « pros » de Charles le Mauvais. Guillaume a conscience que le combat risque d'être inégal. C'est la première fois que la guerre de coups de mains, de maquis pourrait-on dire avant l'heure, va se transformer en bataille en ligne. Il hésite :

« Se vous me croyés, dit-il à ses compagnons, nous yrons empès Paris. Et là nous prendrons aucune place, et si aurons le confort et l'aide de ceulx de la ville... »

Les Jacques se récrient. Ils veulent en découdre une fois pour toutes, en finir avec ces nobles. Calle s'incline.

Deux jours durant les deux armées restent face à face. De temps à autre, le Mauvais ordonne un fracas de trompettes, comme s'il se préparait à l'assaut. Retranchés, les Jacques lui répondent à qui mieux mieux, se moquent, insultent, menacent. Rien d'autre ne se passe.

Le Mauvais, qui croyait qu'il lui suffirait de montrer sa force pour que les gueux s'enfuient comme des lapins, réfléchit. La ruse lui paraît la meilleure solution.

13 juin 1358. Au matin, stupéfaits, les Jacques voient soudain venir vers eux un groupe d'hommes arborant un drapeau blanc. Ils sont sans armes. Ce sont des plénipotentiaires. Ils viennent, expliquent-ils, au nom de leur maître. Charles le Mauvais apprécie le courage des gueux. Il répugne à faire couler le sang de ces braves. Il propose de discuter. Que leur chef vienne à lui, il le recevra, dit-il, de soldat à soldat. Ils trouveront ensemble les bases d'une paix honorable pour tous. Pour garantir sa bonne foi, il donne sa parole de gentilhomme.

Guillaume réfléchit quelques heures. Puis il accepte. La parole d'un noble est sacrée... Il se rend seul, sans escorte, dans le camp de Charles de Navarre. A peine y est-il arrivé qu'il est capturé, arrêté, enchaîné, devant le seigneur ricanant : comment a-t-il pu être assez naïf pour croire que la parole d'un seigneur pouvait avoir la moindre valeur quand elle était donnée à un manant, autant dire à un animal ?

Et c'est l'attaque, brutale, sauvage. Démoralisés par la capture de leur chef, les Jacques résistent avec l'énergie du désespoir. Pas un n'échappera au massacre. Les blessés seront achevés sans pitié.

Le lendemain, conduit à Clermont, Guillaume Calle, coiffé par dérision d'un trépied de fer rougi au feu (la « couronne des gueux ! »), sera décapité.

La répression se poursuivra, impitoyable, dans les campagnes. Elle fera vingt mille victimes en deux semaines. Il fallait cela pour exorciser l'énorme frayeur qui, pendant quelques jours, avait empêché la noblesse de dormir !

Selon un historien, la révolte des Jacques n'avait fait, elle, qu'une trentaine de victimes...

*

* *



La Jacquerie est la plus grande révolte paysanne qu'ait connue la France féodale. Il y en eut bien d'autres, un peu partout : celle des tuchins du Languedoc en 1380, des pitauds d'Aquitaine, du Périgord et du Limousin en 1589, des croquants du Sud-Ouest en 1631, des nu-pieds de Normandie en 1639, des lustucrus du Boulonnais en 1656, de la Biscaye et du Béarn en 1663, du Roussillon en 1667, de la Haute-Auvergne en 1670, des bonnets rouges de Bretagne en 1675. Aucune n'atteignit en nombre et sur une telle superficie celle qui eut Montataire pour capitale.

Pourtant l'histoire officielle, celle qu'on enseigne encore dans les écoles, la réduit au strict minimum en oubliant, le plus souvent, le nom de Guillaume Calle. Comme elle méconnaît la Commune de Paris en 1871. Comme elle s'est efforcée de travestir la Révolution française de 1789 lors de son bicentenaire.

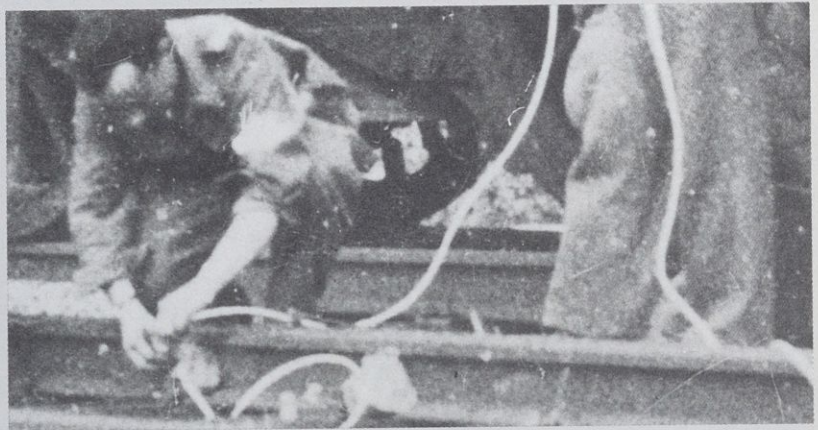
Guillaume Calle, Étienne Du Wes, la Jacquerie ont leurs rues à Montataire. De leur souvenir, il reste quelque chose dans l'inconscient collectif de la ville, « la ferme volonté de ne pas nous incliner devant le plus fort, de ne pas céder au destin contraire, de ne pas nous résigner, la volonté de résister », dit Roger Vailland dans *Drôle de jeu*.

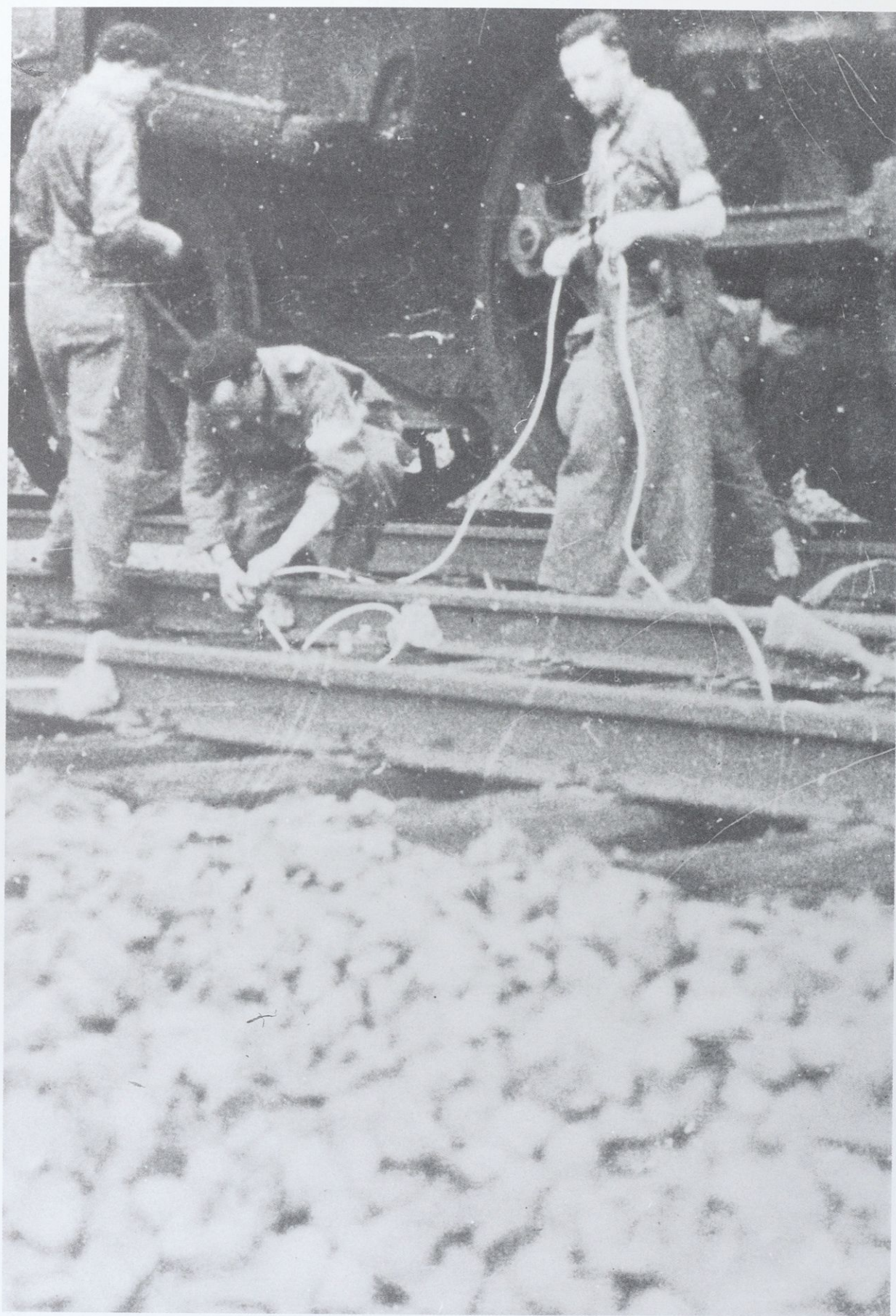
L E MASSACRE
DES JACQUES
A MEUX PAR LES
NOBLES ASSOIFFÉS
DE VENGEANCE
ET DE SANG.

26

5

L'esprit de Résistance





E

TÉ 1940. La nuit de l'occupation hitlérienne tombe sur la

France. Elle va durer quatre longues années, avec son cortège de misère et de crimes. Le pays s'est littéralement effondré sous la poussée nazie. Avec la complicité de ceux qui, chez nous, préfèrent Hitler au Front populaire. C'est leur revanche. Ils exultent avec des larmes de crocodiles. « Les Français ont plus revendiqué qu'ils n'ont servi », bête leur porte-parole, le maréchal Pétain. D'autres refusent. Un long travail de fourmis va commencer pour relier, un à un, les fils de ce qui sera bientôt la Résistance.

Montataire est occupée militairement par des uniformes vert-de-gris. Curieusement, c'est une des rares villes de France où le pouvoir vichyssois ne change pas le maire pour le remplacer par un homme ouvertement à sa dévotion. Élu en 1938, après la mort d'Auguste Génie, Fernand Fournier reste en place. Il sera arrêté et déporté à Mauthausen en juin 1944, après le débarquement allié en Normandie, un peu plus de deux mois seulement avant la libération de la cité.

Par contre, les deux premiers élus communistes au conseil municipal (en 1938, au cours d'une « partielle », face à deux socialistes qui n'ont pas d'adversaire à leur droite), Bertrand et Bernay ont été, dès 1940, déchus de leurs mandats.

Des troupes allemandes sont installées à demeure dans la ville. Des Jeunesses hitlériennes occupent ce qui est aujourd'hui l'école Joliot-Curie. Lorsque l'armée allemande installera des bases de lancement de V1 et de V2 (les premières fusées) sur les côtes du Nord et du Pas-de-Calais, elle utilisera les grottes des carrières de Saint-Leu, bien à l'abri des bombardements, pour les stocker et les monter. L'embranchement ferroviaire du Petit-Thérain permettra de les acheminer jusqu'aux rampes de la Manche. On voit alors, chaque matin, en rangs serrés, la pelle sur l'épaule, les jeunes hitlériens partir travailler, au pas cadencé, accompagnés d'hommes en armes, sur les chantiers souterrains. D'autres troupes occupent l'école des garçons (Edmond-Léveillé aujourd'hui). Des officiers ont réquisitionné le château. Son propriétaire, le baron Donbar Schultz (qui mourra en 1943), descendant des rois de Suède, va vivre dans la grotte de Pierre l'Ermite, en-dessous du cimetière.

UNE IMAGE CLASSIQUE D'UNE ACTION DE LA RÉSISTANCE : LE SABOTAGE DES VOIES FERRÉES POUR RETARDER LES DÉPLACEMENTS DES TROUPES HITLÉRIENNES.

C'EST DANS
CETTE CARRIÈRE
QUE LES NAZIS
ENTREPOSAIENT ET
MONTAIENT LES V1,
PREMIÈRES FUSÉES
DESTINÉES A BOMBARDER
LONDRES
DEPUIS LES CÔTES
FRANÇAISES.



Étranger, il est contraint d'aller pointer chaque jour à la Kommandantur.

En novembre 1940, Émile Watelier, un des fondateurs du Parti communiste à Montataire, est convoqué à la police de Creil. Watelier était, avec Carré, membre du premier conseil municipal socialiste, élu en 1919. Tous deux en avaient été écartés parce que partisans de l'adhésion du Parti socialiste SFIO à la III^e Internationale. Ils avaient été les candidats du PCF en 1925. Le jour de sa convocation, Emile Watelier a la cinquantaine. Marqué à l'encre rouge, ne trouvant plus de travail dans les usines de la région, il a ouvert un modeste commerce à Creil. On exige qu'il renie les convictions qui sont les siennes depuis toujours : « Ce que j'ai dans la tête, répond-il aux policiers, vous ne me l'enlèverez jamais. » Il est arrêté et interné en juillet 1941. Déporté, il meurt à Mauthausen le 5 avril 1944, au moment de la libération des camps de la mort.

Et les usines ? Elles tournent. Les forges fournissent de l'acier. Brissonneau fabrique des ailes pour les bombardiers de la Luftwafe, les Dorniers, et des wagons plateaux utiles pour transporter des tanks ou des V1. Elles ont été mises plus ou moins, et plutôt plus que moins, au service de l'effort de guerre du III^e Reich.

Par une chance inouïe, Montataire souffrira peu des bombardements alliés qui écraseront les communes voisines de Saint-Maximin, Saint-Leu d'Esserent et de Creil.



Démobilisé en 1940, Maurice Mignon est de retour à Montataire et reprend son travail aux Forges. Né en 1911, il a tout juste la trentaine. Syndiqué depuis 1930, communiste depuis 1932, c'est un simple militant local. Il a participé à toutes les luttes, aux grèves de juin 1936, à la solidarité avec les Républicains espagnols. Tout naturellement, il reprend son combat antifasciste de dix années, le continue avec celui qu'il considère comme son frère, Marcel Coene (celui-ci sera le premier maire communiste de Montataire, Maurice Mignon étant son adjoint) de la Libération à sa mort subite, en 1966.

Les débuts sont terriblement difficiles. Le mouvement ouvrier, syndical ou politique, est détruit. Les militants les plus en vue font l'objet de surveillances rapprochées. Quand ils ne sont pas purement et simplement arrêtés. L'immense majorité de la population est physiquement et moralement déboussolée : le pays s'est effondré comme un château de cartes, l'ennemi est dans les lieux (et quel ennemi : le fascisme !) A qui se raccrocher ? A la vérité, personne ou presque, n'a entendu l'appel du général de Gaulle, venu de Londres, que l'on ne peut pas capter. Où peut-il y avoir le moindre rayon d'espoir ?

Il va falloir, à quelques-uns au départ, ramer à contre-courant, dans un climat fait de peur, de repliement sur soi, de délations de quelques-uns et de répression impitoyable. Officiellement, ceux qui se battent sont des terroristes, voire des

L E BOMBARDEMENT DU DÉPÔT DU PETIT-THÉRAIN PAR LES ALLIÉS. C'EST LA QU'ARRIVAIENT ET PARTAIENT PAR CHEMIN DE FER LES V1.

M AURICE MIGNON, LE LÉGENDAIRE « COLONEL THÉO », CHEF DE LA RÉSISTANCE.



traîtres ! Ils risquent à tout instant la prison, les tribunaux spéciaux (quand ils ne sont pas hitlériens), la déportation, le bagne, la mort. Une simple distribution de tracts suffit.

Maurice Mignon est de ces quelques-uns. Il prend contact avec l'instituteur Edmond Leveillé et le cheminot Marcel Deneux, tous deux dirigeants de la Résistance encore balbutiante, tous deux arrêtés plus tard et fusillés par les nazis. C'est la mise en place des premiers groupes de trois, formés des hommes les plus sûrs et les plus courageux. Ce sont les triangles : chaque résistant n'en connaît que deux autres, ce qui permet de limiter les dégâts en cas d'arrestation et de tortures. Flics français et hitlériens ne s'en privent pas !

Le premier travail consiste à convaincre que tout n'est pas perdu. A faire renaître l'espoir. Ce n'est pas un combat « pour l'honneur », une lutte désespérée, on agit pour la liberté. « Il fallait, raconte Mignon à l'occasion du 40^e anniversaire de la Libération, coller des affiches, distribuer des tracts. C'était dur. Nous devons aller les chercher à la gare avec une brouette. Quelquefois il y en avait deux valises... » Interdit, bien sûr. Ne pas se faire prendre... C'est ainsi qu'il a été arrêté avec son beau-frère Marceau Horcholle. Celui-ci sera déporté et n'en reviendra pas. Une rue porte son nom, aujourd'hui à Montataire.

« Ami, si tu tombes — Un ami sort de l'ombre — Prend ta place », dit *le Chant des partisans*. C'est ainsi que l'action se poursuit.

Maurice Mignon, lui, en réchappe, mais il doit quitter les Forges. Le voilà clandestin... à Montataire même et dans les environs. Au fur et à mesure que des camarades tombent, des responsabilités de plus en plus lourdes pèsent sur les épaules de ceux qui sont encore libres. Pour combien de temps ? C'est ainsi que Maurice Mignon, avec Germain, les frères Boulanger, Marcel Coene, constitue les premiers maquis dans le secteur de Montataire-Creil-Nogent...

Tant et si bien qu'après avoir été responsable de la Résistance pour le département de l'Oise en juin 1943, il se retrouve en septembre de la même année dirigeant militaire pour l'Oise, la Somme et la Seine-Maritime, et qu'il coiffe six départements en janvier 1944. Marcel Coene est là, à ses côtés, le responsable interdépartemental aux effectifs.

Dès ce moment, l'ouvrier Maurice Mignon est devenu le légendaire colonel Théo. Sa tête est mise à prix par les nazis : 200 000 francs, une somme considérable pour l'époque, où un bon salaire mensuel ne dépasse pas 3 à 4 000 francs !

Sa « planque » est à Nogent, quand il vient dans la région. Ils ne le trouveront jamais. C'est que la situation a bien changé en trois ans ! Désormais, l'esprit de résistance domine.

A la Libération, il reprendra sa place, simplement. Il sera élu conseiller municipal, adjoint du maire Marcel Coene. Il aura beaucoup de mal à retrouver du travail. Les patrons ne lui pardonnent pas son patriotisme, son militantisme !

A sa mort, en juillet 1986, toute la ville l'accompagnera



au cimetière, comme elle a accompagné, vingt ans plus tôt presque jour pour jour, son ami Marcel Coene. Il a lui-même réglé ses obsèques, toutes simples : que le drapeau de la section communiste locale soit en tête du cortège, porté par Maurice Coene. Il a voulu être enterré à côté de son frère de combat et d'espérance, Marcel Coene. On dit même qu'il a demandé que l'on place dans la poche de son veston sa tabatière à priser, afin de la partager avec son vieux copain !

LE DÉTACHEMENT VALMY

Créés dès 1941, les premiers maquis de Francs-Tireurs et Partisans de l'Oise marquent l'aboutissement du travail de défrichage accompli par les premiers « triangles » de résistants. Ils sont si nombreux au bout de quelques temps qu'ils couvrent le département comme une toile d'araignée. On peut passer à une nouvelle phase de la lutte.

Une étape plus directement militaire s'ouvre. Dans les mois qui suivent, huit groupes sont constitués. Il s'agit des détachements Valmy (Montataire-Nogent-Creil et leurs environs), Patrie (Chambly), Grand-Ferré (Verberie, Compiègne, Saintines), Marseillaise (Thourotte, Chevincourt), Fournival (Mouy, Cauvigny, Noailles), Jacques-Bonhomme (Saint-Just-

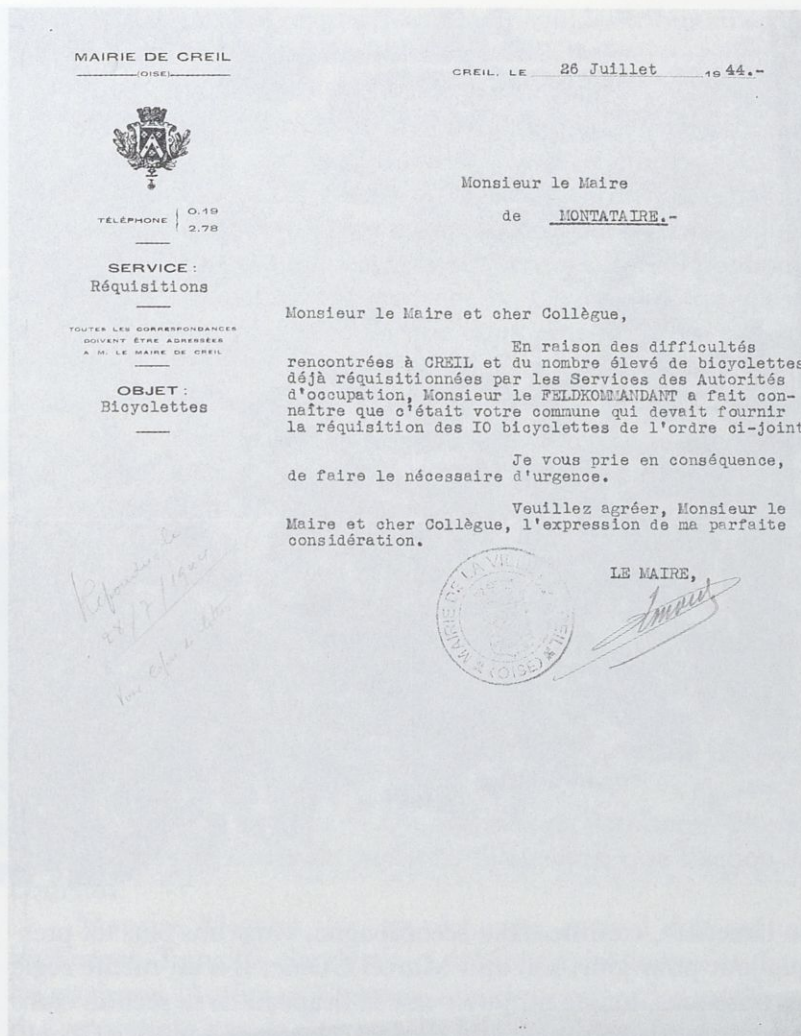
UNE EXÉCUTION
CAPITALE :
SCÈNE DE LA VIE
QUOTIDIENNE
PENDANT
L'OCCUPATION
ALLEMANDE.



72

LA BICYCLETTE :
UN OUTIL
ESSENTIEL
DES AGENTS DE
LIAISON...
TRÈS RECHERCHÉ
PAR L'OCCUPANT.

QUAND
LE MAIRE
DE CREIL DONNAIT
DES ORDRES
AU MAIRE DE
MONTATAIRE !



en-Chaussée), Jeanne-d'Arc (Beauvais) et Bastia (Noyon).

Pourtant, la Résistance rencontre des difficultés en raison de la géographie. « Le sol de l'Oise est assez peu accidenté. Les bois ne sont pas très profonds. Les armes, l'équipement manquent terriblement. Il est décidé que chaque détachement formera un ou plusieurs maquis de huit à dix hommes qui se fixeront dans les lieux qu'ils jugeront eux-mêmes les plus propices : un bois, une carrière, des maisons abandonnées... »

Et voilà que, tout naturellement, on en vient à citer une série d'articles parus au début de 1950 dans *le Patriote de l'Oise*. Ces témoignages sont signés de Mignon et de Coene. Ils répondent à d'autres articles parus dans *la Semaine de l'Oise* et qui prétendent salir le combat qui a été mené par les maquisards. Ils ont pour titre « Avec les FTP de l'Oise en 1944 ». Ils racontent tout simplement la vie du maquis Valmy, celui de Montataire-Creil-Nogent, après le débarquement allié de juin 1944, dans les semaines qui ont précédé la fuite des troupes nazies et la Libération.

C'était il y a bientôt un demi-siècle. Déjà !

Les générations actuelles ont sans doute bien du mal à s'imaginer la vie de ces quelques hommes âgés, qu'ils croisent

encore aujourd'hui dans les rues de leur ville, à l'époque où ils avaient leur âge. C'est pourquoi le récit, tout simple, mérite d'être cité ici. Pas en entier, hélas : il y a dix-sept articles !

L'extrait qui suit évoque les derniers jours de la Résistance en compagnie du maquis Valmy.

« ... Un mois s'est écoulé depuis le débarquement et les opérations paraissent lentes, trop lentes à notre gré. La Gestapo, qui avait paru désarmée, semble se réorganiser et, avec elle, les miliciens reprennent de l'assurance. Ils ont compris, ces traîtres, que moins il restera de témoins de leurs crimes, plus ils auront de chances de s'en tirer.

« Nos relations avec nos camarades d'Haudivilliers sont restées solides. Ceux-ci nous fournissent de temps à autres, des engins modernes de guérilla avec lesquels nous opérons de nombreux sabotages. Les grues au pont de Saint-Leu et des Forges sont mises hors d'usage, un camion d'essence prend feu dans les rues de Montataire, des wagons de fourrage subissent le même sort en gare de Montataire ; le pont de Maysel est fortement endommagé par une charge de plastic, des déraillements sont opérés de différentes façons à Saint-Leu et à Précý. Mais les dénonciations nous coûtent cher et nous comptons de nombreuses arrestations.

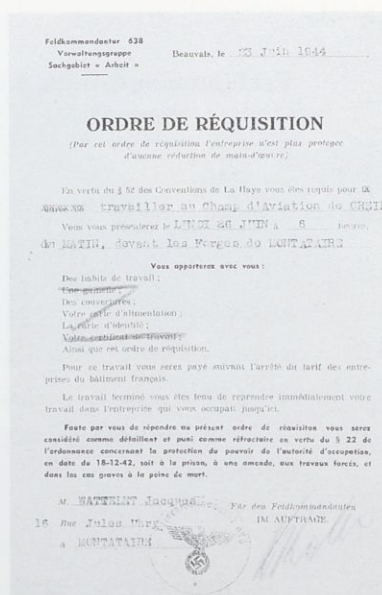
« Un maquis s'est formé dans les bois, près de Rosoy. Il fait, lui aussi, du bon travail. Ce sont tous les gars de Cinqueux, Liancourt et des environs qui se sont groupés là. A Saint-Vaast l'activité est grande mais le secteur est dangereux.

« Des armes ont été apportées à bicyclette de la forêt de La Neuville-en-Hes. Celles-ci sont encore bonnes, il s'agit de les nettoyer comme il faut. Bianqui et une petite équipe de quatre gars s'y emploient chez lui. Les grenades sèchent le long d'un mur en attendant leur démontage. Fusils lebel et fusils-mitrailleurs sont démontés. C'est le 9 août. Il est environ 10 heures quand, soudain, trois voitures puissantes stoppent devant la maison où se trouve installé ce petit arsenal. La Gestapo, la Feldgendarmérie et les miliciens font irruption dans la cour, l'arme au poing. Les gars n'ont pas le temps de faire un geste. Sauvagement, ils sont roués de coups, jetés dans les voitures et amenés rapidement. Cela n'a duré que quelques minutes. Les Boches et les miliciens qui les accompagnent semblent craindre une attaque.

« Plus jamais, hélas, nous n'entendrons parler de ces cinq gars ! Des bruits circulent qu'ils ont été massacrés au-dessus de Rantigny, mais rien ne nous permet de vérifier ces dires. Aujourd'hui, ils sont encore comptés dans les disparus de cette guerre sans merci. Déjà, quand Bianqui a été jeté dans l'une des voitures, il paraissait agonisant. C'est tout ce que nous recueillons comme renseignements.

« Quelques jours après, à Noailles, deux de nos principaux responsables inter-départementaux sont massacrés dans des conditions presque identiques.

« Les Boches sentent la fin et deviennent de plus en plus sauvages...



LA MAIN-D'ŒUVRE FRANÇAISE ÉTAIT AUX ORDRES DE L'OCCUPANT. EN CAS DE REFUS, LES PEINES ENCOURUES POUVAIENT ALLER D'UNE AMENDE SIMPLE AUX TRAVAUX FORCÉS OU A LA MORT.

Feldkommandantur 638
Verw.D

Monsieur SENDOR Joseph
7 rue Lesieur
MONTATAIRE

Ordre de Départ

Le convoi auquel vous avez été affecté, part le 8 Octobre 1943
à 14 heures ⁴⁵ de Paris, gare de CREIL. Vous devrez vous
trouver au départ pour la Somme ~~Paris~~ au jour prévu exactement à 13 heures à la gare, salle des
pas perdus, de MONTATAIRE.

~~Les bagages devront être pourvus des étiquettes remises. N'oubliez pas vos papiers d'em-~~
~~bauchage.~~

Si vous ne vous présentez pas au départ du train, ou si vous abandonnez le train en cours
de route, des sanctions seront prises contre vous par l'autorité militaire allemande.

Emporter des vivres : de bouche pour un jour, un couvert, une gamelle, une couverture (ou
un sac de voyage), ~~si possible aussi des draps.~~

Bei deutscher Dienststelle beschäftigt.
Fliegerhorstkommandantur, Creil, den 7.10.43.

Oberzahlmeister
13, rue IMP COMMERCIALE - BÉZOUAR - TEL 0 81 3127

74

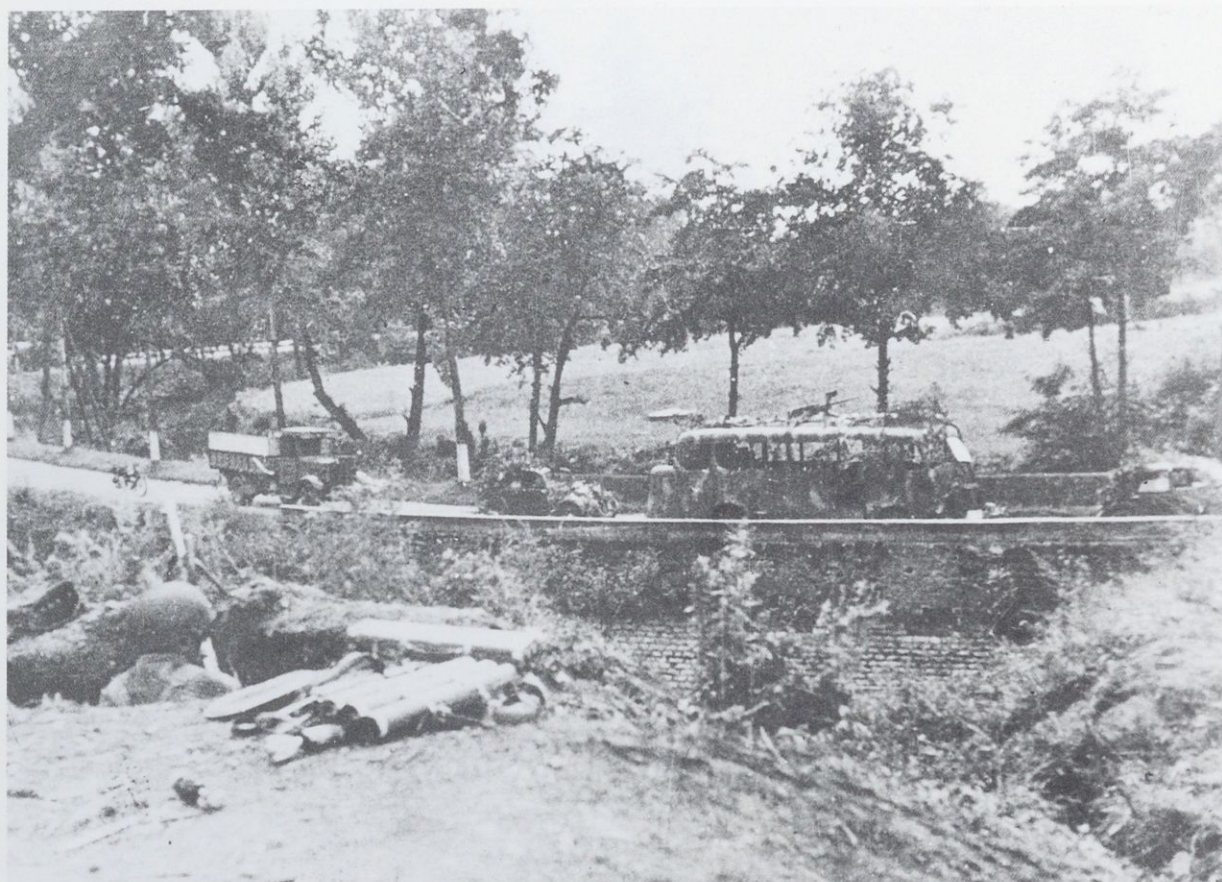
UN ORDRE
DE DÉPART
POUR LE SERVICE
DU TRAVAIL
OBLIGATOIRE
EN ALLEMAGNE.

« L'action de nos vaillants FTPF, malgré toutes ces arrestations et ces morts, ne se ralentit pas, bien au contraire, car ils devinent la libération toute proche.

« Le groupe de Cinqueux ayant de nouveau formé son maquis dans les bois de Rosoy, près de Liancourt, fait prisonnière une partie d'un convoi. Huit voitures pleines de matériel et d'équipement sont ainsi prises à l'ennemi. On y trouve de tout : fusils, grenades, uniformes ; il y a là de quoi équiper une compagnie.

« Les responsables FTPF et FN se réunissent à Rosoy pour mettre sur pied une opération de grande envergure dans la nuit du 22 au 23 août. Il s'agit de tenter d'éliminer toutes les forces ennemies se trouvant dans les environs de Creil, Montataire, Nogent, ce qui permettra de sauvegarder le pont de Creil, qui est d'une grande importance stratégique. Au préalable, les responsables étaient entrés en contact avec d'autres organisations de Résistance, notamment à Creil, pour tenter une opération en commun, mais, ayant rencontré très peu d'enthousiasme de leur part, pour différents motifs (armes insuffisantes, effectif réduit, etc.), il est décidé de tenter l'opération avec les hommes du Front national et des FTPF.

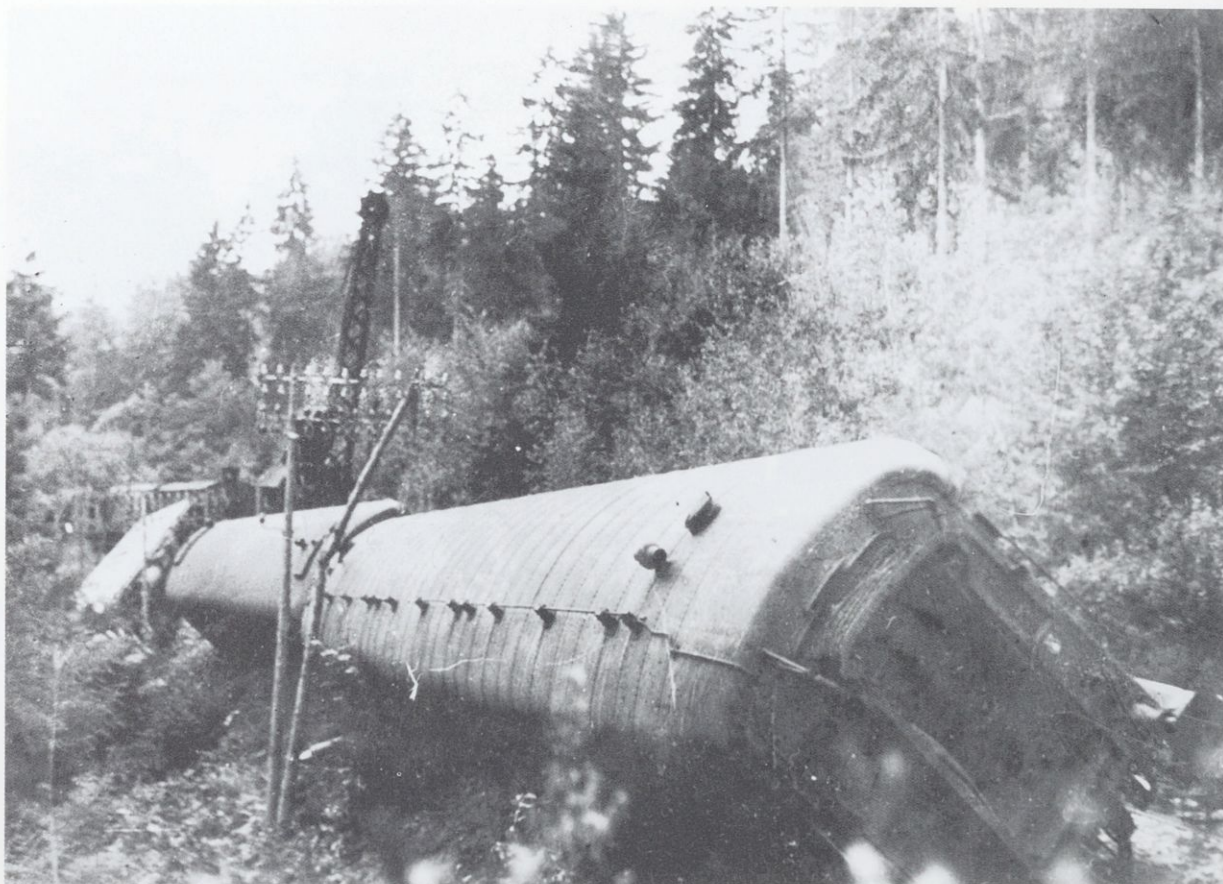
« Les routes doivent être barrées simultanément dans un rayon de quinze kilomètres autour de Creil au cours de la journée du 24 août. Immédiatement après, les FTPF du détachement Valmy, aidés des groupes de choc du FN entreront en



action pour une vaste opération de nettoyage contre les effectifs ennemis de Creil et des environs en portant de suite leurs efforts vers le pont de Creil. D'après les rapports des liaisons, l'effectif ennemi est sensiblement réduit et nous pouvons, en nous servant des maisons comme abri et faire des fortins dans chacune d'elle, neutraliser celui-ci.

« Pétillet est chargé, avec quelques liaisons, d'assurer le barrage des routes en se mettant en rapport avec les groupes FN des communes environnantes. Le 23 au matin, chacun se prépare, chargé d'une tâche qu'il se doit de remplir, coûte que coûte. Une fâcheuse nouvelle nous parvient de Saint-Vaast où le groupe de la localité a attaqué un dépôt d'armes la veille au soir. L'opération a en partie réussi. Ce dépôt était gardé par deux Boches. L'un d'eux, quoique blessé, a réussi à s'enfuir. L'autre a été tué. Malheureusement, nous comptons dans nos rangs un mort : c'est le jeune André Ginisti, qui est tombé victime du devoir, au cours de ce combat. Yves se montre encore une fois un chef décidé, plein d'initiatives. Le corps du jeune Ginisti est caché. Il sera transporté à Montataire, son pays natal, pendant la nuit. Les armes sont rapidement transportées dans les marais de la ville où elles sont cachées en petits dépôts, car, en raison de la fuite du Boche blessé, une intervention rapide est à craindre. Elle se produit en force le lendemain. Les Boches fouillent les maisons pour retrouver les armes. Ils en découvrent une partie et, dans leur dépit de ne pouvoir

**L'ATTAQUE
D'UN CONVOI
ALLEMAND PAR LES
FRANCS-TIREURS
ET PARTISANS.**



76

UN TRAIN
DE PLUS QUI
NE TRANSPORTERA
PAS DE TROUPES
HITLÉRIENNES.

mettre la main sur le reste, ils incendient des maisons, abattent un habitant puis le jettent dans les flammes.

« Ces événements sont commentés de différentes façons dans cette localité. Cependant, la majorité de la population, dans la haine de l'envahisseur, était depuis longtemps et de tout cœur avec les FTPF.

« Poursuivant l'exécution du plan mis sur pied la nuit précédente, chacun des responsables assume la tâche dont il est chargé et, dans la journée du 23 août, des arbres s'abattent au travers des routes, des pans de murs s'écroulent. Chaque ville, chaque village apporte sa contribution à ce plan qui, malheureusement, ne peut être mené jusqu'au bout. En effet, dans l'après-midi du 23 et toute la journée du 24 août, c'est un défilé incessant de troupes venant de Paris. Deux divisions, dont une de SS, cantonnent dans les environs de Creil et ce serait folie de tenter l'opération dans ces conditions. Cependant celle-ci a été bonne : les arbres qui ont barré les routes ont considérablement gêné la retraite des Allemands qui réquisitionnent des chevaux dans les fermes pour tirer ces arbres et dégager les voies de communication. Ce travail s'effectue lentement en raison de la mauvaise volonté évidente des ouvriers qui en sont chargés et qui se réjouissent de toutes ces difficultés amoncées sur le passage de ceux qui, pendant quatre ans, ont été des occupants sans scrupules et dont chaque village a subi la répression sauvage.

« Dans les jours qui suivront, c'est une véritable insur-

rection dans tout le département. Tous les moyens sont employés pour créer de nouvelles difficultés aux fuyards. Les convois sont attaqués. Partout, c'est la grande pagaille de ceux qui se croyaient invincibles et qui, aujourd'hui, voient la terre brûler sous leurs pieds.

« C'est dans cette atmosphère que nous vivons jusqu'au 31 août. Déjà, depuis quelques jours, des contacts ont été pris avec les armées alliées, aux environs de Chantilly. Il n'est plus nécessaire, maintenant, de se camoufler. La Gestapo a fui et tous les Français sont considérés suspects au même titre par les troupes de passage.

« Ceux qui ont toujours hésité ce sont ceux qui, avec les Allemands, ont mené la bonne vie, restent terrés dans leurs maisons, attendent la libération qui se fera sans eux. Certains ont d'autres raisons de se terroriser : au prix de lâchetés indignes de vrais Français.

« Par contre, la majorité de la population entrevoit la libération proche qui mettra fin à cette crainte des brutalités, des arrestations, des meurtres qui pèse sur elle depuis quatre ans.

« Les FTPF du détachement Valmy prennent contact aux environs d'Ercuis avec les avant-gardes alliées, le 31 août, vers 10 heures, et leur font part de la situation favorable, aucune grosse concentration n'ayant été repérée dans les environs de Creil où les troupes ne faisaient que passer.

« Ceci permet aux Alliés d'avancer plus rapidement sous la conduite de nos gars dont la joie est délirante.

« La nuit met fin à cette avance à Cire-les-Mello et, le lendemain matin, plus de "doryphores" dans le coin, à part quelques isolés qui sont faits prisonniers et sont remis aux Américains. Au Petit-Thérain, il nous est signalé deux Boches qui tirent sur toutes les personnes qui se trouvent à leur portée. Un petit groupe est envoyé contre ceux-ci qui se défendent jusqu'au bout, ce qui oblige le groupe à ramener deux cadavres que l'on enterre dans le cimetière de Montataire.

« Puis c'est l'allégresse dans les villes et les villages ! La liberté reconquise fait oublier bien des misères... »

Une cinquantaine d'actions diverses ont ainsi été menées par ces hommes et ces femmes courageux, avec la complicité agissante et le soutien de la majorité de la population. Parmi elles, des sabotages aux Forges, chez Saxby, chez Brissonneau, chez Burton, chez Montupet... à tel point qu'à partir d'un certain moment, les Forges, par exemple, ont dû cesser toute activité. Parmi elles de nombreux déraillements de trains sur les lignes Creil-Amiens, Paris-Saint-Germain, Beaumont-Creil, Paris-Saint-Quentin ; des incendies de wagons, de citernes de carburants, de voitures allemandes. Cela pour le seul maquis Valmy.

Ainsi, grâce à une poignée d'hommes au départ, la volonté de résister est devenue l'affaire de tous. C'est, en définitive, une même ligne qui relie Jacques Calle et ses Jacques il y a six siècles à Maurice Mignon, Marcel Coene et leurs camarades résistants.

ad

6



*Sous
le signe
du fer*



D

ÉCEMBRE 1478. De son château de Plessis-les-Tours,

PUDDLEURS,
OUVRIERS
TRAVAILLANT
LE FER.

Louis XI ordonne la fabrication dans ses arsenaux d'Orléans, de Tours et d'Amiens de douze bombardes. Il précise, dans ses instructions, qu'elles « seront fournies de bouletz de ferre ès-forges estant ès-bois près Creilg... » Les bois près de Creil où les « férans » travaillent déjà ? C'est, de toute évidence, de Montataire qu'il s'agit.

L'histoire qui lie Montataire à la fabrication du fer ne date pas d'aujourd'hui. Il ne s'agit alors que d'artisanat. La véritable industrie ne se développera ici, comme d'ailleurs partout en France, qu'au 19^e siècle.

Elle commencera, timidement, en 1791, par l'achat de quinze arpents de terre par un Anglais, M. Taylor. Le bâtiment qu'il commence à édifier doit servir à la création d'une papeterie. Mais il s'enfuit très vite : la Révolution n'est pas sûre pour lui. Il laisse sur place tous les matériaux nécessaires à l'achèvement des travaux. En 1793, le chimiste Weyland-Sthal pense y aménager un moulin à poudre. C'est seulement en 1808 que MM. Praire, père et fils, deviennent propriétaires de l'emplacement pour la somme de 20 050 francs de l'époque.

Tout part de là. Leur objectif est d'installer une manufacture de fer et d'acier en barres. Ils ont mal calculé. La rénovation des bâtiments, l'achat des machines et des fours les mettent sur la paille. Ils sont obligés de déposer leur bilan. En 1811, les créanciers estiment cependant que leur idée est porteuse d'avenir. Il suffit, pour la mener à bien, de trouver de l'argent frais pour la remettre à flots. C'est là qu'arrivent les frères Bernard et Louis Mertian, enrichis dans le commerce des poudres à Paris (28 mai 1811). Ils ne sont pas tombés de la dernière pluie et flairent la bonne affaire. Leur objectif est de prendre tout en mains. En quelques années, avec l'aide d'un employé de l'usine, Dufaud — c'est le loup dans la bergerie : il sera récompensé avec le poste de directeur — les Praire sont écartés. De vrais requins, les frères Mertian. Ils savent jongler avec les chiffres : ce qui est évalué 200 000 francs n'en vaut plus que 120 000 après leur passage. Les travaux, estimés à 60 000 francs, viennent en déduction, etc. Au bout du compte,



ils se font adjuger pour 27 500 francs une usine, estimée à l'époque, par les experts, 417 000 francs ! Passez muscade... *Exit* les Praire. C'est comme ça que l'on travaille dans la finance, pour avoir une « fabrique de barres en fer » !

Le plus légalement du monde !

Deuxième coup d'audace. La France de Napoléon I^{er} est en guerre contre l'Angleterre. Le blocus continental décrété par l'Empereur, interdit tout échange avec « la perfide Albion ». Qu'à cela ne tienne : Bernard Mertian franchit le Chanel, clandestinement, et revient, portant dans ses cartons un secret jalousement préservé outre-Manche : celui de la fabrication des fers blancs. En termes modernes, cela s'appelle de l'espionnage industriel... réussi !

C'est ainsi que, pour leurs fers blancs, à l'Exposition de 1819, les frères Mertian obtiennent une médaille d'or et à celle de 1828, la Légion d'honneur. Qui dira, après ça, que la libre entreprise n'a pas du bon ?

Depuis qu'ils sont en maîtres dans la place, fin 1811, ils ne sont pas restés les deux pieds dans le même sabot. En 1813, la France napoléonienne, dont le déclin commence, a perdu le contrôle du pays de Liège qui fournissait en tôles tout le pays. Les frères Mertian installent chez eux un laminoir selon le système liégeois. Pour le faire fonctionner, ils font appel à des ouvriers de cette ville. Arrivent les premiers immigrés de Montataire : des Belges. A l'usine, sur un effectif de quarante-deux personnes, douze sont de Liège. Sur les trente restant, il y a dix-huit hommes et dix enfants de Montataire. L'immigration belge se développera. Certains retourneront au pays. D'autres se fixeront à l'endroit qui est aujourd'hui la rue Abel-Lancelot et que l'on appelait la rue des Belges. On les retrouve dans certains patronymes actuels. Ils sont devenus de vieux Montatairiens.

Sans entrer dans le détail des modernisations techniques et des fabrications, quelques chiffres montrent l'évolution de l'entreprise en moins d'un siècle :

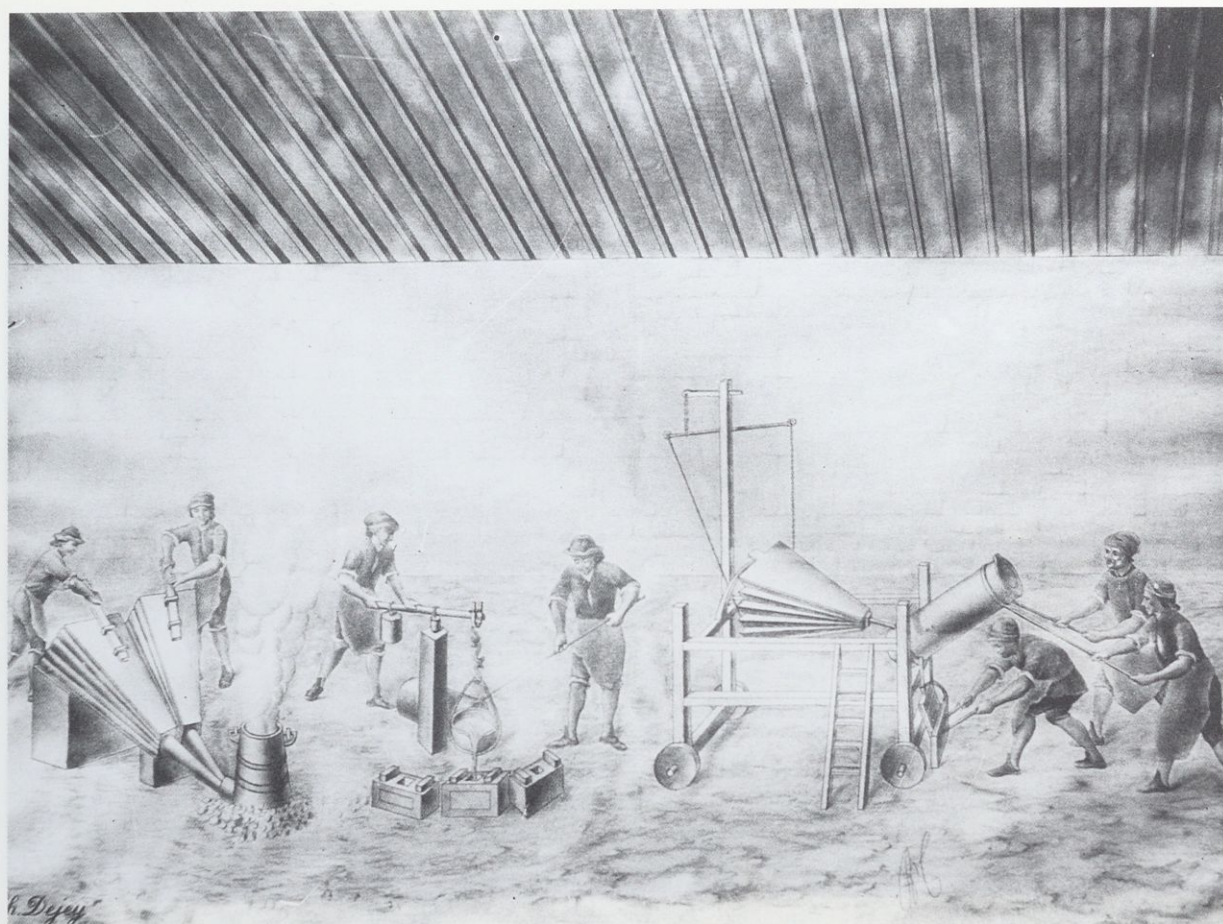
Les effectifs : 42 — on l'a vu — en 1812 ; 145 en 1832 ; 1 800 en 1860 ; 3 500 en 1877.

La production : Quelques dizaines de tonnes au départ, 1 350 tonnes en 1828 ; 16 000 tonnes en 1849 ; 923 000 tonnes en 1877.

Dès le milieu du 19^e siècle, l'usine de Montataire est le premier producteur français au niveau de la fabrication des fers blancs et des tôles de toutes sortes.

Elle s'enorgueillit aussi bien du fait que l'exposition de 1878 voit ses 120 000 mètres carrés de bâtiments couverts avec de la tôle montatairienne que les huit-dixièmes des constructions du bagne de Cayenne soient protégés du soleil (comment ?) avec des « tuiles » de Montataire (c'est ainsi que l'on appelle la tôle ondulée), que la marine française soit un énorme client des Forges pour la fourniture de tôles de 3, 4, 5, 6, 7 et 8 millimètres destinées au blindage de ses navires.

Entre temps, bien sûr, la « fabrique de fer et d'acier en



barres » a évolué pour se mettre à la hauteur des circonstances. Au décès de Bernard Mertian, en 1828, son frère Louis dirige seul l'usine et la prépare à devenir une société anonyme, les Forges et Aciéries de Montataire. A sa mort, en 1849, le conseil d'administration a pour président le duc de Noailles. Il est composé du gratin de la finance et de la noblesse, au milieu duquel reste un petit Mertian, Henry. Vers 1866-1867, les Forges achètent deux établissements : à Dutreau (près de Calais), et à Frouard (près de Nancy). En 1900, la société possède les concessions des mines de fer de Pompey, de Brouard, de Bouxières-les-Dames, de Chavenois et de Leyr en Meurthe-et-Moselle. Elles alimentent Montataire. Elle dispose en outre d'une carrière de castine à Frouard, juste au-dessus de la mine, et d'une imprimerie sur métaux à Nantes pour les boîtes de conserves.

La seule période vraiment noire qu'elle connaît se situe entre 1920 et 1930, au sortir de la Première Guerre mondiale. C'est la crise. L'usine n'a plus qu'un seul laminoir en activité, l'atelier de galvanisation et celui de fabrication de fûts métalliques. Elle débauche à tour de bras et compte moins de mille salariés. Elle se concentre une première fois en fusionnant avec la Société des laminoirs de la Sambre pour devenir Société anonyme des Laminoirs et Hauts-Fourneaux de Montataire et de la Sambre, une deuxième fois en 1933 en étant

PAGE
DE GAUCHE :
UN LAMINEUR
DANS UNE FORGE
A L'ANGLAISE.

LES MÉTIERS
DU FEU :
PEINTURE ÉVOQUANT
LES DÉBUTS
DE L'INDUSTRIE
MÉTALLURGIQUE.



84

LA SOLLAC
AUJOURD'HUI,
UNE USINE AU
TOP NIVEAU MONDIAL
POUR LE LAMINAGE
À FROID
PAR LE SYSTÈME
DU RECUIT CONTINU.

absorbée par les Forges et Aciéries du Nord et de l'Est.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, elle tourne, bien sûr, pour l'occupant nazi jusqu'à ce qu'elle s'arrête pour cause de sabotages : les compagnons de Maurice Mignon sont passés par là. En 1948 est créé Usinor qui met en commun tous les moyens de production de la société des Forges et Aciéries du Nord et de l'Est et de la société Denain-Anzin. Dès 1950 est mis en route le premier train de laminage à froid d'Europe occidentale qui fait de Montataire le spécialiste de cette opération.

Entre 1970 et 1980, c'est la grande crise de la sidérurgie française. Il y a trop d'acier en Europe, paraît-il. Alors on ferme les mines de Lorraine, on détruit les hauts-fourneaux et les laminoirs. La région Lorraine se transforme en désert malgré les batailles menées par les mineurs de fer et les sidérurgistes. Montataire se bat et tient. Des responsables, interrogés, expliquent que cela provient de la modernité de l'entreprise, renforcée par la mise en chantier d'un vaste programme d'investissements, destiné à en faire une entreprise de plus en plus automatisée. Ainsi, en 1982, les installations déjà existantes de décapage et de laminage sont couplées et forment une ligne continue, ce qui est une première mondiale. Elles sont pourtant en angle droit. La difficulté est surmontée grâce à une ingénieuse invention de M. Cabaret, directeur de l'usine, qui a trouvé le « truc »



pour franchir l'obstacle. Début 1986, c'est la mise en route de la ligne de recuit en continu, la première du genre en France.

La modernisation se poursuit. Aujourd'hui, la plupart des opérations sont menées et contrôlées avec l'assistance des ordinateurs, ce qui fait de Montataire une entreprise au top-niveau.

De 1983 à 1989, ces opérations ont coûté la bagatelle de 15 900 000 francs, dont une bonne part provient de l'argent public.

En 1986, Usinor-Montataire devient Usinor Aciers. En 1988, Galvanor, l'usine voisine qui s'occupe, comme son nom l'indique de galvaniser la production d'à-côté, fusionne avec Ziegler. Dans le même temps, Usinor Aciers devient Sollac. L'année suivante, la maison mère et ses filiales se regroupent sous le nom général de Sollac. A Montataire, Sollac et Galvanor ne font désormais plus qu'un, sous l'appellation de Sollac Montataire.

Il s'agit là de concentrations successives destinées à résister à la concurrence européenne qui pèse déjà, bien avant l'échéance de 1992. Mais il y a des retombées négatives pour ceux qui travaillent dans le groupe : ils étaient 1 464 en 1958, 2 225 en 1966 (dont 657 Montatairiens), 2 000 en 1981. Ils sont de l'ordre de 1 100 aujourd'hui (y compris Galvanor). Encore est-il question de « dégraisser » quelque peu, comme on le dit si élégamment !

U SINOR
EN 1949.
L'ATELIER DE
DECAPAGE
PENDANT
LA VISITE DE
PERSONNALITÉS.

QUAND LE PATRON SE PREND POUR LE PÈRE

Revenons au 19^e siècle et à la condition ouvrière. Les frères Mertian et leurs successeurs sont devenus, dans les conditions que l'on a vues, les seuls propriétaires des Forges. Ils se croient visiblement chargés d'une mission divine. Comme le colonel est le père du régiment, dit-on, ils se croient le père de leurs ouvriers. Ils leur font « suer le burnous » jour et nuit, dimanches compris, mais ils doivent sauver leurs âmes. Gare à qui ne va pas à la messe. On ne rentre pas aux Forges si l'on n'a pas fait sa première communion !

Afin qu'il y ait le moins de temps perdu, on construit même, aux frais de la maison, une chapelle dans la cour de l'usine. Elle est inaugurée et bénie en grandes pompes le dimanche 8 mars 1857. L'évêque de Beauvais est là. Le duc de Noailles et le baron de Condé aussi. Monseigneur y va d'un discours à faire pleurer d'émotion tous les anges du Paradis : « C'est à M. Mertian, à sa veuve que l'on doit les institutions pieuses et bienfaites de ce pays où l'on trouve, à chaque pas, la trace des soins vigilants pris pour le bien-être moral de l'ouvrier, pour son instruction religieuse... » Il ajoute, félicitant les nouveaux maîtres « qui, avant tout, se sont dit : mettons notre entreprise sous la protection divine. Il y a là des bras robustes qui travaillent pour nous, travaillons au bonheur temporel et éternel de ces chers ouvriers... »

Un banquet suit, comme il se doit. Des banquets plutôt : pas question de mélanger les torchons et les serviettes. Un pour le gratin, où la classe ouvrière est représentée par dix-huit contremaîtres et trois chefs ouvriers ; un second pour la fanfare et les pompiers ; un troisième pour les contremaîtres. Et les ouvriers ? Ils sont au boulot... Mais un bon est donné à cent dix pauvres afin qu'ils aillent dîner ailleurs...

Le paternalisme est une règle de la maison. Le 15 novembre 1866, dans une lettre à la mairie de Montataire, le directeur des Forges s'étale complaisamment sur les « réalisations sociales » de l'entreprise : une caisse de secours pour les malades, une cantine, une boucherie et des magasins d'épicerie, de mercerie, effets de travail, de ménage, habillement, chaussures, la chapelle, bien sûr, où la messe est dite tous les dimanches matin aux heures de changement d'équipes (ne pas perdre de temps !), une école tenue par les frères maristes (religieux laïques), dans la cour de l'usine, pour les enfants qui y travaillent, une société de musique... Il est bien question de maisons ouvrières, mais il faut attendre des temps meilleurs, paraît-il. Ce sera, plus tard, ce qui est aujourd'hui la vieille cité Louis-Blanc.

On l'a remarqué au passage : des enfants travaillaient aux



Forges. Jusqu'en 1885, on en embauchait à partir de l'âge de neuf ans. C'étaient souvent des orphelins dont le père était mort d'accident du travail (ils étaient nombreux à l'époque), ou de maladie. Ils travaillaient douze heures de nuit ou de jour. Ils touchaient 6 sous par jour. On leur en retenait 4 d'amende s'ils omettaient d'aller à la chapelle, à la sortie ou à l'entrée du travail. Après... ils pouvaient aller à l'école. S'ils en avaient encore la force...

Une loi du 22 mars 1841 (sous Louis-Philippe) avait réglementé l'emploi des enfants embauchables à partir de huit ans. On ne pouvait les tenir au travail plus de huit heures par jour (sauf cas de force majeure) ; le travail de nuit leur était interdit (sauf exceptions), quand ils avaient moins de treize ans. Jusqu'à douze ans, ils devaient fréquenter l'école. Ils avaient droit au repos les dimanches et jours de fêtes. A seize ans, ils devenaient des hommes, taillables et corvéables à merci.

Le texte était là. Les patrons firent comme s'il n'existait pas, l'administration se contentant de les prier respectueusement de ne pas oublier la loi. Si bien que, dans un rapport daté du 22 février 1867 (vingt-six ans plus tard !), on peut lire sous la plume d'un inspecteur venu visiter les Forges :

« Quatre cents enfants de neuf à seize ans : le temps de travail est le même pour tous, adultes et enfants ; douze heures, de 6 heures du matin à 6 heures du soir et, pour la nuit, de 6 heures du soir à 6 heures du matin... Il y a le travail le



C'ÉTAIT
LA SORTIE
DES FORGES AVANT
LA DEUXIÈME
GUERRE MONDIALE

dimanche, un sur deux, pour tous les enfants. Les enfants fréquentent-ils l'école ? Oui, ils le peuvent, mais beaucoup manquent à l'appel. Il y a une classe privée dans l'établissement, les élèves y iraient de 6 à 7 heures du soir, environ 150 sur 400.

« Monsieur le directeur général actuel des Forges de Montataire ne veille pas autant qu'il pourrait le faire à l'exécution des lois et règlements. Les enfants sont, pour la plupart, excédés de travail... Le travail d'un enfant occupé pendant la nuit revient à 1,25 francs ou à 1,50 francs, tandis qu'il faudrait donner à un homme 2 à 3 francs et peut-être davantage. Cependant, quand on réalise des bénéfices semblables à ceux des Forges de Montataire, on pourrait, ce me semble, se montrer plus

soucieux de la santé de ses employés. J'ai prié, AVEC TOUS LES MÉNAGEMENTS ET LES ÉGARDS POSSIBLES, M. le directeur de l'usine, de se pénétrer de l'esprit de sagesse qui a dicté la loi du 22 mars 1941 et je l'ai invité à s'y conformer... »

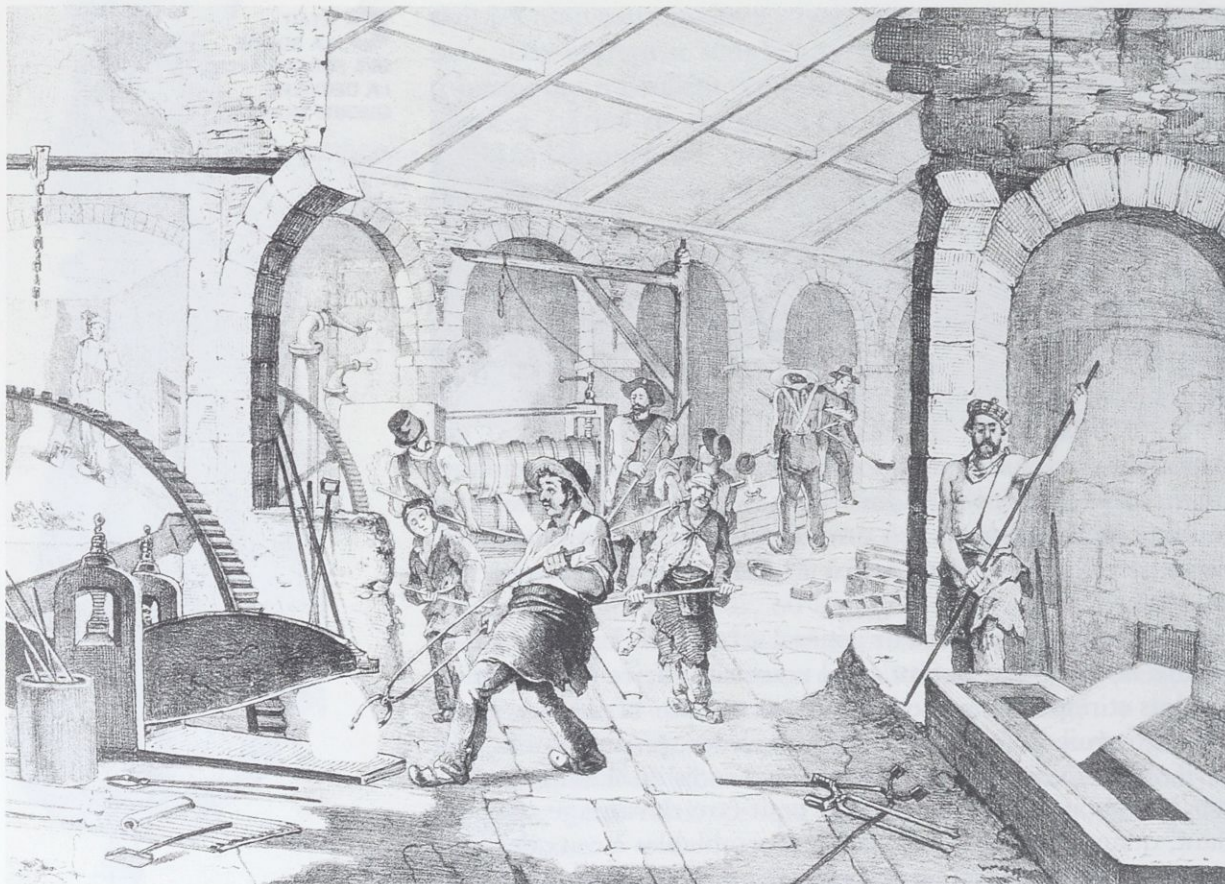
DESCENTE AUX ENFERS

Dans quelle atmosphère travaille-t-on ?

Une sorte de reportage de Fanny Dénoix des Vergnes, publié en 1865 dans un recueil, intitulé *Çà et là*, nous éclaire. Sans doute, cette dame de la bourgeoisie découvre-t-elle, aux Forges, un monde complètement inconnu d'elle, qu'elle décrit un peu à la manière dont la marquise de Sévigné voyait le travail des champs. Sa naïveté rend d'autant plus intéressant son discours :

« Libres d'explorer cette immense région des métaux, avancez dans une cour sans bornes, creusée de lacs, sillonnée de rivières, encombrée de houille, de fer en pièces, en bandes, en éclats, amoncelé par gros carrés ou disposé en larges faisceaux. Là, roulent, sur des rails de 500 mètres, de petits charriots de fer portant la matière aux fourneaux et rapportant les débris rejetés par l'usine. Au milieu de ce chaos sans expres-

CETTE IMMENSE
FOURNAISE
OÙ S'OPÈRE
LA FUSION DU FER
AU 19^e SIÈCLE.



sion s'élève, géante, prodigieuse, une cheminée cerclée de fer qui vomit jusqu'aux nues d'épais tourbillons de vapeur et qui teint le ciel de couleurs formidables. Ici, quelle privation d'air, quelle suffocation ! On dirait qu'on y avale du fer, de la flamme et que les poumons se dessèchent, se métallisent. Allons, bravez l'atmosphère, bravez les bruits effroyables de ces murailles de bronze, puis entrez dans le sanctuaire de l'industrie sévère, au labeur gigantesque...

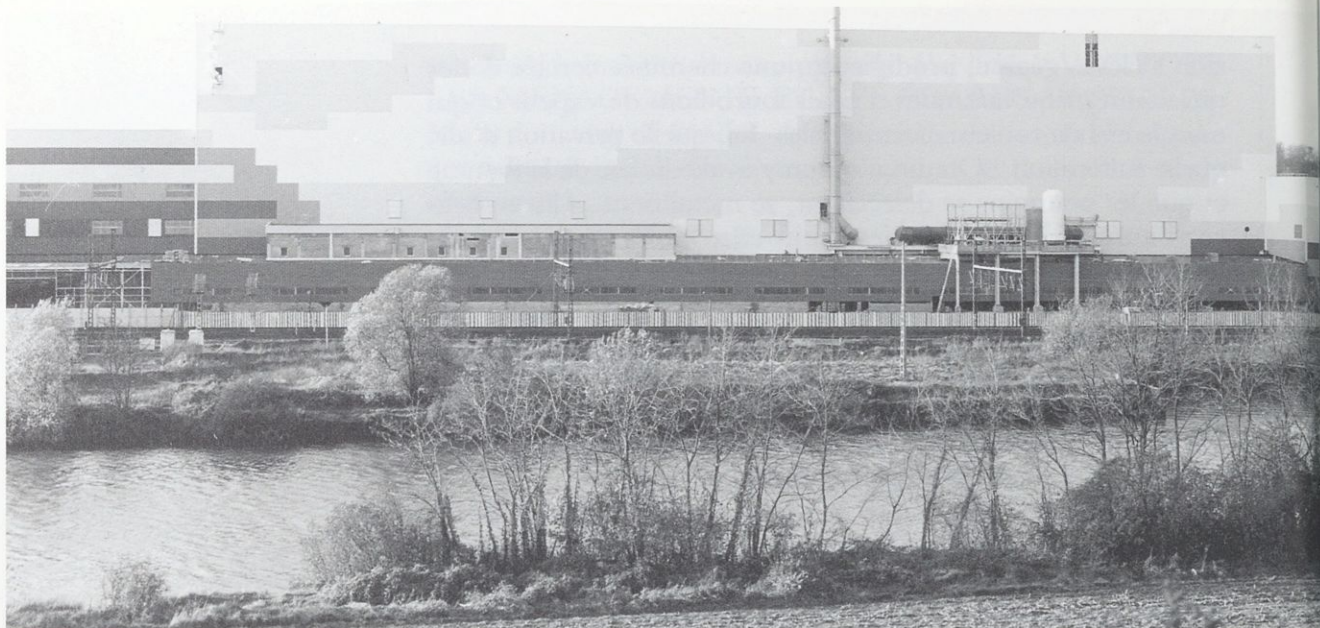
« ... Et parcourez avec une sorte de pitié ces sections de dix-huit cents ouvriers ; contemplez leurs visages hâlés, bronzés, leurs mains minéralisées, grillées, leurs cheveux crêpés, roussis, leurs vêtements raidis, racornis, et saluez de paroles du cœur cette colonie de travailleurs...

« ... Malgré tant de scènes d'un intérêt surprenant, on n'a rien vu si l'on ne pénètre pas dans les immenses fournaises où s'opère la fusion du fer. Redoublez de courage pour aborder ces antres pleins d'embrasements, de tapages, qui semblent appartenir à la plus horrible magie. Là bouillonnent des lacs de flammes agités et battus par des hommes bardés de fer, armés de longs crochets, et qu'on prendrait pour des démons retournant les damnés. De cet océan de fer sortent des pétilllements, des craquements, des rugissements effroyables, inexprimables. De là montent des tourbillons de flammes, de fumées qui retombent sur les murailles en nuages de poudre ardente, en vapeurs fantastiques, sinistres. Ici l'on n'ose se regarder, car la réverbération de tous ces feux, de toutes ces vapeurs produit sur le visage une lividité de cadavre, une animation de spectre...

UN ATELIER,
ENDIMANCHÉ,
DES FORGES ET
FONDERIES
DE MONTATAIRE :
DES ENFANTS
AUX VIEILLARDS.
PHOTO PRISE
EN OCTOBRE 1889.

89





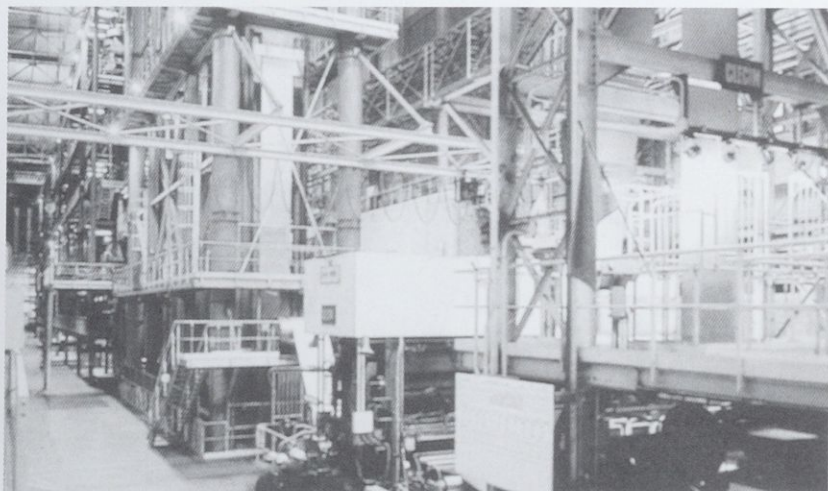
LA SOLLAC,
UN IMMENSE
BÂTIMENT POUR
UNE SEULE
MACHINE...

« ... On échappe à demi-mort de ces gouffres diaboliques, et l'on se précipite vers un champ de roses et de fruits, oasis qui fleurit pour le directeur, non loin de la région des métaux. Mais la nature y semble disgraciée. On dirait, à la température échauffée, viciée de ce jardin, à ces feuillages chargés de poussière noire, lourde, à ces arbres enveloppés de fumée, qu'on est au bord du lac Asphaltite, et que ces fleurs, ces fruits ne recèlent que des miasmes, que de la cendre.

« Une louable discipline de moralité règne parmi les ouvriers de cette usine. Entre autres défenses du mal, il leur est enjoint de ne pas s'enivrer, et, pour leur en ôter l'occasion, on les paie avec des médailles de cuivre gravées du sceau de la fabrique et c'est avec cette monnaie, de valeur diverse, qu'ils vont prendre leurs repas dans une large cantine, située au bout de la forge, qu'on ne quitte pas sans rendre hommage au génie, à l'ordre, à l'humanité des chefs de l'établissement... »

Si les techniques ont beaucoup évolué, l'atmosphère n'avait guère changé jusqu'à il y a une trentaine d'années, période de l'introduction du laminage à froid. Tous les témoignages recueillis auprès des anciens concordent. C'était l'enfer. Tous avaient encore présente cette vision d'homme (eux !) chaussés de sabots de bois, bardés de cuir, les lunettes fumées sur les yeux, saisissant avec de longues pinces la tôle rougie à blanc sortant d'un laminage pour la glisser dans un autre... Le tout dans un bruit assourdissant, mélangé d'étincelles, de fumées. Et de danger !

Quel contraste quand on pénètre de nos jours dans les ateliers, où s'allongent en enfilade ces longues machines accouplées de plusieurs centaines de mètres de longueur. A l'entrée, des bobines de 42 tonnes de tôle brute, préparées dans les laminaires à chaud de Dunkerque, d'une largeur allant de 55 centimètres à 1,65 mètre, épaisses de 1,5 à 6 millimètres, qui ressortiront à l'autre bout, en bobines toujours, de 0,3 à 3 millimètres d'épaisseur. Une machine capable de produire 1 100 000 tonnes par an.



■ ■ ■ U NE SEULE
MACHINE
DE PLUSIEURS CENTAINES
DE MÈTRES DE
LONG HAUTE DE
PLUSIEURS
ÉTAGES,
DESTINÉE AU
RECUIT CONTINU
POUR TÔLES MINCES.

Il en est de même pour le train de recuit continu : il peut produire 500 000 tonnes prêtes à l'emploi, à la vitesse de 7,4 tonnes/kilomètre/heure. Il fallait, il y a quelques années, plusieurs journées pour chauffer, recuire et refroidir une bobine !

Il en est de même à Galvanor, pour le laquage. La machine fait 190 mètres de long. Elle traite des bobines de 27 tonnes à 110 mètres à la minute maximum. Elle peut produire 14 000 tonnes de tôle laquée ou peinte par mois.

Ajouter à cela peu de bruit, l'absence de fumée, de flammes, de chaleur, qui étaient de règle dans les laminoirs il n'y a pas si longtemps. Dans des cages de verre, des spécialistes suivent la fabrication entourés d'écrans de contrôle. Les ordinateurs ont, là aussi, leur application. Nous sommes de toute évidence dans une entreprise de pointe, une usine de l'an 2000. Les aimables discours des technocrates qui agitent la perspective d'une « technopole des cerveaux » dans le bassin de Creil, en ignorant la zone industrielle de Montataire, comme si ses jours étaient comptés, font sourire.

Ici on fournit en tôles spéciales pour carrosseries tous les grands constructeurs européens de l'automobile, des aciers plats pour l'industrie du logement, des tôles pour tout l'équipement électro-ménager (réfrigérateurs, lave-vaisselle ou linge, robots de cuisine, etc.), des aciers mines pour les boîtes de conserves et les emballages. Ici on travaille aussi bien pour les gazoducs et les oléoducs que pour le TGV, pour les meubles métalliques que pour les travaux publics...

La production annuelle y est, actuellement, de 1 100 000 tonnes de produits laminés non revêtus, de 850 000 tonnes de produits galvanisés, de 200 000 tonnes de prélaqués et de 70 000 tonnes de profilés. Au total : 2 220 000 tonnes de tôles diverses, soit quelques 2 000 tonnes par an et par salarié !

Sollac-Montataire est, dans sa branche, dans le peloton de tête au niveau mondial. C'est, en même temps, certainement la plus ancienne entreprise sidérurgique de France : près de deux siècles.

7

7

*Les canards boiteux
ne sont pas d'ici*







I LES FORGES, DEVENUES

Sollac, ont été et sont le pivot

de l'activité industrielle, on a fabriqué beaucoup de choses diverses à Montataire depuis deux siècles. Paraphrasant un slogan publicitaire connu : on peu dire qu'on y a trouvé de tout.

Une statistique de juillet 1835 évoque, bien sûr, l'usine de MM. Mertian. Elle ne fait pas que du fer, d'ailleurs, mais aussi du cuivre, du sulfate et de l'acide sulfurique. Il y a encore, en ville, la passementerie qui occupe deux cents ouvrières, la plupart à domicile, et qui sort 20 000 grosses de boutons de fil et autant de boutons de soie chaque année (une grosse valant douze douzaines), une papeterie qui livre 15 000 rames de papier d'emballage annuel, et une scierie mécanique (c'est encore un établissement Mertian !) qui débite 100 tonnes de bois exotique pour le placage des meubles. Sans compter les moulins sur le Thérain, vien sûr.

Au début du 19^e siècle, il faut y ajouter une usine de lacets, une manufacture de sacs en papier, une société pour l'éclairage des villes et la fabrication des compteurs, une fonderie de cuivre (qui appartient à un certain M. Fondu !), la fabrication de filets (à provisions et à papillons) qui utilise également les travailleuses à domicile : ils sont tricotés au crochet.

Il n'y a pas si longtemps encore, il existait une fabrique de verres de lunettes et une de cravates. De renseignements demandés par la mairie en 1958, il ressort que 285 personnes travaillaient à la société des Ponts et Travaux en fer, 1 906 à la Cima (nous y reviendrons un peu plus loin), 62 chez Warner's Aiglon (gainés, ceintures et soutiens-gorges), 57 aux Ateliers de confection Rousseau (chemises et pyjamas), 8 chez Emball-Plastic. Toutes ont disparu.

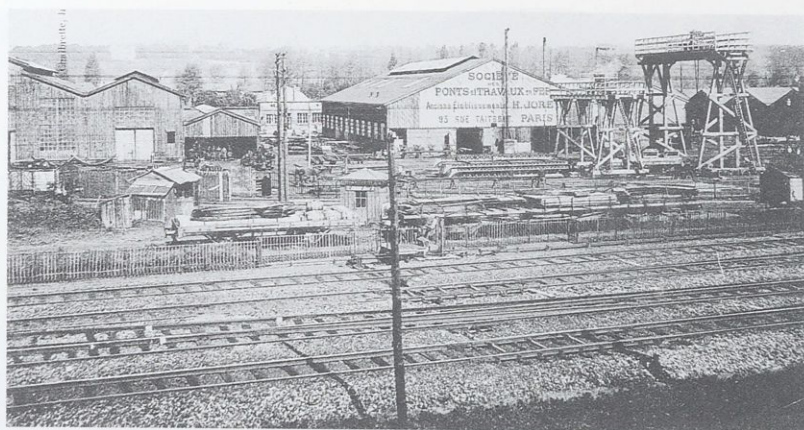
Revenons sur les deux plus importantes entreprises dont le souvenir reste vivant dans les mémoires de vieux Montatariens.

L'ex Cima-Wallut tout d'abord. A la fin du 19^e siècle, la société Wallut exploitait, avenue de la Gare (avenue Ambroise-Croizat), une petite usine de machines agricoles. Achetée en 1905 par la Compagnie internationale des machines agricoles, (Cima), elle devint une grosse productrice au niveau national en exploitant la marque Mac Cormick. Dans

VUE AÉRIENNE
DES USINES
CHAUSSON,
ENTOURÉES DE LEURS
GRANDS PARKINGS
POUR VÉHICULES
« UTILITAIRES »
PEUGEOT
ET RENAULT
TERMINÉES.

DEUX PARMIS
D'ANCIENNES
ENTREPRISES
AUJOURD'HUI
DISPARUES :
LA SOCIÉTÉ
DES PONTS
ET TRAVAUX EN FER
ET LA FABRIQUE
DE LUNETTES.

96



les années précédant la guerre de 1939-1945, elle employait, selon le moment, de 800 à 1 800 personnes. Elle possédait sa forge, sa fonderie, ses presses, ses ateliers d'assemblage, de peinture, d'outillage. En 1958, elle occupait encore 1 305 hommes et 66 femmes. Brusquement, en 1969-1970, elle ferma ses portes définitivement.

Ses bâtiments existent toujours. Ils servent de dépôt à l'entreprise Krone (machines agricoles) et de magasin de vente en gros des peintures Akzo-Astral.

La Société des Ponts et Travaux en fer était une des plus anciennes et des plus importantes entreprises de Montataire. Fondée en 1851 par Henri Joret, elle employait encore, en 1958, 285 métallos. Elle était spécialisée dans la fabrication des ponts, viaducs, lignes de chemins de fer, gares, écluses, etc. Certains affirment même qu'elle a participé à la construction de la Tour Eiffel. Parmi ses œuvres, certaines ont disparu (le célèbre pont transbordeur de la Joliette à Marseille), d'autres demeurent et servent encore (la nef du Grand Palais à Paris, les porte-écluses de Suresnes, les cent cinquante-cinq viaducs des chemins de fer éthiopiens, la gare centrale de Rome, etc.). Son emplacement a été repris par la Sollac pour y bâtir son train de laminoirs à froid.

Montataire reste le principal centre industriel du bassin de Creil. Un centre florissant dans le contexte actuel. Mais il a connu de grandes crises et, comme partout, des suppressions



97

d'emplois au nom de la rentabilité, de la productivité et de la modernisation ; il y a 850 chômeurs recensés à l'ANPE en 1990. Plus de la moitié ne sont pas secourus ; essentiellement des jeunes. Dans le système actuel, la machine n'est pas forcément au service de l'homme ! Plutôt le contraire...

Si l'on fait un rapide tour d'horizon à l'intérieur des entreprises existantes, on peut dire que la race des canards boiteux ne prolifère pas ici.

DU RAIL A LA ROUTE

Chausson reste le plus vulnérable. Chausson, c'est l'ancien Brissonneau. Il n'a que deux clients, ses actionnaires principaux : Renault et Peugeot. Il reste donc soumis aux aléas de l'industrie automobile française, face à l'invasion des voitures étrangères, japonaises en premier lieu. Le récent accord Renault-Volvo ainsi que le passage de la Régie nationale au secteur privé, créent des zones d'ombre. Chausson n'est, sommes toutes, qu'une espèce de gros sous-traitant travaillant dans le secteur utilitaire. Volvo est son concurrent direct. Que va-t-il se passer dans les années à venir ? A la direction, on se montre optimiste. On table sur le fait que l'entreprise s'est beaucoup

DISPARUE
ÉGALEMENT
CETTE ENTREPRISE
INDUSTRIELLE
DE VÊTEMENTS.





98



modernisée et est capable de soutenir la concurrence, beaucoup mieux que son frère, Chausson, à Gennevilliers. Si Chausson est touché, c'est Gennevilliers qui risque de prendre le coup. C'est une bien maigre consolation !

Brissonneau donc existait à Nantes depuis fort longtemps, lorsqu'il est venu s'implanter sur un terrain de dix hectares, à cheval sur Creil et Montataire, rue Louis-Blanc. L'usine couvre actuellement quelque 35 hectares dont près de 14 en bâtiments couverts.

C'était en 1920. Les destructions de la guerre de 1914-1918 avaient créé un énorme marché : il fallait d'urgence remettre en route les chemins de fer. Pendant dix ans, la principale activité de Brissonneau sera la réparation des voitures de voyageurs et des wagons. En 1930, la nécessité de diversifier s'impose : on fabriquera donc des wagons neufs, des voitures de grandes lignes et le premier autorail diesel électrique, aussi bien pour la France que pour l'étranger. En 1939, c'est la guerre. On se lance alors dans le montage de l'avion de bombardement léger *Léo 45*. Comme l'usine est vulnérable par les airs, les ateliers s'enterrent dans les carrières souterraines de Saint-Leu. Celles-là même où les nazis, un peu plus tard, installeront leurs réserves de V1 et de V2. L'occupation allemande est là. Brissonneau est embrigadé. L'armée nazie a besoin de wagons-plateaux pour le transport de ses chars et de ses fusées. On en fait. On fait aussi des ailes pour les bombardiers Dor-

nier de la Luftwaffe. Ce qui vaut à Brissonneau d'être un des objectifs des bombardements alliés.

La paix revenue, Brissonneau construit, en 1949, pour la RATP, les premiers métros sur pneus d'Europe, en même temps que les destructions du réseau lui amènent de nouvelles commandes de la SNCF. En six ans (de 1945 à 1951) sortiront des ateliers quelque 1 500 wagons de marchandises diverses, 30 voitures de deuxième classe, 15 motrices pour la ligne de Sceaux du métro de Paris, 120 voitures sur pneus, 20 remorques de luxe pour autorails, 44 voitures motrices pour tramways, 46 locomoteurs, 46 locotracteurs et 29 locomotives de 600 CV pour la SNCF. A partir de 1952 s'ajoute une commande de 358 locomotives diesel 040 DE, encore en service sur certaines petites lignes et dans les triages.

1956, bref retour à l'aéronautique : un petit avion de quatre places et de 180 CV est mis en chantier : le *Boisavia*. C'est l'année du début d'une reconversion qui va faire glisser l'entreprise du rail à la route. Le groupe compte alors trois usines : une à Nantes pour la chaudronnerie, la seconde à La Rochelle pour le matériel ferroviaire, la troisième à Montataire. Une petite voiture y est à l'étude, révolutionnaire à sa façon. C'est une 4 CV Renault montée en cabriolet, munie d'une carrosserie en polyester. La *Louis-Rosier* est une nouveauté en France. Il en sera construit 235 de 1957 à 1958, l'année où se terminent les fabrications pour le rail.

Depuis 1957 en effet, Brissonneau (qui mourra en 1959) a signé un contrat avec Renault. C'est à Montataire que sera montée la *Dauphine* sport, plus connue sous le nom de *Floride*, en partant des caisses étudiées et fabriquées par Chausson. Il en sera offerte une à Nikita Khrouchtchev lors de sa visite officielle en France. En 1960, le rythme atteint 240 voitures par jour puis il faiblit.

En 1961, les *Ondines* et les *Estafettes* sortent de Montataire. Pendant ces quarante premières années d'existence, l'effectif des salariés n'a cessé de varier, selon les commandes, allant de 200 à plus de 2 600.

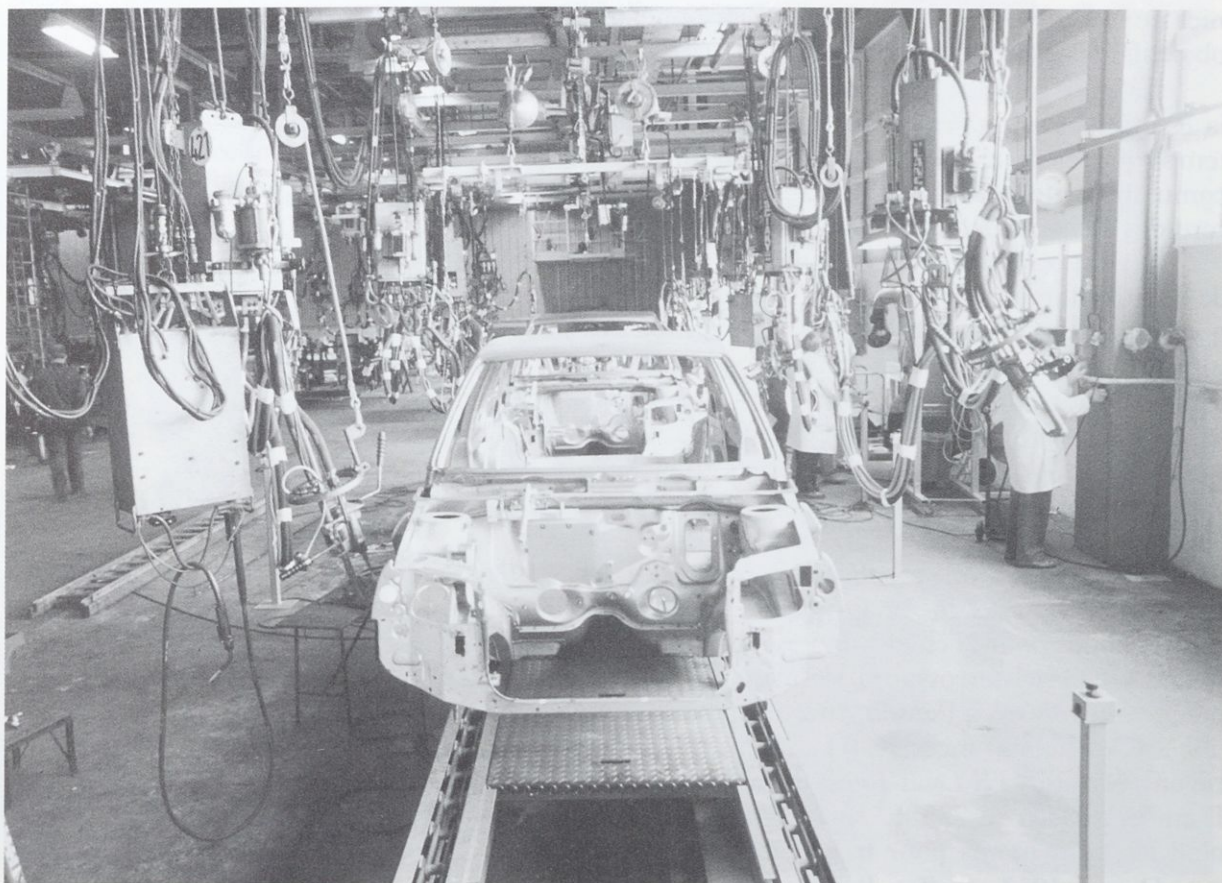
Renault ne suffit pas. On cherche de nouveaux clients. C'est Matra (1964) qui confie le montage et la peinture de son modèle 530, puis, venant d'Allemagne, Opel (1967) qui donne à monter les modèles Opel-GT. Cet afflux entraîne, bien sûr, une mise à niveau des ateliers. Peugeot lorgne alors vers Brissonneau qui s'est fait une réputation dans sa spécialité.

Les événements se précipitent. En 1970, Peugeot et Renault entrent dans le capital Brissonneau pour 20% chacun, 10% allant à Alsthom. En 1972, leur part passe respectivement à 22,3% et 12,8%. L'usine de La Rochelle revient à Alsthom, celle de Montataire devient Chausson qui n'a plus que deux clients : les deux grands de l'automobile, ses patrons de fait. Il est désormais spécialisé dans le montage des modèles utilitaires des deux marques. Il a deux gros fournisseurs à sa porte : la Sollac pour les tôles, Akzo-Astral pour les peintures.

PAGE
DE GAUCHE :
SORTIE DES
ATELIERS
CHEZ CHAUSSON
ET PARKING
POUR LA LIVRAISON
DES VOITURES
TERMINÉES.

VUE AÉRIENNE DE
L'ENTREPRISE
AKZO :
UN DIXIÈME
DE TOUT CE QUE
L'ON PRODUIT
EN FRANCE
COMME PEINTURES.





100

L'ATELIER
DE TÔLERIE POUR
LA « 205 » UTILITAIRE,
CHEZ CHAUSSON.

A partir des années 1973-1974, on assemble donc la berline 104, la TS (dérivé de la 404) et le T6/C6 (dérivé de la 504) pour Peugeot. Côté Renault, c'est l'*Estafette*, bien sûr, continuée par le *Trafic* (dérivé de l'*Espace*), plus une série de R5 pour le Canada. La production va dépasser les 150 000 unités par an entre 1976 et 1980 (au total, il a été fabriqué, de 1959 à 1985, très exactement 2 575 884 véhicules divers à Montataire).

C'est, bien sûr, au cours de ces années fastes que se situent les effectifs maxima : 4 000 puis près de 6 000 personnes sont occupées sur le site. Il n'en reste plus que 2 500 (plus 200 temporaires) en 1990.

Cette période a permis de fortes avancées dans les domaines de la modernisation, de l'automatisation. Le premier ordinateur a fait son entrée en 1971. Il y en a 6 en 1978, 60 en 1981, entre 120 et 130 actuellement, toutes les machines-outils pouvant être suivies par eux. Un bureau d'études, mis en place depuis plus de vingt ans, travaille actuellement avec celui de la Sollac, à l'élaboration de tôles extra-plates, souples et très résistantes. En 1980, une installation permettant la préparation des fonds antiérosion par cataphorèse est mise en place. Elle permet de traiter, par trempage de la cabine toute montée, de vingt-deux à vingt-trois *Trafics* à l'heure.

Ce sont là quelques uns parmi les atouts sur lesquels compte Chausson-Brissonneau pour résister aux nuages qui menacent du côté de chez Renault.

UNE AFFAIRE QUI ROULE

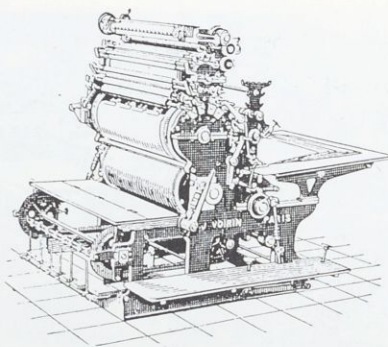
C'est vraiment une affaire qui roule, les rotatives Harris-Marinoni fabriquées en face de la gare de Montataire ! Dans le monde entier. Aussi bien pour *la Pravda* à Moscou que pour *le Figaro* à Paris, aussi bien à Taiwan qu'à Madrid ou à Londres. Ou ailleurs.

Harris-Marinoni, c'est le bras à 99,5 % d'une multinationale, Harris Graphics Corporation de Down, News Hampshire, USA, premier fabricant mondial de rotatives offset (pour une bonne part grâce à son usine de Montataire). Elle fait partie, depuis 1988, du groupe Heidelberg Drucke Maschinen AG à Heidelberg (Allemagne fédérale), le plus grand constructeur de machines à imprimer du monde. Il a pour actionnaire principal un groupe plus puissant encore, une compagnie d'électricité, le Rheinisch-westfälisches Elektrizitätswerk (RWE), sise à Essen.

C'est dire qu'ici, 1992, date d'entrée en application du Marché unique européen, n'impressionne pas. Il y a longtemps que l'on a dépassé toutes les frontières : à Montataire, on fait plus de 80 % du chiffre d'affaires à l'exportation. Les petites cogitations creilloises sur la « technopole des cerveaux » font sourire : sur 980 salariés en mars 1989, il y avait 607 ingénieurs, cadres et assimilés, 362 ouvriers et employés et 11 apprentis. Seulement. Ils étaient 826 en juillet 1988, 512 en 1958 quand Marinoni était exclusivement français. Ils sont prévus 1 150 fin 1990 avec une embauche de spécialistes hautement qualifiés.

Encore un chiffre... d'affaires : plus de un milliard de francs en 1989, plus que doublé depuis 1986, en augmentation de 53 % par rapport à 1987, de 18 % par rapport à 1988. Avec des perspectives excellentes : on a constaté que le développement des télévisions n'a pas entraîné de diminution de l'imprimé mais, au contraire, donné naissance, un peu partout, à une floraison de livres, de magazines et d'imprimés publicitaires. Le carnet de commandes est plein, si plein qu'il faut s'aggrandir...

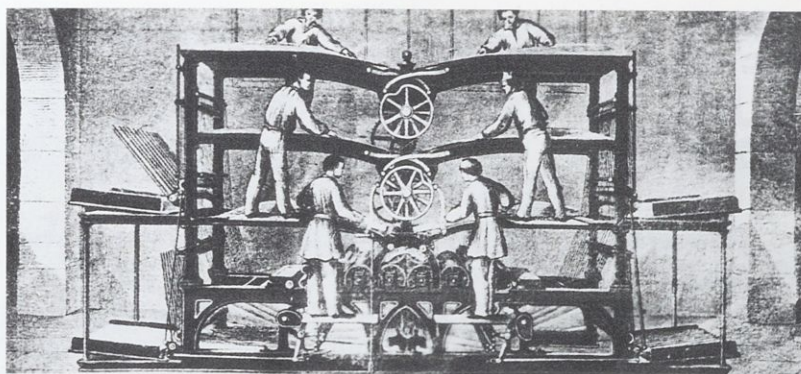
On comprend, dans ces conditions, que l'on s'étende et que l'on investisse : 160 millions de francs pour 1988, 1989 et 1990. Il faut pouvoir répondre au succès sans trop recourir aux sous-traitants et aux heures supplémentaires. La capacité de production de Montataire est devenue insuffisante pour répondre aux exigences. D'où la construction de 5 200 m² de bâtiments venant s'ajouter aux 30 800 m² existants sur un terrain de 11,2 hectares. Des bâtiments qu'il va falloir « meubler » de machines-outils dirigées comme les autres, par les cinquante stations « intelligentes », qui font de l'ensemble une sorte de modèle dans la CFAO (Conception et fabrication assistées par



UNE ROTATIVE,
LA ROTO-CALCO,
FABRIQUÉE
CHEZ VOIRIN EN 1910,
AVANT QUE
MARINONI
N'ABSORBE
CETTE ENTREPRISE.

LA ROTATIVE
PRIMITIVE
DE MARINONI
DATE DE 1866.
CE SERA LA PREMIÈRE
D'UNE LONGUE
SÉRIE.

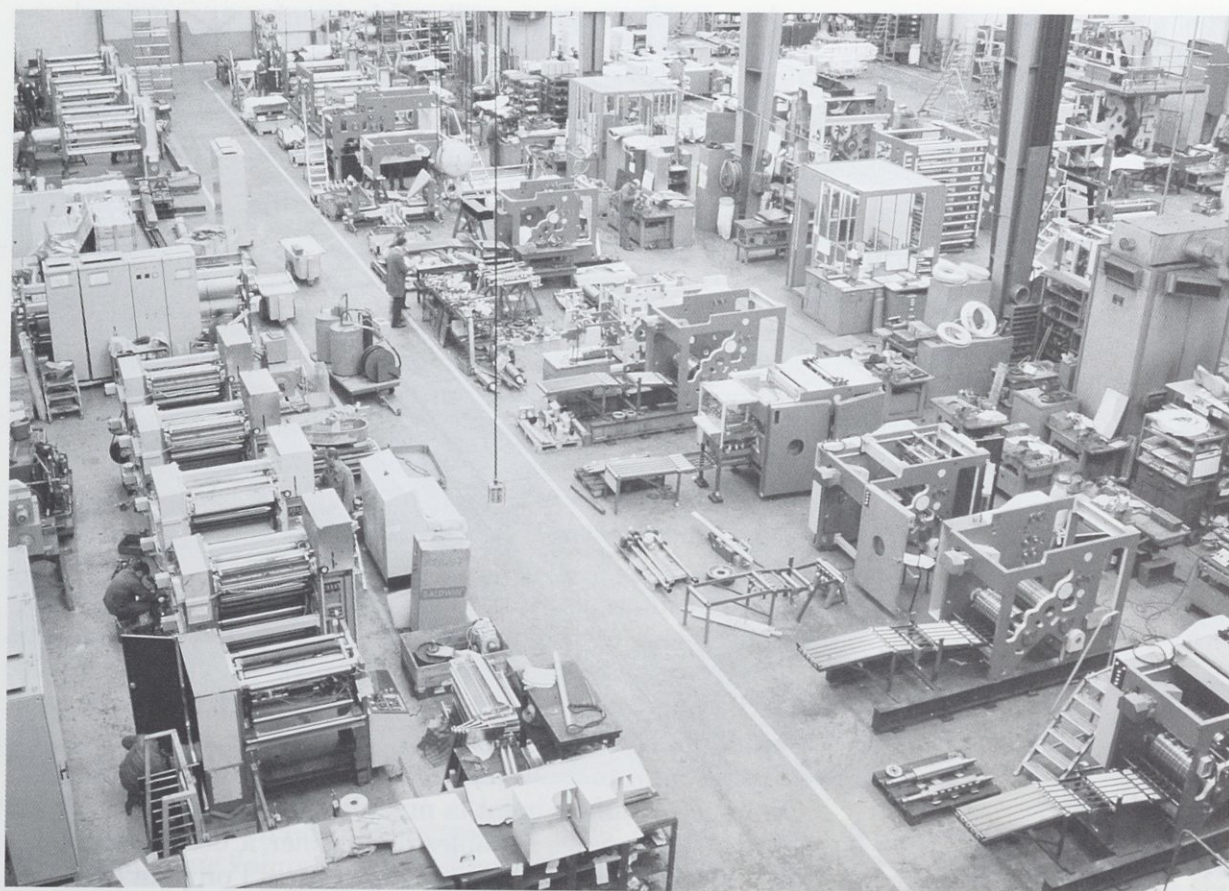
EN 1936,
UN GROUPE
D'OUVRIERS
DEVANT
LES ATELIERS.



ordinateurs) : « Ainsi, précise le rapport d'activité de 1989, une nouvelle pièce est dessinée sur une console par le bureau d'études ; le programme de la machine-outil devant fabriquer la pièce est fait sur une autre console reliée au réseau ; dans l'atelier, ce programme est transmis automatiquement à la machine-outil tout en respectant l'ordonnancement de la fabrication prévue... »

Comment une telle merveille de la technologie d'extrême pointe est-elle venue se fixer en face de la gare de Montataire, une très vieille gare dont le fronton est toujours orné de l'inscription « Chemins de fer du Nord », datant d'avant la nationalisation des chemins de fer ? L'histoire vaut d'être comptée.

Il était une fois deux hommes qui travaillaient dans la même branche, à Paris, sans se connaître. C'était au milieu du siècle dernier. Le premier, Henri Voirin, possédait une honnête fabrique de machines à imprimer. L'autre s'appelait Hyppolite Marinoni, fils d'un grognard italien de Napoléon. Né en 1823, c'était encore un jeune homme. Enfant, il avait gardé la seule vache de sa tante qui le nourrissait après la mort de son père. Ce jeune homme, très pauvre, était un esprit curieux. Entré, par hasard, dans l'imprimerie, suivant les cours du soir, ingénieux, c'était une sorte de génie dans son genre. A ses débuts, on ne connaissait que les presses à bras. Devenu l'associé de son patron, il mit au point, en 1847, la première rotative à quatre cylindres. Une révolution dans l'imprimerie



de presse ! Devenu son propre patron, il collectionna les brevets d'invention : au moins soixante-dix en un demi-siècle, tous concernant la meilleure façon de mettre de l'encre sur du papier. En 1877, il mit au point la première rotative à bobines : elle pouvait sortir 18 000 exemplaires à l'heure grand format, ou 36 000 petits formats, l'équivalent de trente presses à bras ! Et en couleurs !

Marinoni était désormais le numéro un dans le monde. La presse à grande vitesse, mise au point en 1867, imprime en 1870 le *Daily News* à New York, *The Globe* et cinq autres quotidiens en Angleterre, le *Dresdner Kachrichten* en Allemagne, le *Neue Fraie Presse* en Autriche, la *Correspondencia* à Madrid, le *Figaro*, le *Journal Officiel* et le *Petit Journal* à Paris. Elle coûte 50 000 francs.

En 1883, Hyppolite est devenu le patron du *Petit Journal*. Son tirage passe de 600 000 exemplaires quotidiens en 1884 à 900 000 en 1893. En 1890, il lance un supplément dominical avec couverture en couleurs, qui dépasse le million d'exemplaires : *Le Petit Journal illustré* où apparaît, pour la première fois dans la grande presse, la technique du « sang à la une ». Il conseille à ses journalistes : « Faites bête ! Faites bête ! » Conseil qui n'est pas son meilleur titre de gloire, mais qui est toujours suivi, de nos jours, par une certaine presse à scandales. Hélas !

Lorsqu'il meurt, en 1904, couvert d'honneurs et de

AUJOURD'HUI
QUAND
UNE ROTATIVE
EST PRÊTE,
ELLE EST MONTÉE
DANS LES ATELIERS
POUR LES ESSAIS,
PUIS DÉMONTÉE
POUR ÊTRE LIVRÉE
AU CLIENT.



HYPPOLITE
MARINONI
ACHÈTE
LE PETIT JOURNAL
EN 1883.
IL « INVENTE » AVEC
SON SUPPLÉMENT
DOMINICAL
LE PETIT JOURNAL
ILLUSTRÉ
LA TECHNIQUE
DU « SANG
A LA UNE ».

104

rations, quelque quinze mille « Marinoni » sont sorties de ses usines. Une rue porte son nom à Paris, près de la Tour Eiffel, dans un quartier éminemment chic.

Pendant ce temps, Voirin a continué son bonhomme de chemin. En 1893 son fils, Jules, vient s'installer à Montataire. Les successeurs des deux firmes se rencontrent enfin et décident de s'entendre. La fusion se fait en 1921. Une véritable grande usine de briques rouges s'élève devant la gare, avec raccordement direct au rail, mais seul le nom de Marinoni est inscrit sur le fronton. Il y est toujours. La firme reste à la pointe de la technique. En 1944 en sort la première machine de photocomposition. En 1950 est mise au point, pour le *Reader Digest*, la première des machines offset multicolore en bobines du monde. On comprend pourquoi les Américains se sont soudain passionnés pour les murs de briques de Montataire, allant jusqu'à mettre dans leur portefeuille 94 560 des 95 191 actions Marinoni !

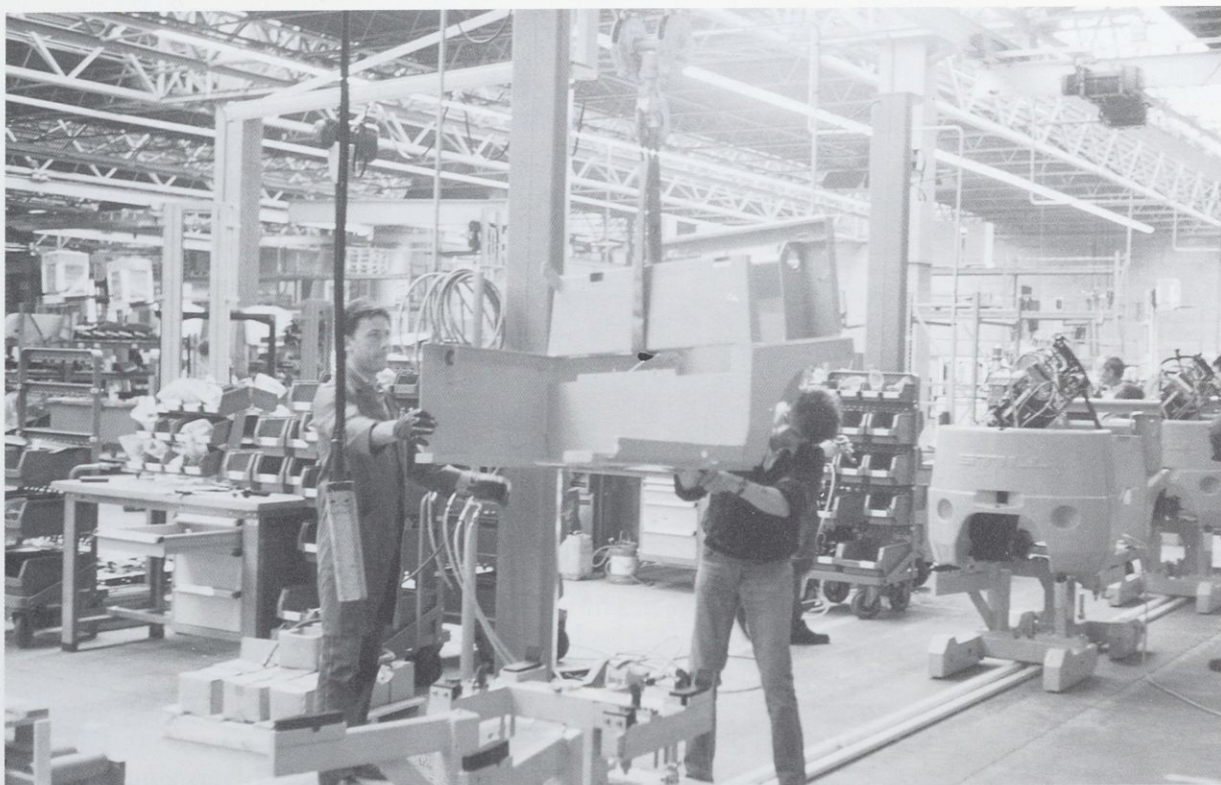
Désormais, on ne fabrique ici que des rotatives offset lourdes pour gros tirages commerciaux (catalogues, publicité) ou pour la presse (magazines et quotidiens). On vient d'y refaire tout l'équipement de *la Pravda* de Moscou. La plus petite vaut tout de même la bagatelle de 12 millions de francs. Les plus grosses sont usinées, montées entièrement et testées sur place. On imagine difficilement la précision, au micron près, de ces lourds équipements capables d'entraîner à des vitesses folles de simples bobines de papier. Elles ont, si l'on peut dire, des doigts de fées. Lorsqu'elles ont fait leurs preuves sur place, elles sont démontées, mises en caisses et partent vers leur lieu de destination, accompagnées de toute une équipe d'ouvriers et de cadres qui vont les remonter définitivement, les mettre en route et former leurs collègues étrangers chargés de les manipuler. On prendra le temps nécessaire : des mois au moins, voire plus d'une année.

UNE AFFAIRE QUI MONTE

Qu'on me pardonne ce jeu de mots pour parler de Still et Saxby : on y fabrique des engins élévateurs !

John Saxby, un Anglais, a fondé son entreprise en 1878, à Creil. Il est spécialisé dans la fabrication de matériel de signalisation pour les chemins de fer. Au siècle dernier, les Britanniques sont les maîtres dans le domaine du rail et la France est en train de s'équiper. En 1930, tout en conservant son nom, cette entreprise est revendue à des industriels français qui suivent la même... voie.

Ce n'est qu'en 1956 qu'est créé le département de manutention au sol qui va, très vite, prendre toute la place.



C'est que le créneau est porteur, comme on dit : toute l'industrie, toute l'alimentation utilisent désormais l'emballage sur palettes, facile à caser dans les réserves et les entrepôts. Mais, pour les manier, il faut des élévateurs sur roulettes. Depuis sept ou huit ans, ce marché est en constante augmentation : 10% par an en moyenne. L'avenir est clair.

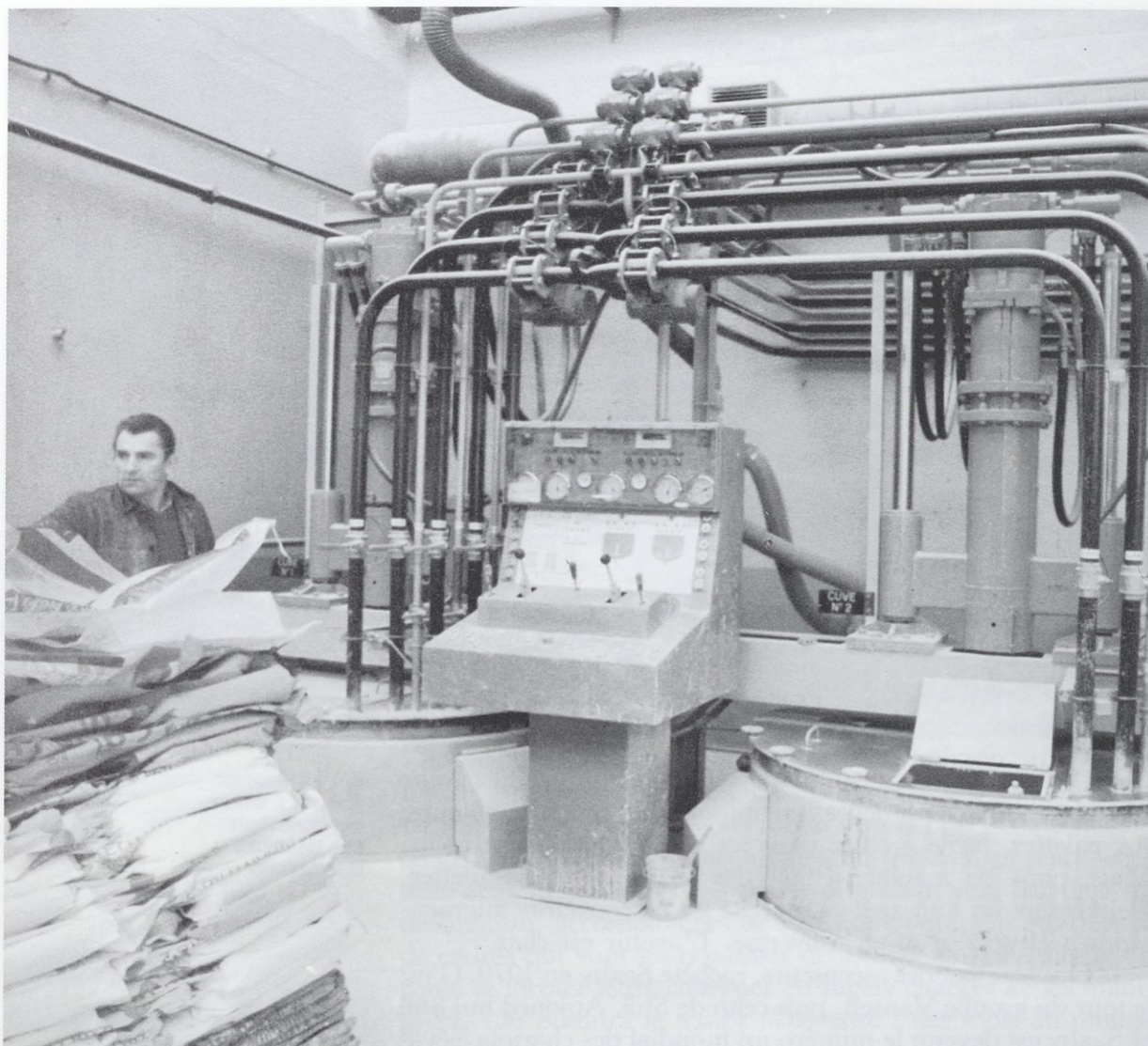
Otis, qui fait des ascenseurs, rachète Saxby en 1970. C'est le tour du groupe Vansen, puis celui de Still. Aujourd'hui Still et Saxby est devenu le numéro un mondial des chariots élévateurs, battant même les Japonais.

C'est ainsi qu'il y a relativement peu, Saxby est venu s'installer à Montataire, sur un terrain qui enjambe le Thérain. Si l'on demande pourquoi, on répond : parce que l'on a trouvé le site agréable, sans les inconvénients que connaissent mégapoles et technopoles, mais surtout parce que ce lieu est à une demi-heure de Roissy-Charles-de-Gaulle, au bord de l'autoroute du Nord, proche du très prochain tunnel sous la Manche. Bref, parce que c'est un carrefour idéal pour les années à venir.

Deux cent cinquante salariés travaillent sur le site. Ils ont produit 2 300 chariots en 1989, dont 500 sont partis à l'exportation. Un gros programme d'investissements est en cours : 40 millions de francs. Dès 1990 on construira plus de 4 000 machines dont 2 700 sont prévues pour s'en aller outre-frontières. L'objectif est d'atteindre les 6 000 en 1994 dont 60% pour l'exportation. Ce qui suppose, bien sûr, l'embauche d'une cinquantaine de travailleurs productifs :

« Nous avons connu la crise, disent ses dirigeants. Elle est derrière nous... »

**L'ENTREPRISE
STILL SAXBY
QUI CONSTRUIT
DES CHARIOTS
ÉLEVATEURS.**



DES OUVRIERS
DE CHEZ AKZO
MANIFESTENT
EN FAVEUR DE LA
RETRAITE
A SOIXANTE ANS.

DE QUOI PEINDRE L'EUROPE

Il existait à Paris une droguerie du nom de *Lévy-Finger et fils*. C'était en 1855. Son propriétaire se dit un jour : « Pourquoi vendre la peinture des autres et non celle que je pourrais fabriquer ? » Sitôt dit, sitôt fait : un petit atelier naît à côté de la boutique, puis plus important, à Aubervilliers. Des premières filiales sont apparues à Bâle, à Amsterdam et à Bruxelles. Une usine véritable est construite à Dugny. Vingt-cinq ans plus tard, on commence à s'installer aux colonies : en Algérie (1879), au Maroc (1920), en Tunisie (1934), au Sénégal (1930).

Depuis 1911, la marque Astral s'est imposée, effaçant Lévy-Finger et fils sur les boîtes de peinture.

Hélas, pendant la Deuxième Guerre mondiale, Dugny est trois fois bombardé : en 1940 par les nazis, en 1943 et 1944

par les Alliés. L'usine est détruite. Prudent, Astral avait racheté, dès 1943, d'autres bâtiments et une usine bombardée située juste derrière la gare de Montataire : la fonderie Grange. C'est là que fut décidée la reconstruction de la nouvelle usine. La production peut recommencer en 1947 jusqu'à atteindre 500 tonnes mensuelles en 1950.

Le terrain était fertile. Deux autres filiales apparurent, en Côte d'Ivoire et au Cameroun. Le site, qui faisait 7 hectares en 1983, doubla : 14 hectares. On avait racheté les peintures Lefranc et Piérolac.

C'est en 1969-1970 qu'Astral fut acheté par Akzo-Coating dont la politique consiste à n'avoir qu'une usine par pays. Astral-Akzo est donc la seule antenne française de cette multinationale — tout en conservant toutes ses filiales africaines. Une tour Akzo assure l'administration à Saint-Denis tandis que le stockage central est installé à Sarcelles.

Un très gros investissement est mis en route à Montataire, à l'emplacement d'un bâtiment récemment détruit par le feu, qui va faire du site le pilote européen de la marque dans la fabrication de la peinture pour bâtiments diluable dans l'eau.

La production actuelle est de 35 000 tonnes de peintures et de 7 000 tonnes de résineux. Elle produira 15 000 tonnes de plus dans quelques années. Pour ce faire, l'effectif actuel de 630 devra passer à 680 (ils étaient 353 en 1958).

L'usine de Montataire fabrique trois marques connues : Astral, Lefranc et Sikken's. Son chiffre d'affaires (un milliard, cent millions en 1989) se répartit en deux : 65 % dans la grande distribution (bâtiments, grandes surfaces, magasins et ateliers de carrosseries), 35 % pour l'industrie (c'est le gros fournisseur de Renault et Peugeot, d'Airbus Industrie, de l'Aérospatiale). Elle fabrique la peinture nécessaire à la Sollac voisine pour le Coil Coating, la peinture sur tôle. Elle représente 10 % de tout ce qui se fait en France comme peinture, ce qui la place au second rang des usines de son type.

Cela donne en magasin quelque sept mille produits différents, de la petite boîte pour bricoleur au container de plusieurs milliers de litres pour l'industrie...

*
* *

Il serait anormal de ne pas parler de la seule entreprise entièrement montatairienne de la ville. Il s'agit des Ateliers de constructions métalliques Marc (ACMM). La famille Marc les a créés et faits se développer en cinq générations. Les arrière-grands-parents étaient charrons et le grand-père serrurier. Le petit-fils et les arrière-petits-fils ont aujourd'hui une centaine d'ouvriers, dont une moitié sur Montataire, l'autre à Venette, où ils ont créé un atelier d'aluminium du bâtiment.

Ils ont beaucoup œuvré dans la région, notamment pour Chausson.

Oui, à Montataire, le mot « canard boiteux » ne veut rien dire !

PAGE
DE GAUCHE :
EN HAUT :
UN ATELIER
OÙ S'EFFECTUENT
LES MÉLANGES
DES SOLVANTS ET DES
POUDRES POUR LA
FABRICATION
DES PEINTURES,
CHEZ AKZO.

8

8



*Quand
les ouvriers
prennent
leurs affaires
en mains*





L EXISTE DE VÉRITABLES dynasties ouvrières. Les

grands-parents étaient déjà là, travaillant aux Forges. Se sont succédé les parents, puis les enfants qui œuvrent dans les usines de la cité ou alentour. Leurs fils sont à l'école à Montataire. Si les bouleversements du marché du travail ne viennent pas les perturber, ils ne quitteront pas le pays. Et, à son tour, leur descendance ira à l'école sans quitter la ville. C'est ce qui fait le ciment de la cité.

Autrefois, les dynasties étaient au château. La Sollac s'est installée dans leurs meubles... ou ce qu'il en reste. Il y avait aussi les paysans : sept fermes existent encore dont cinq ont leurs bâtiments en plein centre. Sur les 1 066 hectares de la commune, 350 sont toujours cultivés en blé, orge, betteraves sucrières, colza et pois fourragers. Il n'y a presque plus de bétail. La vigne a pratiquement disparu.

Désormais, ce sont les salariés qui, à 80%, constituent la chair et l'âme de la cité. Montataire est réellement, profondément, une ville ouvrière soudée, solidaire, chaleureuse.

« Quand on n'est pas Montatairien, dit son maire, Maurice Bambier, on a du mal à le devenir. Mais quand on l'est devenu, on a encore plus de mal à ne plus l'être. Je connais certains qui sont arrivés ici il y a des années en faisant la grimace. Ils sont toujours là. Mieux : ils y ont construit leur maison. J'en connais d'autres qui en sont partis pour des raisons professionnelles et qui y sont revenus à la retraite. C'est ce qui fait une population homogène. Ici, pour la plupart, on naît, on vit, on travaille et on meurt. Les enfants prennent la suite. Je fais beaucoup de noces d'or d'anciens qui sont nés, se sont connus, se sont aimés et ont vécu leur demi-siècle d'union sans quitter la ville. La population a doublé en quarante ans, car les enfants des "nouveaux" sont restés et les enfants des enfants sont actuellement sur les bancs de nos écoles. J'y inclus les "beurs". Nous avons ici une ancienne immigration algérienne. Leurs enfants sont nés ici. Ils sont allés une fois ou deux passer leurs vacances en Algérie. Mais ils se sentent montatairiens. Ils font partie à part entière de la communauté et ils le savent. »

Lucien Godart a quatre-vingt-cinq ans. Aussi loin que l'on remonte dans le temps, il y a toujours un Godart qui surgit.

LE PATRONAT
SOUS LA
PRESSION.
LE RASSEMBLEMENT
A LIEU DEVANT
LE SIÈGE
DU GROUPEMENT
DES INDUSTRIELS.
IL FAUDRA BIEN
QU'ILS ÉCOUTENT...



I L EXISTE
 ENCORE
 PLUSIEURS FERMES
 EN PLEINE VILLE.
 MAIS CES IMAGES
 DATENT
 D'AVANT L'ÈRE
 DES TRACTEURS
 QUAND LES
 CHEVAUX
 SERVAIENT ENCORE
 AUX TRAVAUX DES
 CHAMPS.
 A GAUCHE
 LA MOISSON
 EN 1938.
 A DROITE, SIX
 ANS APRÈS,
 EN 1944.

112

Depuis deux générations, sa famille est passée de la paysannerie à la classe ouvrière.

Il se souvient de la première manifestation à laquelle il a assisté. Il avait six ans. C'était en 1910. Une grève pour la journée de huit heures avait éclaté dans le bassin creillois. Son père l'avait amené à la « manif » à Creil, place Carnot. Des spahis à cheval avaient été envoyés de Senlis pour le « maintien de l'ordre ». Les syndicats étaient faibles, mal organisés. Parmi eux, les anarchistes s'étaient donné le mot. Les poches pleines de billes, ils s'étaient stratégiquement disposés tout autour de la place. Lorsque les spahis sont arrivés, ils ont balancé leurs billes sous les pattes des chevaux qui se sont cabrés, chutant en entraînant leurs cavaliers. La bagarre a commencé. Les soldats ont tiré. Il y a eu un mort parmi les ouvriers.

Son grand-père, Lucien, était un petit fermier, père de sept enfants, quatre garçons et trois filles. Il était conseiller municipal et adjoint du maire radical Dominique Fauré-Hérouart, dans les années 1895-1904.

Son père avait douze ans lorsque, la scolarité terminée, il se présenta au bureau d'embauche des Forges. On lui demanda s'il était baptisé. Oui. Puis s'il avait fait sa première communion. Non : « Alors, lui dit-on, tu n'entreras jamais aux Forges ! » C'est ainsi qu'il alla chez Daydé, une entreprise de constructions métalliques, rue Desnoues à Creil, pour y faire son apprentissage sur le tas. Il avait seize ans lorsque commença la construction de la Tour Eiffel, clou de l'Exposition de 1900 à Paris. Les délais étaient très courts. Gustave Eiffel, qui avait ses ateliers à Levallois-Perret, dut faire appel à des sous-traitants. Daydé était du nombre. C'est ainsi que le père de Lucien Godart fut un de ceux qui construisirent le monument le plus visité de Paris depuis quatre-vingt-dix ans. Il eut droit à un diplôme et à une médaille que Lucien garde précieusement.

Lucien Godart a quatorze ans lorsqu'il entre dans le monde du travail. Il ne peut pas aller chez Daydé, l'entreprise s'étant repliée à Penhoët, près de Saint-Nazaire, en raison de la guerre : nous sommes en 1918. Il est embauché aux Ponts et Travaux en fer où il reste onze ans. Puis il va chez Brisson-



UNE
MANIFESTATION
OUVRIÈRE A MÉRU
AU DÉBUT DU SIÈCLE.
« LE CITOYEN NIEL »
DE LA CGT
HARANGUANT
LES GRÉVISTES.

neau qui, depuis 1920, s'est installé sur le site. Il y travaillera jusqu'à l'âge de sa retraite, en 1969. Hormis la période de la guerre 1939-1945 et de l'occupation allemande : on n'a pas voulu le reprendre parce qu'il était devenu le délégué de la CGT.

Car Lucien Godart s'est mis à militer activement au sein du mouvement ouvrier. Sa première carte syndicale, il l'a prise en 1936, comme beaucoup, lors du Front populaire. Il n'a jamais cessé depuis. Il en est fier. Sa fidélité à ses idées peut se résumer en quelques chiffres : délégué ouvrier CGT de 1936 à 1969 (avec toutes ses cartes syndicales à jour), vingt-cinq ans conseiller prud'homme (CGT), trente-cinq ans administrateur (CGT) de la Caisse primaire de Sécurité sociale de Creil. Alors membre du Parti communiste, il a été, pendant douze ans, le premier adjoint du maire Marcel Coene.

Aujourd'hui, il se passionne pour l'histoire de Montataire. Il a ramené de ses longues promenades sur le plat pays des objets, témoins de l'existence de ses ancêtres gallo-romains. Il écrit ses souvenirs...

Son grand-père était donc adjoint au maire radical, son oncle Albert, ajusteur chez Marinoni, était un des administrateurs de la coopérative ouvrière l'Égalitaire du socialiste Auguste Génie, lui adjoint communiste de Marcel Coene... Tel est l'itinéraire typique d'un descendant d'une des plus anciennes familles montatairiennes.

UNE HISTOIRE EN TROIS TEMPS

Un itinéraire qui résume en quelque sorte l'histoire de la naissance, du développement et de l'implantation du mouvement ouvrier dans la ville.

Une histoire qui s'est faite en trois étapes. En gros. La première part de la fin du 19^e siècle et va jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale. C'est la prédominance du vieux radicalisme, anticlérical et opposé aux « blancs ». La seconde

se situe entre les deux guerres. C'est la prédominance du socialisme SFIO, réformiste entraîné par Auguste Génie. La troisième part de la Libération en 1944 et se poursuit depuis près d'un demi-siècle. C'est la prédominance du Parti communiste français.

Lorsqu'en 1811, les frères Mertian prennent la direction des Forges, il n'y a pas d'ouvriers à Montataire. Tout le monde est paysan ou artisan. Leur nombre se développe au rythme de l'usine. Ces ouvriers sont pour la plupart fils et petits-fils de paysans. C'est dire qu'ils ne peuvent pas avoir conscience qu'est en train de se constituer une nouvelle classe sociale : la classe ouvrière. Ils subissent pourtant une dure exploitation : bas salaires, douze heures de travail quotidien jour et nuit, pas de congés... Leur « apprentissage » sera long. Pour en suivre l'évolution, on ne peut pas se fier à la « couleur » politique du maire. De 1800 à la III^e République (mis à part la très courte Seconde République), ils sont nommés et non élus et choisis en conséquence par le pouvoir central : Joseph Boucherez, maire de 1804 à 1824, est le président de l'Assemblée cantonale de Creil ; Charles-Eustache Loberaye (1824-1830) est le châtelain ; André Frohlich, maire pendant vingt-huit ans, est le directeur des Forges... La tradition se poursuit un temps avec l'élection du baron de Condé, mais elle ne dure qu'une législature. A partir de 1878 et jusqu'en 1919, tous les maires de Montataire se réclament du radicalisme.

C'est que les descendants de paysans devenus ouvriers se souviennent de leurs ennemis « héréditaires » : les seigneurs et la hiérarchie ecclésiastique. Ils se retrouvent dans l'anticléricalisme ouvert que professent les radicaux d'alors.

Pourtant, déjà, en leur sein, comme au sein de la paysannerie avant la Révolution, se développent, tout au long du 19^e siècle, les prémises de ce qui va devenir le mouvement ouvrier.

Les exemples ne manquent pas qui attestent de cette évolution. Le jour de la plantation de l'arbre de la Liberté en 1793, le citoyen-maire Jean Menessier fait un discours dont une phrase résonne encore comme un message de tolérance : « La République, dit-il,... proclame pour citoyen celui qui sacrifie son intérêt particulier à un intérêt commun, celui qui fait ignorer par ses actions qu'il est de tel pays ou de telle famille, mais qui répand les bienfaits de la loi indistinctement sur tous, semblable à l'astre bienfaisant qui nous éclaire tous... »

Lors de la révolution de 1830, qui chassera Charles X du trône, les choses commencent à prendre forme, ainsi que le note D. Fauré-Hérouart dans son *Histoire de Montataire*. « Parmi les ouvriers, écrit-il, venus d'usines diverses pour diriger les travaux et former le personnel, se trouvaient nombre d'hommes énergiques, instruits et dévoués au Parti libéral. Plusieurs d'entre eux, membres de sociétés libertaires, firent, dans leur entourage, une active propagande, secrète bien entendu, mais cependant productive, ils réussirent à grouper un noyau de républicains sincères... »

Dix-huit ans après, quand éclate la révolution de février 1848 qui chassera Louis-Philippe et proclamera la Seconde République, Fauré-Hérouart note, toujours dans son livre, le développement des sociétés secrètes à Montataire où elles diffusent le journal *la Tribune*, sans cesse poursuivi par la justice royale.

Le procès-verbal de la délibération du conseil municipal du 27 février 1848, auquel le maire Frohlich n'assiste pas semble-t-il, se fait l'écho de « l'enthousiasme impossible à décrire de la population qui n'a pas attendu ce jour pour manifester ses sentiments. Dès le 25, elle a proclamé la République aux acclamations de tous... »

En 1869, alors que Napoléon III est encore empereur, une anecdote permet de situer le développement des idées radicales. L'école publique doit désigner un nouveau directeur. L'ancien, un frère congréganiste, s'en va. Le conseil municipal doit émettre un vœu sur son remplacement. Il le donne par 12 voix contre 6 le 9 novembre : c'est un instituteur laïque qui doit prendre le poste. Stupeur à la sous-préfecture de Senlis qui enjoint aux conseillers de revenir sur leur décision. Les douze démissionnent. C'est leur réponse. Des élections partielles sont organisées en février 1870. Les douze se représentent. Ils sont tous réélus : c'est la réponse de la population. Le nouveau conseil se réunit le 24 mai 1870. Cette fois c'est par 14 voix contre 2 et 2 abstentions que l'assemblée émet le vœu « que la direction de l'école de garçons soit confiée dans le plus bref délai à un instituteur laïque... »

L'Empire s'écroule quelques mois plus tard, après le désastre de Sedan. Les Prussiens envahissent le pays. Paris se révolte et proclame la Commune (18 mai 1871), première tentative d'un gouvernement socialiste dans le monde. Le gouvernement de M. Thiers se retire à Versailles et fait le siège de la capitale, sous le regard ironique des occupants allemands. Le 21 mai, Paris est envahi. C'est la semaine sanglante et la répression : 11 000 Communards passent en conseil de guerre, sont condamnés à être fusillés ou sont déportés en Nouvelle-Calédonie.

Montataire est une des communes qui réagissent. Le commissaire de police de Creil y signale des réunions organisées par les francs-maçons. Un commissaire spécial et trois inspecteurs sont envoyés de Versailles pour surveiller les voyageurs qui prennent le train. Des publications, des libelles favorables à la Commune sont diffusés. On cite *le Père Duchêne*, *le Combat*, *le Vengeur*, *le Cri du peuple*, *l'Avant-Garde*... La police en saisit dans le bassin creillois, à Montataire en particulier.

LES PREMIERS PAS

Les deux dernières décennies du 19^e siècle vont voir, peu à peu, les travailleurs prendre conscience de leur situation de



LA SOCIÉTÉ
COOPÉRATIVE
FONDÉE EN 1893.



classe, même s'ils restent encore majoritairement influencés par le radicalisme qui rassemble de plus en plus un groupe de notables. Le chemin est lent, hésitant, mais il s'élargit.

Un homme a joué un grand rôle à Montataire dans cette « préhistoire ». C'est Auguste Génie. Il est né en 1861 à Oradour-sur-Vayres en Haute-Vienne. Il est ouvrier métallurgiste. C'est un socialiste réformiste mais c'est aussi, et surtout, un des premiers de cette nouvelle race d'hommes : le militant. Il le paye : toutes les portes des usines se ferment devant lui. Il ne trouve plus de travail. Il ouvre un petit commerce de boissons. (C'est le lot de nombreux militants ouvriers inscrits sur la liste rouge des patrons. On retrouve ainsi beaucoup d'entre eux obligés de devenir des petits commerçants pour survivre : cafetiers, coiffeurs, rempailleurs de chaises, marchands forains, vendeurs de glaces, etc. Mais ils restent, dans leur nouvel état, des militants ouvriers.)

Auguste Génie a une activité débordante. C'est lui qui crée en 1889, avec Charles Baujard, ouvrier fondeur aux Forges, l'Union des métallurgistes de l'Oise, qui prend, en 1895, le nom d'Union des métallurgistes de Montataire. Il en est le secrétaire. En 1893, il fonde la coopérative l'Égalitaire, destinée à contrebalancer les effets des magasins ouverts par le patron des Forges. Elle groupera quatre cents sociétaires en 1912, avec un chiffre d'affaires de 360 000 francs (contre 63 000 en 1896). Elle est installée dans sa maison (aujourd'hui la succursale de la COOP), à laquelle est adjointe une salle des Fêtes (aujourd'hui la salle de la Libération et le cinéma *Palace*, appartenant à la ville). L'Union possède également une bibliothèque et une caisse secours-chômage.

A cette activité syndicale, Auguste Génie ajoute une intense activité politique dans les premiers groupes socialistes. Ils sont instables, se fondent, s'opposent, disparaissent ici et là, jusqu'à la constitution de la SFIO en 1905. Il y a notamment les Guesdistes et les Blanquistes. Les premiers sont marxistes, les seconds réformistes. Génie fait évidemment partie des seconds. Dans les scrutins municipaux, il n'hésite pas à s'allier aux radicaux. C'est ainsi qu'il devient conseiller municipal de Montataire en 1893. En 1896, ils seront six socialistes au conseil, très actifs. Génie mène campagne en 1897 pour l'installation d'un médecin, car la ville, qui compte alors six mille habitants, n'en possède pas. En 1900, il est à l'origine de la première cantine scolaire (prix du repas : 0,20 francs en 1912), qui sombrera assez rapidement.

Dans les années 1910, le groupe socialiste de Génie compte une centaine de membres. C'est le plus important de l'Oise. Le syndicat, lui, rassemble entre 500 et 700 adhérents, la coopérative 400. A la tête de ces trois organisations, on retrouve les mêmes dirigeants : Joseph Carré est secrétaire du groupe socialiste et trésorier de la coopérative, Louis Marqué est secrétaire de la coopérative et secrétaire adjoint du groupe socialiste, Hérouard-Bertin et Génie, qui dirigent le syndicat, sont aussi trésorier et secrétaire adjoint des deux autres organismes.

Louis Marqué est ajusteur chez Daydé à Creil, Joseph Carré a ouvert une boutique de coiffeur après avoir été révoqué des Forges pour son activité politique. Il faut mentionner également le Dr Costes, un médecin des pauvres, venu de Villefranche de Rouergue (Aveyron). Il a une passion, lutter contre l'alcoolisme, né, écrit-il, « comme la misère ouvrière, de ces grandes exploitations industrielles et capitalistes qui ont fait de l'ancien ouvrier, artisan libre, ni plus ni moins qu'un rouage de l'outillage moderne... Quand on travaille dur, quand on est exposé aux intempéries ou à la chaleur des laminoirs et des verreries, ou à l'atmosphère poussiéreuse des fosses de charbon durant des journées entières, le petit verre constitue le stupéfiant qui permet à l'ouvrier d'oublier sa triste condition de servage en même temps qu'il lui donne le coup de fouet factice... » (*le Travailleur de l'Oise*, 4 août 1906).

De fait, il y a cent cinquante bistrots à Montataire à l'époque ! Dans une étude publiée à Creil en 1905, *Alcoolisme et tuberculose*, le Dr Costes révèle qu'il est consommé, en moyenne, 16,8 litres d'alcool pur par tête et par an à Creil, Montataire et Nogent. Il y a, dans le bassin creillois, un estaminet pour soixante-dix habitants.

Lorsqu'au lendemain de la Première Guerre mondiale, la II^e Internationale s'étant déconsidérée et la révolution d'Octobre ayant porté au pouvoir les bolcheviks en Russie, se pose pour le Parti socialiste SFIO, la question de l'adhésion à la III^e Internationale fondée par Lénine et de la création d'un parti ouvrier de type nouveau (ce sera le Parti communiste français), Auguste Génie est contre. Son compagnon de luttes, Joseph Carré — son adjoint à la mairie — rejoindra la majorité du Congrès de Tours qui, à Noël 1920, a voté l'adhésion. Il sera écarté du conseil municipal. Cette anecdote traduit bien le climat qui suit la scission de Tours, les minoritaires ayant décidé de rester avec Léon Blum dans ce qu'ils appelaient la « vieille maison ». Autre anecdote significative : la société de gymnastique, fondée en 1905, s'appelait la Revanche républicaine. Le 25 janvier 1921, elle décide de s'appeler la Revanche prolétarienne..., ce qui laisse penser que ses dirigeants étaient de farouches majoritaires !



UN GROUPE DE GYMNASTES DE LA REVANCHE RÉPUBLICAINE, LA SOCIÉTÉ DE GYMNASIQUE FONDÉE EN 1905. ELLE EST DEVENUE REVANCHE PROLÉTARIENNE EN 1921. DEPUIS 1927, ELLE S'APPELLE L'ESPÉRANCE MUNICIPALE.

Car, depuis les municipales de 1919, l'étape radicale de Montataire est terminée. L'étape socialiste SFIO commence. Auguste Génie est devenu maire. Il le restera jusqu'à sa mort.

Pendant toute la période qui précède la guerre de 1914, Génie se dépense sans compter. On le voit partout où il se passe quelque chose. C'est devenu un militant d'envergure régionale.

Le 1^{er}-Mai 1906, un défilé est organisé de Creil à Montataire, à 6 heures du matin, alors que l'armée occupe les points stratégiques. Génie y prend la parole et réclame la journée de huit heures. Le 1^{er} Mai 1907, quatre à cinq cents personnes prennent la même route au chant de *la Carmagnole*. Une seule usine fait grève. Cependant la police charge devant l'usine d'électricité. Six ouvriers sont arrêtés. Ils seront condamnés de quinze jours à trois mois de prison avec sursis. Le 9 novembre 1915, contre la vie chère, une manifestation de ménagères a lieu sur le marché et les gendarmes interviennent. En réponse, le 12, les usines se mettent en grève, et le conseil municipal se réunit d'urgence. L'après-midi, une manifestation centrale a lieu à Creil. L'armée tire et un ouvrier de vingt-neuf ans tombe : il mourra des suites de ses blessures.

A la vérité, il y a assez peu de mouvements revendicatifs à Montataire. Sans doute le mouvement socialiste et syndical est-il faible. L'activité socialiste se limite à une réunion annuelle :

« C'est à Montataire, écrit l'historien Jean-Pierre Besse dans sa thèse *le Mouvement ouvrier dans l'Oise, 1890-1914*, que se trouve, pour une grande part, l'explication de la faiblesse des socialistes dans le bassin creillois. Les métallurgistes y gagnent bien leur vie, du moins comparativement aux autres ouvriers du département. Ils touchent 6 francs par jour en 1906 et travaillent, en moyenne, trois cents jours par an. Ce salaire représente une fois et demie celui des travailleurs du bois (scieurs de long, ébénistes, tabletiers)... En outre, les tâches ingrates, les travaux les moins payés sont effectués par les Belges et les Luxembourgeois... Il semble bien que des salaires corrects et l'existence d'une main-d'œuvre étrangère fassent naître une certaine satisfaction chez les métallurgistes du bassin creillois et jouent un rôle négatif sur leur combativité... » Si bien qu'en 1907 le syndicat est exclu (pour un temps) de l'Union des métallurgistes de France. Un autre est créé à Creil par des dissidents qui reprochent ouvertement à celui de Montataire son réformisme et son manque de combativité : « Chaque fois, disent-ils, que nous demandions au syndicat de Montataire de faire de l'action pour obtenir une augmentation de salaires, Génie nous répondait que c'était impossible... »

LES DÉBUTS DU CHANGEMENT

En 1920, les choses commencent à changer. Brissonneau s'installe sur le site et fait de la surenchère (légère !) : pour les

débaucher d'ailleurs, il paye ses ouvriers deux centimes de plus de l'heure. « Pourquoi pas chez nous aussi ! » disent les travailleurs de chez Fichet, de Daydé à Creil et de Marinoni à Montataire. Ils cessent le travail. La coopérative leur vient en aide sous forme de crédit, avec des tarifs au plus juste (ce qui lui sera fatal : en 1922, elle devra vendre ses immeubles et céder son magasin aux coopérateurs de Beauvais). La grève dure un mois. Elle est victorieuse.

Le 1^{er}-Mai commence la grève générale des cheminots. Ce jour-là, une imposante manifestation a lieu à Montataire où l'on inaugure la rue Jean-Jaurès. Pour soutenir les cheminots, la grève s'étend aux métallos le 7 mai. Elle est totale à Montataire. Des « soupes communistes » sont organisées. Mais les désaccords existant à la Fédération des cheminots, la grève s'effrite, tourne en « eau de boudin ». A Montataire, quand le comité de grève donne la consigne de reprise le 4 juin, le mouvement est encore total. La répression suit : quatre-vingts révocations d'ouvriers « en majorité des professionnels pour qui la grève n'était pas une affaire personnelle puisqu'ils gagnaient suffisamment leur vie, mais un devoir de solidarité envers leurs camarades moins payés... »

Arrivent les années trente et la montée du fascisme mais aussi les prémisses du Front populaire. La crise frappe durement. Un comité de chômeurs voit le jour qui envoie quatre délégués le représenter à la « Marche de la faim », descendus du nord et de l'est jusqu'à Paris en novembre-décembre 1933. Ce comité est animé par des militants communistes et des syndicalistes de la CGTU, syndicat révolutionnaire créé après la scission de la CGT qui a suivi celle du Congrès de Tours. La réunification aura lieu au moment du Front populaire. On compte 289 232 journées chômées dans la commune entre 1931 et 1937, une moyenne de trente-neuf jours par habitant. Un fonds municipal de chômage est créé.

Après la manifestation néo-fasciste du 6 février 1934, c'est, le 12, la riposte des organisations ouvrières. La grève est totale l'après-midi chez Saxby, Brissonneau, Cima-Walut, Marinoni. Seuls les Ponts et Travaux en fer travaillent. Des comités anti-fascistes se constituent. Des élections municipales ont lieu en mai 1935. Entre les deux tours meurt un militant communiste très estimé, Henri Coppens. Son enterrement a lieu à Montataire. A la tête d'un imposant cortège défilent, côte à côte, Auguste Génie, entouré de son conseil et la direction départementale du Parti communiste. C'est la première grande manifestation du Front populaire à Montataire.

Aux élections législatives du 26 avril 1936, c'est le PCF qui progresse le plus en voix : plus de 18 %. Pour la première fois il devance la SFIO. Au plan départemental, après désistements, les six candidats uniques du Front populaire sont élus. Il n'y a pas de communiste parmi eux.

C'est alors que se déclenchent les grandes grèves qui se termineront par la victoire des accords Matignon : l'obtention



LES GRÈVES
DE 1936,
CHEZ DAYDÉ,
A CREIL.
SUR LE MUR, DES
MONTATAIENS
AVEC LEURS
CAMARADES.



MANIFESTATION
DU FRONT
POPULAIRE,
A CREIL EN 1936.

des quarante heures, les congés payés, les conventions collectives, les délégués ouvriers...

A Montataire, le mouvement commence le 3 juin chez Brissonneau : quatre cents ouvriers font la grève des bras croisés. Le lendemain, l'usine est occupée, Marinoni et la fonderie Grange sont touchés. Le surlendemain, c'est le tour de Saxby et des Forges. Toute la ville est dans la lutte.

Le 3 juin, une délégation de douze personnes, dont une femme, présente le cahier des revendications mis au point chez Brissonneau : une augmentation générale des salaires, détaillée par catégories ; un contrat collectif ; huit jours de congés payés ; pas d'heures supplémentaires ; la reconnaissance des délégués et la paye tous les samedis à 11 heures.

Raymond Opdenove se souvient très bien de l'occupation des ateliers aux Forges :

« Les fours à recuire continuaient à fonctionner. C'est là que nous couchions. Au bout de quelques jours, j'avais amené mon lit : un petit divan confortable ! On a tenu ainsi pendant un mois. Avant, je gagnais 3,75 francs de l'heure. Après je suis passé à 5 francs. J'ai profité des premiers congés payés à l'été 1937. Avec ma femme, nous sommes allés au Tréport. C'est la première fois que je voyais la mer... »

Mais l'euphorie ne dure guère. En Espagne, avec la complicité d'Hitler et de Mussolini, Franco a attaqué la jeune République née, elle aussi, d'un front populaire. En France, le gouvernement Blum décrète la pause pour les revendications et la « non intervention » en Espagne. Outre Pyrénées, c'est la défaite des Républicains. Les réfugiés commencent à arriver : des personnes âgées et des enfants au début. Robert Delamarre se souvient :

« Ils n'avaient plus rien. Il a fallu leur trouver les moindres objets, de toilette par exemple. On a organisé des concerts, des manifestations de soutien pour leur venir en aide. On s'est

débrouillé pour qu'ils soient logés dans des familles. Chez moi j'ai recueilli une jeune femme et sa fillette de dix ans. Après la guerre, je les ai rencontrées à Madrid. Elles m'ont accueilli comme un roi... »

Le gouvernement Blum est parti. Le radical Daladier le remplace en avril 1938 avec les pleins-pouvoirs. Par décrets-lois, il augmente les impôts, supprime des postes dans les services publics, libère les prix qui se mettent à flamber, démantèle les quarante heures. La CGT décrète la grève générale pour vingt-quatre heures le 30 novembre. Le mot d'ordre est inégalement suivi. Par contre, 90% des métallos du bassin de Creil sont dans le mouvement. Ils dépassent les vingt-quatre heures qui leur semblent insuffisantes pour changer le cours des choses. La reprise ne s'effectue aux Forges que le lundi 5 décembre. La répression est brutale : cent trente licenciements sur le bassin, dont tous les dirigeants syndicaux. L'année 1939 est toute proche qui verra se déclencher la Seconde Guerre mondiale.

A Montataire, le temps de l'influence majoritaire des socialistes est compté. Auguste Génie est mort en 1936. Son remplaçant à la mairie, Fernand Fournier, est un socialiste droitier. Il n'a pas la popularité de son prédécesseur. Par ailleurs, dans les grèves comme dans le combat contre le chômage, comme dans l'aide à l'Espagne républicaine, les militants communistes se sont fait estimer. Ils ont été les meilleurs, les plus courageux, les plus dévoués. Le commencement de la fin de la prédominance SFIO apparaît lors d'une élection municipale partielle en 1938. Les deux candidats communistes, Bertrand et Bernay, sont élus avec cent voix d'avance sur les deux candidats SFIO qui n'ont pourtant pas d'adversaire à leur droite.

L'ABOUTISSEMENT

Ce changement sera encore plus net après la Libération car, durant toute la nuit de l'occupation, les communistes dirigés par Maurice Mignon et Marcel Coene, ont été à la tête de la Résistance.

Aux élections municipales de mai 1945, la liste conduite par Marcel Coene est élue en entier avec une moyenne de voix variant de 52 à 59% (on vote en scrutin de liste avec panachage). Constamment réélu, Marcel Coene restera maire jusqu'à sa mort, brutale, à l'été 1966. Sauf une courte interruption en 1951 : il avait eu « l'audace » de condamner en public la « sale guerre » colonialiste française au Vietnam, alors que l'on ramenait le corps d'un jeune Montatairien tué là-bas ! Suspendu !

Robert Trin lui succèdera jusqu'en 1983. Puis ce sera Maurice Bambier. La liste qu'il conduisait aux municipales de mars 1988, a obtenu 72% des suffrages. Ceci bien que la population ait presque doublé en quarante-cinq ans.

C'est ainsi que depuis bientôt un demi-siècle les ouvriers de Montataire ont pris leur sort (municipal) en mains.

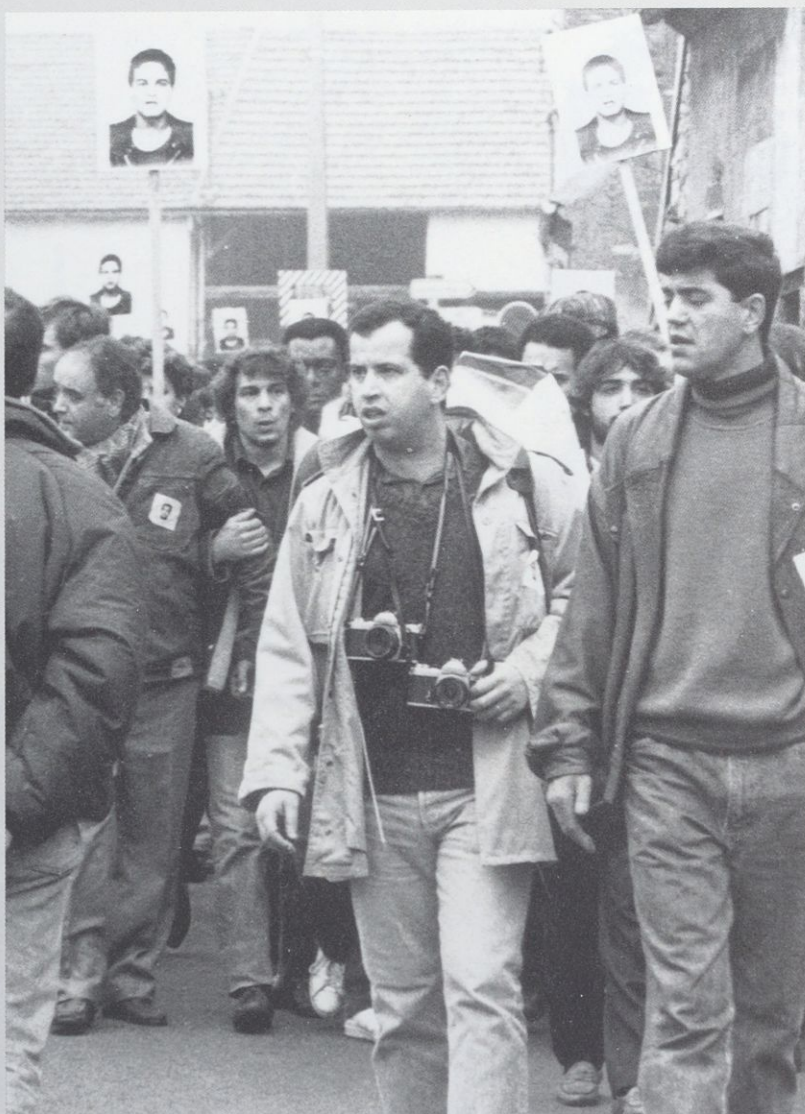


MAURICE BAMBIER, MAIRE DE LA VILLE DEPUIS 1983, - QUI A OBTENU 72% DES VOIX EN MARS 1988 - EN COMPAGNIE DU COMÉDIEN PIERRE SANTINI VENU JOUER UNE PIÈCE SUR BABEUF, EN 1989.

2

9

*Citoyens
à part entière*







TRE CITOYEN A PART EN- TIÈRE, ce n'est pas seulement

déposer son bulletin dans l'urne une fois de temps en temps. C'est s'intéresser. C'est participer activement à la vie de la communauté dont on fait partie comme aux événements qui touchent la vie nationale ou internationale. On peut dire que Montataire se refuse à être une sorte de citadelle isolée dans une France ou un monde où les problèmes les plus divers se posent. Cela de tous temps.

Il y a quarante ans, c'était l'aventure colonialiste française au Vietnam. On a vu comment le maire, Marcel Coene, avait été suspendu (et poursuivi en justice) pour avoir dit tout haut ce que la majorité des Montatairiens pensaient de la « sale guerre » à l'occasion du retour du corps d'un jeune de la cité tué là-bas. On se souvient encore ici de la venue des « Pavés de Paris », une troupe théâtrale qui avait créé une pièce *Drame à Toulon*, qu'il présentait, un peu à la manière de l'Illustre Théâtre de Molière, en allant de ville en ville. Cette pièce racontait les conditions dans lesquelles un jeune second maître de la marine, Henri Martin, avait refusé de se battre contre un peuple qui voulait être libre. Il avait été condamné à cinq ans de bagne par les tribunaux militaires de Toulon, puis de Brest. Interdite par le gouvernement, la police la suivait à la trace et voulait empêcher la jeune troupe de monter ses tréteaux. Pour déjouer ses poursuites, le « truc » était d'annoncer sa venue à un endroit précis et de la produire ailleurs. C'est ainsi qu'à Montataire, la représentation eut lieu dans la cour d'un marchand de charbon, sur un tas de houille, devant une foule nombreuse et enthousiaste. Ceux qui y étaient en sourient encore. Ce qu'il faut rappeler c'est que les centaines de représentations de *Drame à Toulon* ont été le levain formidable de la montée de l'action populaire pour la paix au Vietnam.

Plus près de nous, Nelson Mandela fut fait citoyen d'honneur de la ville. Son portrait géant ornait, il n'y a pas longtemps, la façade de la Maison commune. Lutter contre l'apartheid en Afrique du Sud était une façon d'agir, dans la ville même, contre ce poison qui tend à se développer, notamment grâce à la complaisance dont font preuve les médias à l'égard d'un homme comme Le Pen. Ici, on n'a jamais vu un

JUSTICE
POUR AHMED !
UNE AFFAIRE QUE
LA FAMILLE
MONTATAIRIENNE
SUIT DE PRÈS.



candidat se prévaloir du Front national qui ait osé se présenter aux municipales... Ce qui ne signifie pas qu'il n'y ait pas, ici et là, des relents nauséabonds. Mais jamais le racisme n'a pu s'installer d'une façon organisée.

La ville abrite un peu plus de 17% d'immigrés, essentiellement magrébins. Il s'agit d'une immigration ancienne. Les enfants sont nés ici. Leurs enfants, des beurs de la troisième génération sont déjà de « vieux » Montatairiens.

LE CRIME DE JANVIER 1989

Pourtant, en janvier 1989, a eu lieu un événement dramatique qui a été ressenti comme un affront personnel par la population. Il s'est passé le samedi 28 très exactement.

Nous sommes en fin d'après-midi. Ahmed Boussena entre au café *le Pénalty*. Il est né à Montataire, a grandi dans le quartier des Martinets. Il est allé à l'école Jacques-Decour puis au collège Anatole-France. Il a vingt-trois ans. Il est marié, père d'une fillette. Il travaille dans le bâtiment. Provisoirement en chômage, il a retrouvé du travail et doit commencer le lundi matin.

Le Pénalty vient de changer de propriétaire. Le nouveau a décidé de « sélectionner sa clientèle ». Ce n'est pas la première fois qu'Ahmed vient là : l'ancien patron était un ami. Aussi est-il particulièrement choqué quand le gérant, en le servant, lui lance : « Toi, tu bois et du dégages... » Il est entouré de deux hommes et de deux femmes. Ahmed a dû se rebiffer. On ne sait pas exactement ce qui s'est passé... Ce que l'on sait, c'est qu'ils l'attirent dans l'arrière-salle et baissent les rideaux...

Ce soir-là, Ahmed ne rentre pas chez lui. Le dimanche non plus. Des copains, inquiets, vont aux renseignements : on sable le champagne au *Pénalty*...

Le lundi, la gendarmerie, alertée arrête les cinq personnes présentes le samedi. L'une d'elles craque et avoue... Peu après, la gendarmerie de Mouy téléphone. Elle a découvert un corps dans un champ à quinze kilomètres de Montataire. Le spectacle est horrible : le cadavre a été enfermé dans un sac en plastique. Il a le visage en bouillie. Sa mère, son frère ont du mal à l'identifier. Les cinq meurtriers sont emprisonnés, les deux femmes étant relâchées peu après.

A Montataire, c'est la stupeur horrifiée puis l'indignation. Une chose pareille est inconcevable ! Certains veulent aller tout casser au *Pénalty*. D'autant plus que l'inculpation des assassins ne qualifie pas de raciste le crime.

Un comité, « Justice pour Ahmed », est aussitôt créé. Il comprend des représentants des communautés française et immigrée, des associations, des partis politiques. Il est présidé par un jeune beur algérien, Hafid Chafai, sans appartenance



126

ILS SONT
TOUS NÉS ICI.
LEURS PARENTS
SONT DÉJÀ
DE « VIEUX »
MONTATAIRIENS.

NELSON MANDELA,
CITOYEN
D'HONNEUR. SON
EFFIGIE EST RESTÉE
SUR LA MAIRIE
JUSQU'AU JOUR
DE SA LIBÉRATION.



L'ARRIVÉE
DE LA
MANIFESTATION
SILENCIEUSE
DU 11 FÉVRIER
DEVANT « LE CAFÉ
D'ENFER ».

politique. Il prend l'affaire en mains avec l'accord de la famille. Une manifestation silencieuse est organisée le 11 février. Elle part de la cité des Martinets, traverse toute la ville et aboutit au *Pénalty*, « le café d'enfer » comme on l'appelle maintenant. Tout est décidé : il n'y aura qu'une seule banderole, « Justice pour Ahmed », en tête du cortège et seuls deux représentants du comité prendront la parole. La foule est énorme (plus de mille personnes : cela équivaldrait à une manifestation de 150 000 à 200 000 personnes dans une ville comme Paris !). Le maire, la municipalité sont là : ils ont aussitôt dénoncé le caractère raciste du crime.

Harlem Désir est venu de Paris. Il prétend accaparer le micro et ainsi « récupérer » l'événement. On lui fait comprendre qu'il s'agit ici d'une affaire de famille, la famille montaignaise unie dans le malheur. Seuls Anthony Velle et Hafid Chafai, un Français de souche et un beur prennent la parole : ils sont le symbole, dans l'unanimité du deuil, de la colère et de la condamnation du racisme.

Depuis, le comité poursuit son action pour que le crime soit véritablement qualifié de raciste. Il s'est adjoint un avocat du barreau d'Alger, Me Bouaita. Il participe à la journée internationale contre le racisme réunissant cinq cents jeunes de toutes origines, recueillant quelque vingt mille signatures dans le bassin creillois. Le 8 mai, il organise un challenge de football, le « Challenge de l'amitié ».

Depuis, sur les grilles du « café d'enfer » fermé, on peut voir un bouquet de fleurs blanches, régulièrement changé, qui témoigne que l'on n'a pas oublié...

Une autre anecdote, moins tragique heureusement, montre comment, le cas échéant, on sait dans la ville prendre ses affaires en mains.

Nous sommes en 1947. La municipalité de Marcel Coene a décidé d'inscrire dans le budget l'achat d'une ambulance : il n'y en a pas dans cette agglomération qui a tout de même, à l'époque, quelque neuf mille habitants. Le préfet refuse les crédits sous le prétexte qu'il y en a une à Usinor... On n'a qu'à l'utiliser, en priant le ciel pour qu'elle soit disponible ! La réaction ne se fait pas attendre : puisque c'est ainsi, on va se débrouiller.



31 MARS 1947.
LE PRÉFET
A REFUSÉ
LES CRÉDITS.
LA CAVALCADE
DANS LES RUES
DE LA CITÉ
RECUEILLERA LES
FONDS POUR
L'AMBULANCE
MUNICIPALE.



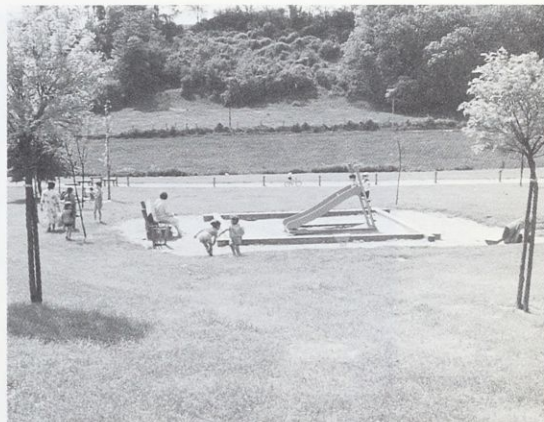
Et le 31 mars, un dimanche, une cavalcade parcourt les rues de la ville jusqu'à Gournay. Toute la cité s'y est mise. Les paysans ont prêté leurs plateaux le samedi soir. On a passé la nuit à confectionner des chars. On les a décorés avec humour : de faux chirurgiens armés de coutelas, couverts de sang, des infirmières brandissant d'énormes seringues... sans oublier la classique reine de la fête avec ses demoiselles d'honneur. On a cloué des boîtes de conserves vides au bout de longues perches pour faire la quête... Et en avant la musique au milieu des rires et de la bonne humeur ! Un pharmacien, M. Legris, filme le cortège : son court-métrage, projeté plus tard, permettra de recueillir de nouvelles oboles...

Bref, la récolte est de 900 000 francs, une belle somme pour l'époque. On achète une vieille Renault d'avant-guerre : un garagiste la retape et l'aménage. Il n'y manque ni un brancard ni une bouteille d'oxygène ! Et on l'inaugure en grande pompe... C'est ainsi que Montataire s'est offert, pendant cinq ans, son ambulance municipale.

Le plus amusant, c'est l'aventure de ce commerçant de la place Auguste-Génie, qui avait refusé de participer à la quête « communiste ». Il a été le premier malade à bénéficier de l'engin ! Là, « communiste » ou pas, il n'a pas refusé de l'emprunter...

INFORMER, CONSULTER, AVANT DE DÉCIDER

C'est un principe de la municipalité : rien ne se fait de quelque importance dans la ville sans qu'il y ait eu information, puis consultation, sous une forme ou une autre, de la population. C'est ensemble, grâce aux liens étroits qui les lient, que sont déterminés les besoins et les possibilités de les satisfaire. Un exemple. Au printemps 1990, les espaces verts qui entourent les cités HLM ont été complètement rénovés. Espaces pour jouer, pour se reposer, se rencontrer ; escaliers, pelouses, fleurs ont vu le jour. Il faut savoir que ces terrains



appartiennent à l'Office intercommunal d'HLM. Ils avaient été réalisés en ordre dispersé, sans unité, au fur et à mesure que se développaient les cités. Dans une première étape, la ville avait pris en charge leur entretien sans que cela soit facturé dans les charges des locataires. Dans un second temps, elle a obtenu la possibilité de les refaire complètement. C'est ce qui s'est passé, accompagné de réunions avec les résidents, avant et pendant les travaux.

Bien sûr, un des moyens de la démocratie locale passe par les associations. Elles sont très nombreuses et aidées financièrement par des subventions municipales, sans aucune ingérence dans leur fonctionnement. Il en existe près de soixante-dix, sportives, culturelles, de loisirs ou de tout autre genre. Certaines sont très anciennes, les sportives notamment : l'Espérance (gymnastique) date de 1905, le football de 1908. D'autres sont toutes nouvelles : les Commerçants sympa datent de 1988, le club d'escalade de 1989. L'Association des habitants des fonds de Montataire et de Nogent, créée en 1972 pour la défense des co-propriétaires de la cité, s'est transformée pour en assurer l'animation.

On ne peut pas parler de toutes. A titre d'exemples, évoquons seulement le sport et quelques-unes de ses vingt-six organisations.

LE SPORT A LA UNE

Montataire aime le sport.

A tel point que des « étrangers » à la ville y viennent pour y fonder et animer des associations particulières (l'escalade, le canoé-kayak, les mini-bolides...). Ils savent qu'ils y trouveront un accueil chaleureux et un appui.

Il y a sans doute peu de villes en France de treize mille habitants qui soient aussi bien loties, en quantité, en qualité et en diversité.

Côté installations en plein air, citons le magnifique stade Marcel-Coene avec sa tribune couverte de deux mille places, le stade Kléber-Sellier, plus ancien mais équipé pour les

E SCALIER,
PELOUSES,
FLEURS, TERRAINS
DE JEUX
ET DE RENCONTRES :
L'ENVIRONNEMENT
N'EST PAS OUBLIÉ
DANS LES CITÉS
HLM.



LA PISCINE...
ON EN RÉVAIT...
LE DISTRICT
L'AVAIT REFUSÉE.
LES COMMUNES DE
MONTATAIRE,
SAINT-LEU
ET THIVERNY
L'ONT RÉALISÉE.
AVEC LA PREMIÈRE
PIERRE, L'ESPOIR
PRENAIT FORME.

130

nocturnes, la plaine de jeux Armand-Bellard avec parcours du cœur, plateforme tennis et bicross, six courts de tennis en extérieur (deux courts couverts doivent naître d'ici la fin de 1990), un parcours truites et un étang pour les pêcheurs, un parcours santé dans le bois communal aménagé.

Côté installations couvertes et gymnases, il y en a sept : Marcel-Coene, halle Armand-Bellard, Paul-Langevin, Anatole-France, Jean-Jaurès, tribunes du stade Marcel-Coene (judo, billard et musculation), Michel-Bouchoux (gymnastique).

Y ajouter, et ce n'est pas un moindre détail, inaugurée depuis peu, les deux petites dernières : une salle de dojo pour les sports martiaux et surtout une magnifique piscine. Dotée d'un bassin de 25 mètres sur six lignes d'eau, d'un autre pour l'apprentissage de 15 mètres sur 7, d'une pataugeoire, de toboggans, d'un solarium, de grandes terrasses donnant directement sur l'eau, d'une cafétéria. C'est la plus moderne de l'Oise. Elle est ouverte soixante heures par semaine au public, les matinées étant réservées aux scolaires.

Elle a déjà son histoire. Cela faisait longtemps qu'on en parlait ! Jusqu'à l'été 1990, la plus proche était à Creil. Elle était vieille de cinquante ans ! En 1983, un projet avait été proposé au niveau du district. Refusé ! Les communes de Montataire, de Saint-Leu-d'Esserent et de Thiverny s'associèrent pour la construire. Coût de l'opération : 27 millions. Subventions diverses : 6 millions. Faites la différence... Dès les premières semaines, des Creillois sont venus nager à Montataire.

Faut-il préciser que toutes les installations sportives sont mises gratuitement à la disposition des clubs, entretien, éclairage et chauffage compris...

Ainsi on peut pratiquer le sport de son choix sans quitter la ville. Cela peut aller des sports « classiques » tels que le football, le basket, le volley, le ping-pong, le tennis, le judo, le karaté, le cyclisme, l'athlétisme, la pétanque, la pêche, la chasse, à des sports que l'on ne trouve pas partout : le billard, le canoë-kayak, le cheval, l'haltérophilie et la musculation, l'escalade, l'escrime, la gymnastique, le hand-ball, les modèles réduits de voitures de courses et même... le base ball ! L'ensemble des clubs réunit quelque 1 750 licenciés dans les diverses fédérations nationales, plus ceux qui ne participent que pour se maintenir en forme ou pour le plaisir.

Pour avoir une idée plus précise de leurs activités, prenons deux ou trois exemples.

Le plus ancien d'abord. C'est l'Espérance municipale de Montataire. Elle date du 1^{er} novembre 1905. Elle s'appelait alors la Revanche républicaine. Elle change de nom le 25 février 1921 et devient la Revanche prolétarienne pour, finalement, le 30 juin 1927, prendre le nom qu'elle porte toujours. Quarante-vingt-cinq ans, c'est toujours la jeunesse pour un club de gymnastique ! Il se porte bien : 211 adhérents, 112 de moins de douze ans, 54 de douze à dix-huit ans et 45 de plus de dix-huit ans. La cotisation annuelle est de 260 francs (75 francs pour la licence, 185 francs pour le club), cotisation dégressive



pour les familles nombreuses.

L'Espérance a une salle de gymnastique toute neuve, la salle Michel-Bouchoux, mise à sa disposition par la mairie. Gratuitement bien sûr. Inaugurée en mars 1988, c'est la plus belle et la plus fonctionnelle de toute la région. Elle mesure 27 mètres sur 37. Elle a une fosse d'entraînement, un praticable sur plancher dynamique pouvant accueillir 400 personnes, dont 200 sur les gradins fixes. Plus les dépendances : local pour le matériel, chaufferie, blocs sanitaires, vestiaires-douches. Elle a coûté 8 100 000 francs, dont 6 023 000 à la charge de la commune. C'est là que s'est déroulé, en avril 1990, le criterium de gymnastique de Picardie : quatre cents participants de trente clubs de la région. Ici aussi a été organisé, en 1989, la demi-finale du championnat de France.

Une quinzaine de moniteurs, dirigés par un professeur, assurent l'entraînement et les séances qui groupent, séparément, aussi bien les bébés-gym (de dix-huit mois à trois ans) que les adultes, en passant par les poussins, les benjamins, les minimes et les cadets. Ce sport de base est en plein développement : 141 licenciés en 1984, 211 en 1990. Pour la saison 1989-1990, seize équipes ont participé à différentes disciplines, plus onze garçons et vingt-quatre filles en individuels, avec des résultats plus qu'honorables.

Changeons de cap. Depuis les années 1945 existait un club de billard qui tenait ses assises dans un café, *le Tonneau*. En

OUVERTE
A L'ÉTÉ 90,
ELLE EST PARMI LES
PLUS BELLES
ET LES PLUS
FONCTIONNELLES
DE L'OISE.

PAGE
DE DROITE
EN BAS :
LE CLUB DE
GYMNASTIQUE
A FÊTÉ SES
QUATRE-VINGT-CINQ
PRINTEMPS
EN 1990.

LES VINGT
KILOMÈTRES
PÉDESTRES,
CHAQUE ANNÉE,
A L'AUTOMNE.

132

LA PREMIÈRE
VILLE DE
PICARDIE
A AVOIR POSSÉDÉ
UN ÉQUIPEMENT
COMPLET AVEC
DES BILLARDS
DE COMPÉTITION.



1974 en naquit le Billard club montatairien qui, l'année suivante, s'affilia à la fédération française. Il fallait un cadre digne de l'importance qu'il prenait. Pendant quelques années, il bénéficia de baraquements de la ville. Les champions grandissaient et les coupes et les médailles se multipliaient : Jean-Louis Auger, champion de France en 1976 et 1977, le club lui-même champion de France inter-sociétés en 1978-1979, jusqu'à David Cartier, champion de France cadet en 1986-1987. Sans compter les nombreux champions de l'Oise et de Picardie.

Le cadre est là depuis 1980, sous les tribunes du stade Marcel-Coene. Une très grande pièce, très bien aménagée, avec cinq billards de compétition maintenus à température constante. Les tapis sont changés tous les ans, les boules trois fois. Bref un matériel au top niveau. Chacun des cinquante et un adhérents a sa clef, ce qui lui permet de venir s'entraîner chaque fois qu'il le peut. Bien sûr, comme pour les autres sports, salle, équipements, lumière, chauffage sont gratuits.

Montataire est la première ville de Picardie à posséder un tel équipement. Depuis 1980, cinq autres villes se sont équipées... mais elles louent les locaux aux clubs. C'est la différence...

La salle et le club ont été jugés dignes de recevoir des tournois internationaux juniors par équipes. En 1989, sept équipes nationales (Allemagne fédérale, Hollande, Belgique, Luxembourg, Danemark, Suisse, France) et bien sûr le BC Montatairien sont ainsi venus se mesurer sur le tapis vert.

Tournons la page encore une fois. Voici le football. On y joue depuis 1908, lorsque fut créé le Saxby-Athlétic-Club.

Une équipe d'usine transformée en 1921 en Standard Athlétic de Montataire. Il compte actuellement 284 adhérents répartis en seize équipes. C'est un club qui a des ambitions et des principes : il se refuse, par exemple, à l'entrée du règne de l'argent chez les amateurs. Cela peut lui créer quelques difficultés, certains clubs voisins étant moins délicats et n'hésitant pas à venir jouer de la tentation auprès des joueurs de l'équipe première. Mais d'autres viennent d'ailleurs, attirés qu'ils sont par l'atmosphère de sportivité et par le bon travail qui y est effectué.

D'ailleurs il n'existe nulle part ailleurs, dans la région, une aussi belle fête du football que le « Tournoi international junior espoirs » qui se déroule, tous les ans depuis 1974, sur les pelouses des deux stades de la ville. Il est organisé par l'Office municipal des sports (qui prend en charge d'autres compétitions comme un grand prix cycliste au printemps ou les 20 kilomètres pédestres à l'automne).

En 1989 y participaient le Racing-Club de France, le Nottingham Fores, le Standard de Liège, le Dynamo de Moscou, une sélection d'Oranie, une équipe venue des USA, Montpellier et le Standard montatairien. Le livre d'or du tournoi s'énorgueillit d'un fait rarissime en France. Il a vu jouer sur les pelouses de Montataire une brochette impressionnante de célèbres joueurs professionnels de toute l'Europe, quand ils

n'étaient encore que des juniors : Miguel Gonzalès (Réal de Madrid), Stanley Menzo (Ajax d'Amsterdam), Lyasso Sandvak (Paris-Saint-Germain), Manuel Amoros (Marseille), Eok Witshge (Ajax puis Saint-Germain), Marco Van Basten (Milan AC), Thierry Siquet (Standard de Liège), Mariano et Paulo Madiera (Benfica, Lisbonne), Bruno Bellone (Cannes), pour n'en citer qu'une poignée...

Décidément, le sport aime Montataire !

LA PELOUSE
DU STADE
MARCEL-COENE
A VU ÉVOLUER,
LORSQU'ILS ÉTAIENT
JUNIORS,
LES PLUS GRANDS
CHAMPIONS DE
FOOTBALL.

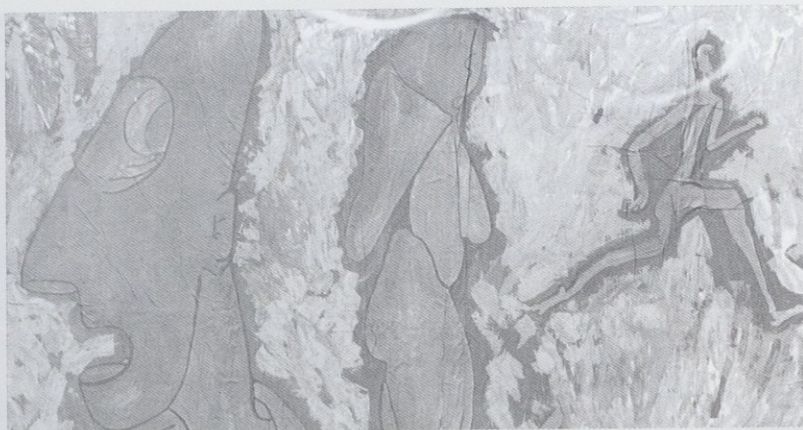


133



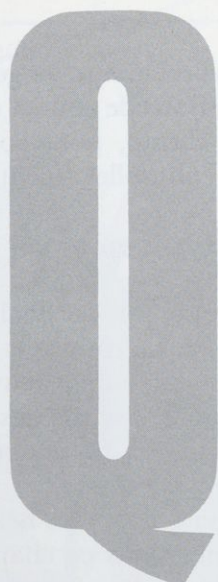
01

10



*La culture
est un combat*





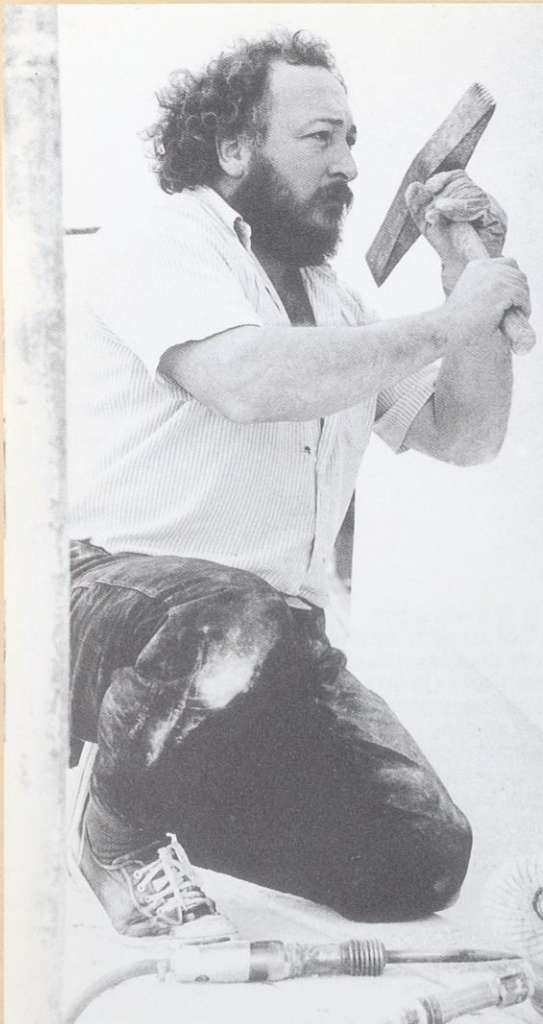
QUAND J'AI ÉTABLI LE PLAN de cet ouvrage, je n'avais encore qu'un aperçu général du Montataire que je découvrais avec passion, au fur et à mesure de mon enquête. Puis j'avais entassé mes informations, me réservant de les trier au moment de l'écriture. Me voici à l'instant de parler de la culture, au sens le plus large de ce mot. Et c'est là que je me heurte à une difficulté que je n'avais pas encore soupçonnée. Quand on parle culture à Montataire, on la conçoit globalement. Il n'y en a pas une pour les adultes et une pour les petits. Mieux, on estime avec juste raison que le goût de se cultiver ne commence pas à s'acquérir quand vient l'âge de raison. Il doit être présent le plus tôt possible, dans toutes les activités de l'enfance, y compris ses jeux, afin que les bases de son développement existent pour plus tard.

Ce n'est pas ainsi que l'entendent les élitistes. « La culture est l'objet d'une ségrégation sociale. Quel scandale, à la fin du 20^e siècle, que de savoir qu'un homme sur trois ne lit jamais un livre, que les travailleurs sont, en général, écartés de la vie culturelle, ou n'y ont accès que sous une forme mutilée, déchirée, appauvrie », déclarait Roland Leroy, directeur de *l'Humanité*, membre du bureau politique du PCF, lorsqu'il vint inaugurer, le 3 décembre 1988, la sculpture de Daniel Dufois qui orne la place de la mairie.

Montataire est essentiellement une ville ouvrière. Et une ville jeune : 36% de ses habitants ont moins de vingt ans. Doivent-ils, dès leur entrée dans la vie difficile qui les attend, être privés de cet élément important qui donne goût à la vie ? La municipalité a répondu comme il convient, par des actes. Sans négliger pour autant les adultes, une part considérable de son effort est fait en direction de l'éveil des jeunes à toutes les formes d'activités culturelles.

Inaugurant le 2 mars 1990 le nouvel espace culturel Fernand-Léger installé dans une ancienne demeure de maître, la maison Drouin, et prévue pour accueillir toutes les formes d'activité des créateurs (peinture, sculpture, photo, expositions à thèmes), le maire, Maurice Bambier, pouvait dire que la politique municipale « est marquée, avant tout, par le souci de rendre accessible au plus grand nombre possible des

UN DIMANCHE, AU PETIT MATIN, LES ŒUVRES, CRÉÉES EN TOUTE LIBERTÉ PAR UNE VINGTAINE D'ARTISTES, ONT ÉTÉ COLLÉES COMME DES AFFICHES SUR VINGT-CINQ PANNEAUX DANS LA VILLE. ICI LA PEINTURE DE LEGRAND.



138

DANIEL DUFOIS
EN ACTION :
C'EST DANS LA TAILLE
DIRECTE QU'IL AIME
LE MIEUX
TRAVAILLER.

activités culturelles dont, la plupart du temps, les gens sont tenus éloignés, notamment pour des raisons de coût et de disponibilités. Rejetant toute démarche élitiste, nous souhaitons, en même temps, que les initiatives culturelles soient d'une haute qualité... »

Évoquant ensuite les efforts faits en faveur de la lecture publique, il ajoutait :

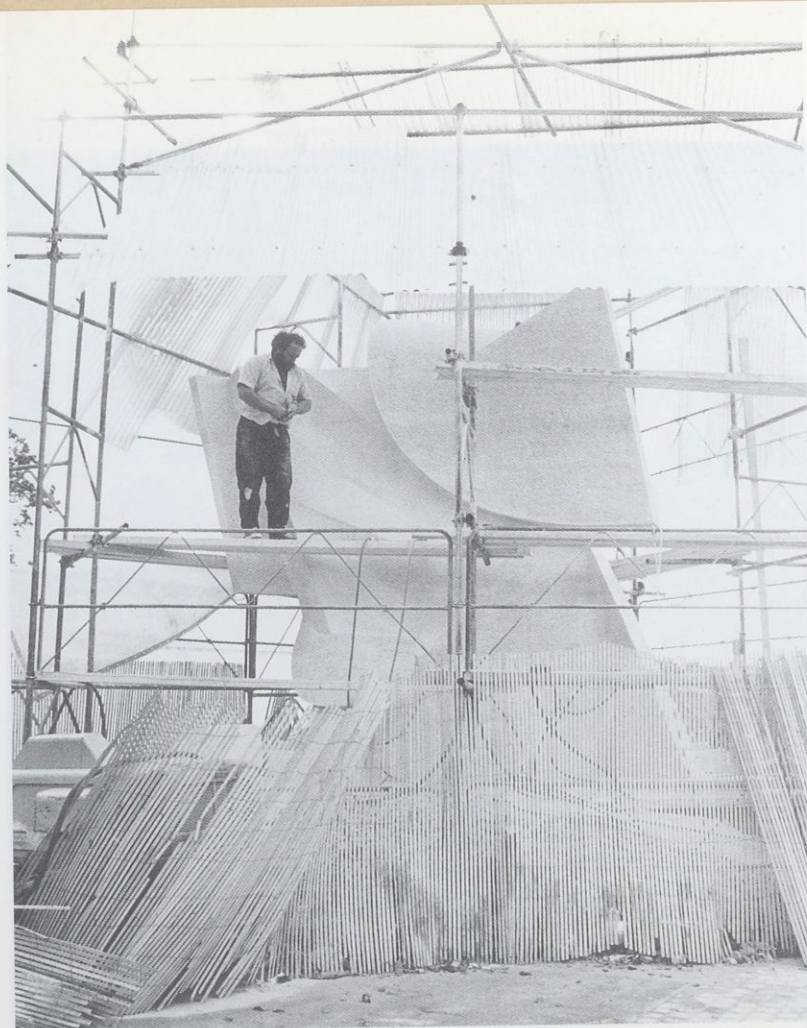
« Notre but, c'est de permettre, en particulier à tous les enfants, d'avoir accès à la musique, au cinéma et au théâtre... D'une façon générale, nous mettons tout en œuvre pour que la jeunesse puisse profiter de toute la gamme des loisirs et des apprentissages culturels, que ce soit en matière de sculpture, de dessin, de cinéma ou de spectacles... »

Aussi ne faut-il pas s'étonner s'il va être beaucoup question de la jeunesse et de l'enfance dans ce chapitre, comme il sera beaucoup question de culture dans le prochain, consacré à l'enfance. Les deux constitueront un tout non dissociable.

QUAND L'ART EST DANS LA RUE

Cette aventure débute en juillet 1986. La rénovation de la place de la mairie vient de se terminer. Un beau matin, les passants étonnés voient arriver sur les lieux des blocs de pierre brute que l'on empile les uns sur les autres. C'est de là que va naître, littéralement sous leurs yeux, « la Sculpture », puisqu'on ne l'appelle pas autrement.

Le maître d'œuvre est prêt. Il s'appelle Daniel Dufois. Il a son atelier juste à côté. Il est très connu, très populaire. C'est un Montatairien de souche. Son grand-père, boulanger à Méru, s'était ruiné au début du siècle en distribuant gratuitement du pain aux grévistes de sa ville. Il avait atterri ici, aux Forges, puis à la CIMA Wallut comme ouvrier aux fonderies. Daniel est né dans un panier à linge rue des Écoles. Il a fait ses classes à côté. Il aimait le dessin. A quatorze ans et demi il prépare les Beaux Arts, réussit, va à Paris où il travaille successivement dans vingt-sept ateliers pour y apprendre toutes les finesses du métier. Il peint un temps ces grands panneaux que l'on accrochait aux façades des cinémas. Il est notamment l'un de ceux qui ont produit le dernier du dernier film projeté au Gaumont Palace à Paris, le plus grand cinéma d'Europe. Puis il revient au pays, crée des modèles pour papiers peints, pour le textile, la céramique, le formica, le mobilier urbain. Mais c'est à la sculpture qu'il compte se consacrer. C'est là qu'il trouve le mieux à employer, dans la taille directe, sa force (il a un physique de joueur de rugby !), sa finesse, son doigté, sa sensibilité, son inspiration de créateur. C'est la galère pendant dix ans, les fins de mois plus que difficiles (et même les



SOUS LE
PRATICABLE
100 TONNES
DE PIERRE QUI SERONT
RÉDUITES À 65
TONNES
UNE FOIS
LA SCULPTURE
TERMINÉE.

139

commencements !). Puis peu à peu il se fait un nom, se crée une clientèle de collectionneurs. Il est sollicité pour des travaux plus importants, des œuvres monumentales de plusieurs tonnes — une sculpture de quatorze mètres de long et de sept de haut pour la salle multi-médias de Saint-Germain-en-Laye par exemple. Pourtant, volontairement, il n'a jusqu'à maintenant jamais exposé dans une galerie ou un salon.

C'est lui qu'a choisi la municipalité : parce qu'il est Mont-tairien et surtout parce qu'il a du talent. On vient le trouver et on lui demande « quelque chose qui sorte de l'ordinaire » pour parachever la place toute neuve. « C'est comme ça qu'il faut bosser » répond Daniel. Il se rend dans les carrières de Saint-Maximin, vieilles de plusieurs siècles — on y a tiré la pierre des cathédrales —, toujours en activité, pour y choisir lui-même ses matériaux. Les blocs pèsent cent tonnes au total ! Il va les tailler en public, pendant près d'un an et demi...

On a installé autour un praticable bâché au-dessus des 5,50 mètres d'envergure et des 5 mètres de hauteur de la pierre, et l'artiste se met à l'œuvre. Lorsqu'il aura terminé, il aura enlevé environ trente-cinq tonnes de petits morceaux et de poussières !

Le chantier est devenu le lieu de promenades pour les habitants de la ville. Daniel Dufois est un créateur contemporain. Ce n'est pas un figuratif bien qu'il en soit capable. Il travaille à l'inspiration. Il sent sa pierre comme un corps vivant à



140

DONNER
À CHACUN
TOUTE LIBERTÉ
POUR IMAGINER,
RÊVER...

modeler. Aussi les commentaires vont-ils bon train. Il y a ceux qui dénigrent ou se moquent, ceux qui « attendent de voir », ceux qui « entrent dans le jeu » et se passionnent. C'est une sorte de débat permanent sur l'art qui s'instaure. Parmi les plus intéressés, on trouve les enfants qui, eux, ne se posent pas tant de questions. Ils regardent, fascinés, ce géant barbu qui manie aussi bien le marteau piqueur que des outils beaucoup plus petits, et qui semblent fragiles devant la dureté de la roche. Quand Daniel descend de son perchoir, ils l'entourent, le questionnent, veulent toucher... Les deux derniers mois de la finition se font sans interruption. Le monument est sorti de sa gangue et a pris vie. Les « critiques » se font plus rares. La sculpture est déjà entrée dans le paysage montatairien. On la respecte, on l'aime. Depuis bientôt deux ans qu'elle est là, pas un seul graffiti n'est venu la souiller.

« La fonction de l'art est-elle de reproduire platement la réalité ou bien de donner à chacun, par des formes nouvelles et inusitées, toute liberté pour imaginer, rêver ? », disait Maurice Bambier lors de l'intervention citée un peu plus haut. Il ajoutait : « Pour notre part, nous avons choisi le second terme de l'alternative... »

Je suis de ceux qui se sont plu à imaginer et à rêver autour de la statue. Si j'avais un nom à lui donner, je l'appellerais « Montataire », tout simplement : elle donne bien, selon moi, l'image d'une ville en mouvement, d'une ville qui avance. Daniel Dufois n'a-t-il pas voulu faire quelque chose qui exprime



141

cette idée de l'élan révolutionnaire, pour une cité qui a vu naître la Jacquerie, alors que l'on allait fêter le bicentenaire de la Révolution française ?

Cette aventure de « l'art dans la rue », n'est pas la seule. Régulièrement, les enfants utilisent les grands panneaux publicitaires de 4 mètres sur 3, dont la ville a la libre disposition, un certain nombre de semaines par an, pour son information. On est donc allé trouver une vingtaine d'artistes. On leur a dit : « Ces panneaux sont à vous pour deux semaines. Peignez ce que vous voulez. Vous êtes libres... » L'opération s'est faite dans le plus grand secret... Un dimanche, au petit matin, les œuvres ont été collées comme des affiches, sur vingt-cinq panneaux. La surprise a été totale dans la ville, transformée pour un temps en vaste galerie de peintures en plein air. Tout Montataire s'est déplacé pour découvrir ces formes d'expression étonnantes, parfois déconcertantes, mais toujours intéressantes. Il est même venu des curieux de Paris et de Beauvais. Ajoutons, pour la bonne bouche, qu'un « coucou » s'était glissé dans le nid des professionnels de l'art : des élèves d'une classe de CM2 de l'école Jacques-Decour qui avaient obtenu un panneau, comme les grands !

L A PARTICIPATION,
DE GAUCHE A
DROITE, DE CLÉMENT
ET DE NICOLINO.



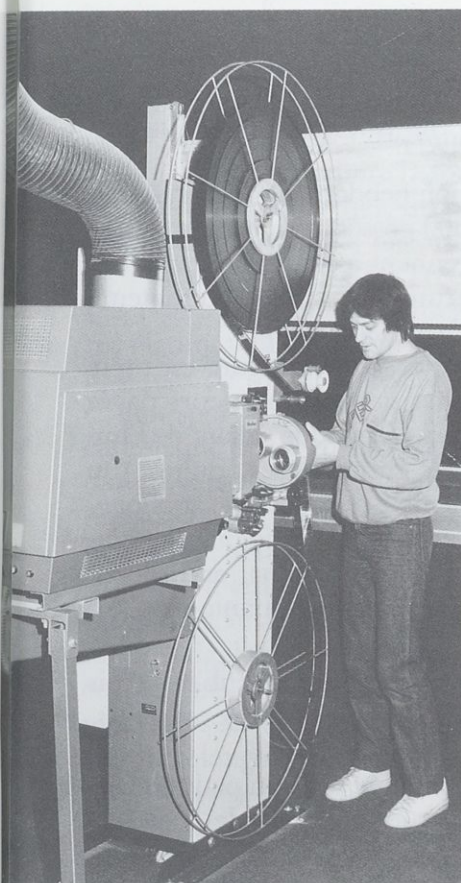
142

LE BIBLIOBUS
MUNICIPAL
APPORTE LES LIVRES
A DOMICILE OU
PRESQUE.

LECTURE ET MUSIQUE POUR TOUS

Dans la municipalité, le Service lecture publique est un organisme à part entière, au même titre que le Service culturel ou le Service sportif. C'est dire l'importance qu'elle attache à la diffusion de la lecture dans les plus larges couches populaires. Cette préoccupation ne date pas d'aujourd'hui. La première bibliothèque (Paul-Éluard) a été ouverte en 1967 dans le centre-ville. La seconde (Elsa-Triolet), en 1974, dans les cités HLM. Enfin, depuis 1986, un bibliobus municipal apporte le livre à domicile, ou presque. Quelques chiffres de 1989 montrent l'importance de cette activité : 2 753 adhérents (1 215 adultes, 1 538 enfants), 51 312 volumes au catalogue (2 161 de plus qu'en 1988). 51 445 prêts dans l'année. Faut-il préciser que pour les Montatairiens l'inscription et les prêts sont entièrement gratuits ?

L'activité du Service lecture ne se borne pas à gérer les installations. Il travaille en étroite collaboration avec les écoles (117 classes auxquelles ont été faits 3 846 prêts). En décembre, chaque enfant des classes primaires reçoit un livre. Les jeunes aussi, le jour de leur mariage. Le service regroupe toutes les actions, tous les débats, toutes les expositions qui sont organisés autour du livre. Une séance mensuelle de cinéma pour



LE PALACE,
LA MEILLEURE
SALLE DE
LA RÉGION.

POUR
LES ENFANTS,
IL EXISTE DÉJÀ UN
PETIT ORCHESTRE
OÙ ILS AIMENT
SE RETROUVER
POUR JOUER
ENSEMBLE.



les enfants a lieu à Paul-Éluard. A Elsa-Triolet est organisée régulièrement « l'Heure du conte ».

Le couronnement de toutes ces actions est une foire aux livres, qui se tient tous les ans, au mois de juin. C'est une grande fête de la chose imprimée, à laquelle participent des écrivains. Au programme de 1990, il y avait, par exemple, trois expositions (Georges Simenon, « le Balzac du 20^e siècle », les métiers du livre et des travaux d'enfants de l'atelier « l'Heure du conte »). Deux débats étaient organisés, Espace Fernand-Léger, l'un autour du livre de Rolande Causse, *les Enfants d'Izieu*, l'autre autour de celui de Christian Buono, *Témoignage d'une babouche noire*. Un atelier de reliure fonctionnait pendant les quinze jours. Enfin, tous les enfants du CM2 ont reçu comme chaque année un livre, souvenir de leur scolarité en primaire, avant d'attaquer le secondaire.

Résultats : ce sont les enfants et les jeunes qui sont les plus grands « consommateurs » de lecture dans les bibliothèques. Là encore les chiffres parlent : pour les inscrits, on compte 1 609 enfants et jeunes de moins de vingt ans pour 527 adultes. Cela augure bien de l'avenir. Il suffit de pénétrer à l'improviste, à n'importe quel moment de la journée, à Paul-Éluard par exemple, pour constater le nombre de petits installés, comme chez eux dans la partie qui leur est réservée, pour feuilleter et lire des illustrés, des BD et des livres.

Un effort considérable a été également fait en faveur de la musique, avec la création d'une Association municipale pour l'enseignement et l'éducation musicale (AMEM). C'est un fait relativement nouveau qui a très vite pris une grande importance dans la ville.

Depuis cinq ans, une animation hebdomadaire a lieu dans toutes les écoles. Elle intéresse 1 600 gosses de la moyenne section maternelle au CM2. Ils apprennent à chanter, à taper des rythmes, à reconnaître les instruments. Deux animateurs s'emploient à leur donner le goût de la musique.

Pour ceux qui veulent continuer, une structure est prête à les accueillir. Elle est encadrée par douze professeurs payés par la municipalité. Il y a un cours de formation, allant de l'initiation au solfège pour les petits, les grands et les adultes. On y apprend la pratique des instruments : trompette, saxophone, clarinette, flûte à bec, flûte traversière, violon, violoncelle, guitare, guitare basse, piano, batterie, percussions, accordéon. Quelque cent cinquante amateurs de cinq à cinquante-cinq ans y participent.

Il y a enfin l'aboutissement : se produire en public. Trois opéras ont été montés en milieu scolaire devant les parents. L'un d'eux, *Idriss* a même été télévisé par FR3.

Pour les enfants plus grands, il existe déjà un petit orchestre où ils aiment à se retrouver pour jouer ensemble. L'objectif prévu d'ici cinq à six ans est la mise sur pied d'un orchestre de chambre, un autre de guitare et un d'accordéon.

Il existe depuis 1910, comme dans beaucoup de villes, une harmonie municipale. Elle était en perte de vitesse il y a cinq ans avec seulement dix participants, elle en compte actuellement une trentaine, qui répètent pour dépasser le classique répertoire des fanfares et se lancer dans le jazz. Elle participe bien sûr à toutes les manifestations, commémorations et fêtes de la ville.

Le couronnement annuel de ces efforts se réalise au cours des deux journées du Festival de la musique. Il a eu lieu en 1990, les 16 et 17 juin, sur le thème de la chanson autour du monde. Au programme, une rencontre de trois chorales d'amateurs avec une professionnelle dans l'église Notre-Dame, un défilé de trois cent cinquante musiciens des fanfares et harmonies venues d'un peu partout, et un spectacle fantastique dans le stade Marcel-Coene archicomble : parades des fanfares participantes, chorale géante de 1 600 enfants interprétant l'*Hymne à la joie* de Beethoven, concert du Chance Orchestre (dix-sept musiciens) et remise de coupes aux sociétés participantes.

Ajoutons que l'AMEM s'est manifestée à deux autres reprises la saison 1990 : par l'audition de ses pianistes le 13 mai et par la prestation de ses instrumentistes et de l'orchestre d'enfants, le 9 juin à l'église Notre-Dame.

A ce propos, l'église Notre-Dame, du 12^e siècle, est le seul monument classé de la ville. Avec l'accord des catholiques eux-mêmes (conseil paroissial et évêché), elle a été désaffectée pour le culte, une autre église, récente, ayant été construite en un

lieu plus facile d'accès. Depuis, elle est affectée aux grandes manifestations artistiques de prestige (exposition de tapisseries d'Aubusson en 1989, orchestre régional de Picardie Sinfonietta en 1990 par exemple). La municipalité se préoccupe de sa rénovation. Elle a fait refaire la toiture. Le reste est en cours : après de multiples démarches, un plan de cinq ans a été mis au point avec les Monuments historiques.

Depuis un an a été créé un Service municipal de la jeunesse. Il a pour but de conseiller et d'aider les jeunes, premières victimes du chômage et des « petits boulots ». Néanmoins, une part de son activité est consacrée aux loisirs, à la culture et aux sports. Pour les quinze-vingt-cinq ans a été créée une carte-jeune qui permet de bénéficier de réductions substantielles dans diverses manifestations. Le service organise aussi des sorties spectacles, visites de musées, etc., à Paris qui n'est distant que d'une soixantaine de kilomètres.

Il y a enfin le cinéma *Palace*. Propriété de la ville qui le gère, il est installé dans l'ancienne salle des fêtes de la coopérative l'Égalitaire et des syndicats des métallos. On y aperçoit encore l'insigne de la CGT. Récemment rénové, il est une des meilleures salles de la région. La programmation est faite d'un subtil mélange de films d'art et d'essai, et de films « commerciaux » de bonne qualité.

La culture est un combat. A Montataire, il est bien engagé.

L E MAIRE
REMETTANT
UN LIVRE,
SOUVENIR DE LEUR
SCOLARITÉ
EN PRIMAIRE,
AUX ENFANTS DU CM2
ENTRANT DANS LE
SECONDAIRE.



11

11



*L'avenir
se prépare
au présent*



A

MONTATAIRE, les livres les plus populaires sont, incontestablement, deux plaquettes. La première a pour auteurs Alain Serres et deux cent cinquante enfants. Elle a pour titre *Montataire je te poème*. Elle est parue en juin 1987. Pour la seconde, les auteurs en sont Nicole Blanchard, Jacky Tremblay et deux cent cinquante enfants, tous les élèves des cours moyens de la ville. Elle est parue en 1989 et s'intitule *le Droit de le faire et de le dire*. Comme il y a deux ans d'écart entre les deux, on peut dire que ce sont cinq cents enfants qui sont passés de l'état d'écopiers à celui de créateurs. Avec la compréhension et l'aide active de leurs instituteurs.

La double aventure a des points communs. La volonté de la municipalité et de son Service lecture publique... avec les moyens matériels que cela suppose (animateurs, édition de plaquettes de qualité, etc...). L'intérêt aussi des enseignants pour cette forme, nouvelle pour la plupart d'entre eux, de travail scolaire. L'aide de professionnels de l'écriture.

S'agissait-il bien d'un travail ? Les enfants ne l'ont pas ressenti ainsi. Plutôt à la fois comme un jeu et une passion, une ouverture à cette forme d'expression, la poésie, qui n'est plus une banale récitation : « Un texte de géographie parle à la tête et un texte de poésie parle au cœur », a dit en classe une fillette à Alain Serres. Quelle belle définition ! Ils ne se sentaient plus, ces écopiers : ils allaient créer une œuvre qui serait imprimée, avec leurs noms à tous, car tous auraient participé à une création collective.

Le premier recueil renferme soixante-cinq poèmes dédiés à Montataire, leur monde réel, mis en vers rimés, rythmés ou libres : la maison, l'usine, la misère, la rue, les fêtes, les rêves aussi. En voici un à titre d'exemple, *Vu d'en haut* :

MONTATAIRE
EN ACTION AVEC
« L'APPEL
DES CENT »
POUR
LE DÉSARMEMENT
ET LA PAIX.

*Là-haut
dans le ciel
volent les oiseaux,
tout petit
petit
le paysage
sous leurs pattes.
Tout petits
petits
les grains qui roulent
dans les rues.*

*Ils ont faim
si faim
qu'ils se précipitent
sur la ville.*

*Mais arrivés au sol
déception !
Ce ne sont pas des grains
mais des Montatairiens
avec des pieds et des mains !*

A l'issue de ce travail, Alain Serres pouvait dire :

« J'ai ressenti fortement ici que l'écrit doit être la propriété de tous, une conquête de tous les jours dont personne ne peut être exclu si l'on ne veut rien perdre de cette formidable richesse de l'humanité : la diversité des hommes... »

« J'ai enfin retenu... que seule la liberté est porteuse de bonheur. La carte blanche dont j'ai bénéficié, dont maîtres et enfants ont pu user, est la seule règle qui peut être érigée dans le domaine de la culture... »

La seconde plaquette se voulait une participation originale à la commémoration de la Révolution française. On y interpelle sur les droits de l'enfant, la liberté, l'injustice, le racisme, la guerre, la violence. Du « sérieux » et quelle fraîcheur, quelle générosité !

« Tu es si joli mon copain de couleur noire ou plutôt café au lait, et toi mon voisin qui est jaune... Moi je suis blanche. A l'école, il y a des blonds, des châains, des cheveux couleurs marron, noir ; quant à la maîtresse, elle est rousse. Après, il y a les yeux bleus, marrons, verts. Il y a aussi l'arc-en-ciel de couleurs verte, marron, rouge, jaune, violet, orange... Si on faisait une ronde autour du monde », a écrit Sophie (neuf ans). Et Caroline (onze ans) : « Si la terre n'avait qu'une seule couleur, je prendrais des tonnes et des tonnes de seaux de peintures toutes différentes et je parcourrais la terre, en renversant ces seaux remplis de gaîté. »

Il est intéressant de suivre la genèse de ces petits ouvrages. Partant de *Montataire je te poème*, Nicole Capet, directrice du Service lecture publique l'a fait pour nous :

« Nous avons l'habitude d'organiser des animations autour du livre, avec des écrivains. C'est alors que l'idée est née de mettre sur pied une animation ininterrompue, d'une année scolaire ou presque, avec des enfants d'une même tranche d'âge. Il nous a semblé qu'un de leurs liens communs, qu'ils soient issus de parents de souche ou d'immigrés, était leur ville. Pourquoi n'en parleraient-ils pas, à leur manière ? Il fallait un poète pour relever le défi. Nous avons pensé à Alain Serres, enseignant lui-même, mais surtout auteur de très beaux livres pour enfants : *Pain, beurre et chocolat* à la Farandole, *le Petit Humain* chez Gallimard, par exemple.

« Nous avons réuni les enseignants des classes de cours moyens pour leur parler du projet. Ils ont été très intéressés. Il fallait trouver un aboutissement. L'idée du livre a surgi. Il ne restait qu'à se mettre au travail, à se partager, école par école, les centres d'intérêts : la nature, les rues, les usines, les métiers, les loisirs, etc.

« Alain Serres est venu onze fois entre le 13 novembre 1986 et le 2 avril 1987, à raison de cinq visites dans chacune des onze classes concernées. Son objectif était de motiver les enfants, de leur expliquer qu'ils étaient entièrement libres de s'exprimer sans trop s'accrocher à la grammaire ou l'orthographe. Il ne s'agissait pas d'un devoir mais d'écrire avec son cœur : on pouvait faire des poésies avec des mots de tous les

jours. Au départ, les enfants commençaient à écrire en présence du poète. Puis ils continuaient sans lui, avec les conseils et l'appui des instituteurs. A la visite suivante d'Alain on affinait les textes, etc.

« Très vite tout le monde s'est engagé à fond. A tel point qu'un instituteur d'une classe de perfectionnement a demandé à s'intégrer à l'animation. Ses gamins, des enfants en difficultés scolaires, se sont passionnés, ont écrit des textes magnifiques. A tel point aussi que je recevais souvent, à la bibliothèque, la visite d'enfants venus me demander quand ils reverraient Alain Serres.

« Au bout du compte, nous nous sommes retrouvés à la tête de quatre cents textes ! Il fallait trier, sans pour cela écarter les enfants dont les poèmes ne seraient pas sur la plaquette. Il fallait que ce qui paraîtrait devienne l'œuvre de tous, où chacun se reconnaîtrait. Le choix et la mise en forme définitive ont donc été faits avec les enfants eux-mêmes et avec leur accord, afin que la classe, dans son ensemble, s'approprie les textes choisis. C'est pourquoi la plaquette, tirée avec soin sur les presses de l'imprimerie municipale, s'ouvre sur les noms des deux cent cinquante enfants, cependant que les textes eux-mêmes ne sont pas signés : ils appartiennent à tous.

« Le 13 juin 1987, pendant la Foire du livre, sous un chapiteau dressé sur la place de la Mairie, une fête a eu lieu. La comédienne Ariane Ascarine a lu un choix des poèmes, et la plaquette a été remise, en présence des parents, solennellement, à chacun des enfants, par le maire et Alain Serres. Elle a eu tant de succès que, trois ans après, on vient encore m'en réclamer à la bibliothèque ! Quant aux liens établis avec les enfants, ils durent encore alors qu'ils sont devenus des adolescents !... »

151

L'ENFANT CITOYEN



APPRENDRE
A DEVENIR
UN CITOYEN DÈS
LE PLUS JEUNE ÂGE.
ICI LA GARDERIE
SCOLAIRE.



152

AU CENTRE
DE LOISIRS,
LA JOIE EST DE
RIGUEUR ET L'ON
Y MONTRE QUE
L'ENFANT A SA PLACE,
SON MOT A DIRE,
DANS LA VILLE
COMME AILLEURS.

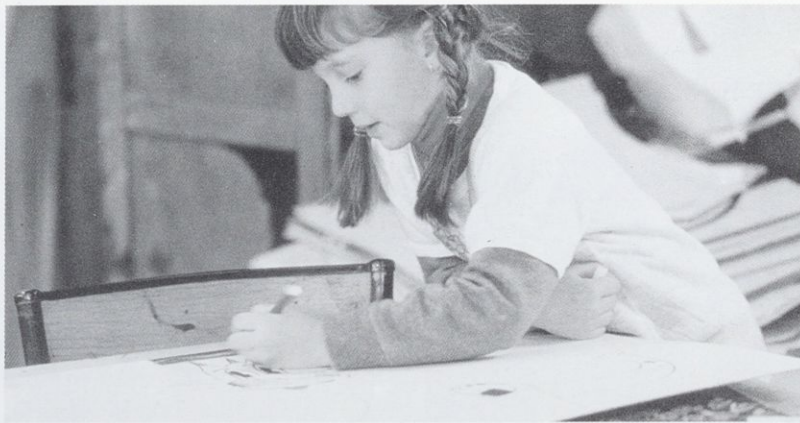
Bien sûr, comme beaucoup de villes, Montataire possède tout un équipement pour venir en aide aux petits... et à leurs parents. L'originalité, c'est qu'ils sont particulièrement développés et qu'ils pratiquent des tarifs très bas et adaptés aux possibilités de chaque foyer, pris séparément. Qu'on apprécie leur diversité pour une ville de treize mille habitants : une crèche (80% du coût de fonctionnement pris en charge par la ville) et une halte-garderie péri-scolaire pour les petits de deux à six ans dont le père et la mère travaillent, une halte-garderie où l'on accueille les enfants à l'heure, ce qui intéresse les familles où un seul des membres exerce un métier, un restaurant par groupe scolaire (ils ont servi plus de cent cinquante mille repas en 1989-1990, au prix variant de 4,60 francs à 11,90 francs selon le quotient familial, gratuits pour les plus défavorisés, car ils constituent souvent, pour eux, le seul vrai repas quotidien : prix de revient réel, 28 francs), six classes de neige et une classe de mer, l'organisation de vacances d'été (50% pris en charge par la ville)...

Sans parler du centre aéré...

Ou, plutôt, des centres de loisirs.

Ce n'est pas une nuance de vocabulaire. Du « patro » de papa au centre de loisirs, il y a un monde. Le premier n'était qu'une sorte de garderie pour les gosses de parents au travail. Le second a beaucoup plus d'ambition.

Des centres de loisirs donc, au pluriel. Il y en a quatre.



Deux pour les tout petits, un troisième pour les enfants de six à douze ans et un quatrième, une sorte de club, pour les douze-quinze ans, où ils sont libres de venir à leur guise. Tous sont différents dans leurs activités. Tous sont semblables par l'esprit qui les anime.

DANS
LE CADRE
DES CENTRES DE
LOISIRS, UN ATELIER
DE DESSIN
ET DE SCULPTURE.

L'idée directrice est que l'enfant est un membre à part entière de la collectivité montatairienne. Il a sa place, son mot à dire, dans la ville comme ailleurs. On n'a pas attendu, ici, la « Charte des droits de l'enfant et des devoirs de la société à leur égard », adoptée en 1989 à l'ONU, pour en faire une réalité vivante. D'une part, les centres de loisirs sont des lieux ouverts aux parents. De l'autre, la ville toute entière est un champ d'activités pour les enfants : du théâtre au *Palace*, aux grands jeux et aux manifestations diverses dans les rues lors de la fête des centres de loisirs en septembre et de la fête communale en août, où une journée leur est réservée, tout est mis en œuvre pour qu'ils puissent s'exprimer en toute liberté.

A l'été 1989 par exemple, le thème était la reconstitution, avec la débrouillardise et le « système D » de rigueur, des grandes découvertes de la technologie depuis deux siècles. Ils ont pour cela rendu visite à des professionnels et aux services techniques municipaux, puis ils se sont mis à l'œuvre. C'est ainsi qu'un lundi, les Montatairiens ont eu droit, sur la place de la Mairie, à une exposition originale : une « station météo » faite d'aiguilles à tricoter et de bouchons de liège pour mesurer le temps, un pluviomètre en carton (inutile ce jour-là : il faisait un grand soleil), un train modèle-réduit, des montgolfières de papier de soie prenant leur essor, une kyrielle d'objets fonctionnant sur pile pour raconter l'histoire de l'électricité et, le clou de l'expo, le « pompon » : il s'agissait d'une structure hydraulique faite de tubes de PVC et de roues de bicyclettes entraînées par des courroies de ficelles et animées par des godets faits de boîtes de conserves vides...

Ce n'avait pas été leur seule occupation. 1989 était l'année du bicentenaire d'une révolution commencée par le dépôt des cahiers de doléances. Les enfants ont écrit les leurs, librement. Ils ont exposé leur vie, les problèmes du chômage, de la malnutrition, du logement mal adapté et trop cher, des coupures



154

LE PETIT CHÂTEAU
EST UN LIEU
DE RÊVE POUR
LE CENTRE DE LOISIRS
MATERNEL.

pour électricité non payée... Avec leurs mots. La réalité d'une population qui vit difficilement, vue par des yeux d'enfants. Un spectacle, monté à partir du livre de Bertrand Solet, *Nicolas de Montreuil*, avec une chanson originale, s'il vous plaît, a permis de faire comprendre à tous ce qu'ils avaient de commun et qui, en 1789, avait réuni les pauvres gens pour que les choses changent. Un journal du centre a été édité, reproduisant les cahiers de doléances, à l'intention des parents qui, eux, ont été invités à répondre dans un livre d'or.

Le 12 avril 1990, pendant les vacances de Pâques, une initiative originale était présentée publiquement, le jour du marché, sur la place de la Mairie. Une douzaine de gosses avaient envahi la salle des mariages pour y installer leurs micros, leur tourne-disques et leurs cassettes. Des hauts-parleurs avaient été installés dehors, entre les étals des forains. On lançait la première émission de « FM méga jeunes, la radio la plus sympa de la région ». Un programme complet de plus d'une heure : musique, journal, météo, interview de Daniel Brochot, premier adjoint chargé de la jeunesse. J'y ai appris, pour ma part, que le budget des centres de loisirs (réponse à une question pertinente des enfants à Daniel Brochot) s'élevait à la coquette somme de 263 600 000 centimes !

A toutes ces activités d'éveil s'en ajoutent d'autres, bien sûr plus classiques : jeux divers, sorties de groupes, piscine, patinoire, travaux manuels (menuiserie, électricité, mécanique, modelage) dans l'ancienne Grange aux dîmes du petit château, outillée pour cela, sports variés allant du base-ball à la voile ou à l'escalade, etc...

Côté fonctionnement, tout est fait pour que les décisions soient prises d'une manière démocratique. Tous les après-midis, à l'heure du goûter, se réunit le conseil d'équipe avec son moniteur (un pour dix enfants en primaire, un pour huit en maternelle). On y discute de la journée passée et de celle qui va venir. Un représentant de chaque équipe (il change toutes les semaines) rencontre alors ses « collègues » du même groupe d'âge : c'est le conseil de groupe. Une fois par semaine, le vendredi, de 16 h 30 à 17 h 30, se tient le conseil de centre, composé des représentants des conseils de groupes et d'un délégué de la direction. Aucun ordre du jour n'est prévu. On peut discuter librement de tous les sujets, critiquer, faire des suggestions pour l'avenir, prendre des décisions. A Pâques, sont déjà discutés les projets pour les vacances d'été. Ainsi s'efforce-t-on de faire que les enfants soient acteurs de leur vie quotidienne, qu'ils déterminent en commun ce qu'ils aimeraient faire, comment et s'il est possible de le faire. Bref, à devenir responsables, ensemble. Dès Pâques 1990, on évoquait par exemple, après la réussite de l'émission de radio, la possibilité de réaliser une émission télévisée en vidéo. En maternelle, des goûters auxquels participent les parents (qui les ont préparés) ont lieu tous les vendredis.

Il est évident que la somme de ces activités exige des moyens à la mesure. Le centre, installé sur le plateau, en pleine



nature, près du petit château qui en fait partie, a été spécialement conçu et construit : trois pavillons d'accueil pour les enfants, un pour les bureaux, l'accueil des parents et l'infirmerie, un pour les cuisines-restaurants, un terrain de football et une aire de jeux. Au petit château, les « maternelle » vivent un vrai conte de fée : leurs salles de jeux sont dans les anciens salons de la Grange aux dîmes rénovée. Des grottes creusées dans la falaise (habitées autrefois) accueillent une baby-ferme avec une oie, des canards, des poules, des lapins et autres petits animaux qu'ils soignent et nourrissent à tour de rôle. Un baby-jardin leur permet de s'initier à la culture des carottes, salades, persil, fleurs, etc. Des autocars spéciaux de la ville vont chercher et ramènent ceux qui sont trop éloignés.

Les quarante moniteurs, essentiellement des jeunes gens et des jeunes filles de Montataire, ont vu leur formation assurée gratuitement par la ville contre un seul engagement : travailler au moins trois mois pour le centre.

Le directeur, André Pitaval, ne cache pas sa satisfaction de se trouver dans un tel environnement : quatre cents gosses sont là qui demandent à venir sans attendre qu'on les y amène. Il faut les satisfaire tout en participant à leur formation !

Pitaval, un professionnel des mouvements socio-éducatifs, vient de la région parisienne. Il est là parce que, dit-il : « C'est une commune qui travaille dans le bon sens. Un chouette centre de loisirs, c'est une chouette ville, la meilleure de ma carrière. J'y travaille avec des élus qui ont des idées claires sur l'enfance, ses droits et ses besoins. Et qui mettent en pratique ce qu'ils disent... »

B ICENTENAIRE
DE LA RÉVOLUTION
FRANÇAISE :
DÉTRUIRE LES
BASTILLES, TOUTES
LES BASTILLES.

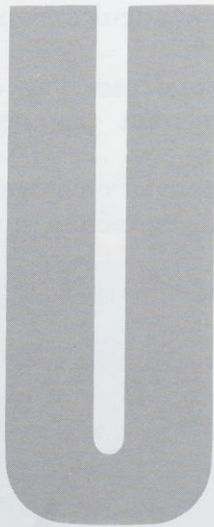
21

12

Une ville qui bouge







UNE VILLE QUI BOUGE : c'est la devise. Pour se rendre

compte à quel point, il faut voir d'où elle vient, où elle en est. Et où elle va.

Pour le passé, nous disposons d'un témoignage de première main, datant de décembre 1964, paru sous le titre « Bientôt vingt ans !... » dans le Bulletin municipal de Montataire. Il est signé de Marcel Coene qui y faisait le point des réalisations municipales depuis son arrivée au fauteuil de premier magistrat de la ville.

Voici donc d'où l'on vient :

« 1945, c'était encore l'époque des bons de pain, de textile, de chaussures.

« Les services de voirie et l'enlèvement des ordures avec pour seul véhicule un tombereau et son cheval, le corbillard cahotant, les routes défoncées, les trottoirs inexistant, la situation était grave. Montataire n'était pas une exception, il était un cas.

« Deux groupes scolaires anciens : celui de la rue Jean-Jaurès dont la construction remonte à plus d'un siècle, dont le préau a été transformé en classes ; le groupe Edmond-Léveillé de sept classes plus quatre aménagées dans le préau ; une école maternelle vieille de plus de cent ans, elle aussi, et le groupe de la rue Louis-Blanc de cinq classes datant de 1910, en mauvais état. Aujourd'hui soixante classes neuves ou améliorées plus quatre classes préfabriquées.

« Beaucoup de Montatairiens ignorent ce qu'était Montataire à cette époque.

« La rue Mertian avec le fossé qui lui était parallèle et qui infestait tout le quartier, les pavés de la rue de la République et de la rue Jean-Jaurès, ces rues n'étaient pas moins larges que maintenant mais toutes étaient dans un état lamentable et ont dû subir une réfection complète, les trottoirs étaient rares, la plupart impraticables.

« La ville ne possédait que les bâtiments de la mairie, la poste, la salle de la Coop et l'abattoir où se trouvait une écurie pour l'unique cheval qui devait, cahin-caha, remorquer le tombereau, traîner le corbillard.

« Le vieux cimetière était plein, il nous fallut en faire un

**UNE VILLE
QUI BOUGE :
ILS ONT DU MAL
À IMAGINER
CE QU'ÉTAIT LEUR
VILLE IL Y A
SEULEMENT VINGT
OU TRENTE ANS.**

second, d'où expropriation qui dura deux ans, puis construction et aménagement.

« Un personnel de voirie ayant dépassé l'âge de la retraite.

« Des ressources ne permettant pas de réalisations d'envergure...

« ... Le conseil municipal pouvait envisager de temps à autre une réfection d'une centaine de mètres, sur la route qui se révélait la plus mauvaise...

« ... C'est vers 1950 que nous commençons à voir la situation s'éclaircir.

« Des acquisitions nous permirent l'aménagement, plus tard, du parc de la ville et du centre Marcel-Cachin, le groupe scolaire Joliot-Curie fut agrandi de treize classes nouvelles et



160

U NE ÉCOLE
MATERNELLE...
DANS LES ANNÉES
TRENTÉ. C'EST
L'ÉCOLE JEAN-MACÉ
AUJOURD'HUI.
PARMI LES GAMINS,
IL Y EN A UN
QUE CONNAISSENT
TOUS LES
MONTATAIRIENS.
C'EST M. LE MAIRE...
TROUVEZ-LE !

sept logements. Cela ne se fit pas sans difficultés puisqu'il fut subventionné en quatre fois.

« Il y eut également l'ouverture d'une école à Magenta, puis le groupe Paul-Langevin de treize classes dont trois maternelles.

« Préalablement nous avons ouvert la cantine scolaire à une époque où d'autres villes les fermaient en raison du déficit qu'elles représentaient.

« L'acquisition du petit château, de l'allée des Marronniers et des Sapins dans des conditions avantageuses pour la ville, nous offre des possibilités énormes pour le patronage et pour la culture intellectuelle.

« Dernièrement l'acquisition des locaux de l'Égalitaire qui restera de cette façon non pas une propriété privée mais qui sera celle des Montatairiens.

« L'avenir incertain que nous vivons en raison des attaques que subissent les collectivités locales de la part du gouvernement est cependant envisagé avec beaucoup d'espoir, il faudra certes lutter pour faire aboutir nos projets qui, cependant, n'ont rien de démagogiques, cette lutte nous ne pourrions la mener seuls et c'est avec le concours de toute la population que nous devons y parvenir... »

Où en est Montataire trente ans plus tard ?

Il y avait 60 classes, a écrit Marcel Coene. Il y en a 117 actuellement, près du double, alors que la population n'a aug-



menté que de moins de 50% entre les deux époques. Tous les groupes scolaires ont leur cantine et leur cuisine. Il y a eu la construction de presque toutes les cités HLM qui, sur le plateau, en bordure de la campagne, ont donné à la ville un aspect nouveau sans toucher à son visage traditionnel. Il y a eu la construction du magnifique stade omni-sports Marcel-Coene et des équipements dont nous avons parlé. Il y a aussi toute une série de transformations dont on parle moins, que l'on oublie parfois quand on habite la ville depuis moins de trente ans : la déviation qui fait que l'on ne traverse plus la ville par les peu larges et tortueuses rues Jean-Jaurès et de la République, la rénovation de la place Auguste-Génie, la modernisation de la mairie, la construction de la mairie-annexe avec sa salle du conseil, les aménagements de la circulation, les fleurs à tous les carrefours. Les squares et jardins, la modernisation de la salle de la Libération et du *Palace* ; la crèche, les haltes-garderies, le centre de loisirs des enfants avec leurs constructions spécifiques, les deux bibliothèques et le bibliobus, l'aménagement du bois communal, de la sente du Panorama ; le début de la restauration de l'église Notre-Dame, etc. Et je dois en oublier !

Dans la seule période de quelques mois au cours de laquelle a été écrit ce livre, j'ai pu voir : l'inauguration de l'espace Fernand-Léger, celle du centre de secours incendies, celle de la résidence Maurice-Mignon pour personnes âgées, de la

TOUS LES GROUPES ONT LEUR RESTAURANT SCOLAIRE.

UNE COUR D'ÉCOLE OÙ L'ON NE S'ENNUIE PAS : LE GROUPE JOLIOT-CURIE.



162

DES FLEURS,
UN BRIN DE
CAUSETTE SUR LA
PLACE DE LA MAIRIE
AMÉNAGÉE.

QUAND
LES ENFANTS
DES CENTRES DE
LOISIRS ORGANISENT
SUR CETTE PLACE
UNE COURSE
DE FORMULE 1,
AVEC DES VOITURES
DE LEUR CONCEPTION,
C'EST LA FÊTE !



piscine, la fin de l'aménagement du quartier Lesiour avec la construction de soixante logements — première tranche d'un projet de cent-soixante logements —, la construction de deux courts de tennis couverts, la rénovation des espaces verts autour des cités HLM et l'inauguration du lycée. Ce n'est sans doute pas tout à fait d'une réalisation locale dont il s'agit, mais elle ne se serait pas réalisée ici sans l'acharnement de la municipalité et de son maire-conseiller régional et général. On le sait, de telles constructions sont du ressort de la Région. Lorsqu'il en a été question, les deux autres lycées du bassin creillois étant surchargés, tout était préparé ici pour l'accueillir dans les meilleures conditions. Le résultat est architecturalement



remarquable. Malgré ses dimensions, il s'insère parfaitement dans le site. Il a ouvert ses portes aux premiers élèves à la rentrée 1990. Il pourra en recevoir près de 1 700. Il comprend un cycle long d'enseignement général et technologique, un cycle court (un LEP de 400 élèves) et comporte des sections d'enseignement général (scientifique et littéraire) et tertiaire. On avait souhaité qu'il soit baptisé du nom d'un grand écrivain et poète, Aragon. C'est chose faite.

Voilà où en est la ville, en l'an de grâce 1990. Que sera demain ?

CONQUÉRIR LE FUTUR

Les projets ne manquent pas : amélioration de la liaison entre le plateau et le centre-ville, développement du centre de loisirs, diviser en deux fonctions l'école Jacques-Decour trop grande (une partie restant école, l'autre étant transformée en salles pour les associations), construire une autre école d'une taille plus humaine, prévoir l'éventualité d'une deuxième résidence pour personnes âgées, la première n'ayant pu satisfaire toutes les demandes, hâter l'aménagement d'un hôtel-studios pour les jeunes travailleurs... Et, le plus rapidement possible, revivifier le centre-ville trop dépeuplé, grâce à la zone d'aménagement concertée, en cours d'étude, ce qui suppose un effort considérable mais indispensable.

En effet, la déviation mise en place pour assurer la circulation dans de bonnes conditions fait que, lorsqu'on arrive de Creil, on entre en ville par l'arrière des jardins, avec leurs cabanes en plus ou moins bon état. La ZAC concerne toute cette partie du vieux Montataire, peu peuplée et faite de bâtiments en mauvais état et souvent vides. La ville, qui songeait à l'avenir, est d'ailleurs déjà propriétaire de la plupart des terrains. Le nouveau quartier s'édifiera en conservant et en réhabilitant tout ce qui peut l'être. On ne démolira, en tout et pour tout, qu'une dizaine de maisons et l'on créera un front bâti tout le long de la route, dont la hauteur n'excèdera pas 7 à 8 mètres, hormis quelques points légèrement plus hauts (11 mètres), afin de ne pas détruire le panorama sur le vieux Montataire, son château et son église. Cela équivaut à la construction de 250 à 300 logements neufs, dotés de 500 places de parkings bien camouflées, environnés d'espaces fleuris et longeant un boulevard urbain planté d'arbres, avec de larges trottoirs et deux couloirs de circulation séparés par un terre-plein central. Tel est du moins un projet que l'on est en train de mettre au point avant de le présenter publiquement.

La priorité des priorités ce n'est pas de détruire ce qui fait le charme de la ville, ville de tradition et moderne à la fois, vieille cité qui se prépare à vivre à l'heure du 21^e siècle, avec sa population ouvrière et ses coutumes faites de luttes, de convivialité et de solidarité.

Maurice Bambier, son maire, y tient par-dessus tout. C'est



M LE MAIRE
EST ÉGALEMENT
UN MILITANT.

un enfant du pays. Il y est né, rue Jean-Jaurès, là où se trouve maintenant la résidence des personnes âgées, dans une famille pauvre de neuf enfants. Il était le septième. Son père a travaillé aux Forges puis chez Daydé. Il a été à l'école primaire de Montataire jusqu'au certificat d'études. Après deux années d'école professionnelle, il est entré, le jour de ses quatorze ans, chez Brissonneau, puis chez Desnoyers à Laigneville, à l'éti-rage. C'est là que, formé sur le tas, il a acquis une qualification de tourneur. Il fait partie de ces générations d'ouvriers nés et travaillant dans la cité. Il ne l'a pas oublié.

Pour mener à bien tous ces projets, il faut des moyens, beaucoup de moyens : « Mais Montataire est une ville riche avec les taxes professionnelles que lui apportent les entrepri-



166

UNE
MANIFESTATION
OUVRIÈRE,
PARMI D'AUTRES,
POUR LES
REVENDICATIONS.

ses », entend-on ici et là. Ce n'est pas si simple. Une ville riche, c'est d'abord une ville où ceux qui y vivent ont de bons revenus. Ce n'est pas le cas. Ici, beaucoup de familles sont au seuil de la pauvreté, certaines au-dessous. En règle générale, les revenus sont faibles. Les élus font ce qu'ils peuvent pour venir en aide aux démunis : il n'y a pas d'expulsions ni de saisies, le maire recherchant auprès des huissiers un arrangement raisonnable quand un cas se présente. Il n'en est pas de même à Creil ! Malgré les tarifs étudiés et très bas dans les lieux où s'exerce l'activité municipale, ce n'est pas un budget communal qui peut sortir les gens de la misère :

« La réalité, dit Maurice Bambier, c'est l'accroissement du chômage : 800 officiellement, chiffre de l'ANPE, plus les autres... La vérité c'est que, malgré la modernisation des entreprises locales, ce dont nous nous félicitons, les usines se développent parce qu'il y a, sur place, une classe ouvrière compétente, parce qu'il y a, tout autour, des équipements qui correspondent. Vivre et travailler à Montataire, c'est notre volonté. Si ces entreprises se modernisent, il y a tout de même des distorsions et surtout des suppressions d'emplois. J'espère qu'avec le nouveau lycée, nous aurons sur place une formation qui corresponde aux besoins technologiques modernes.

« Notre réalité, c'est qu'il faut continuer à moderniser la ville. Nous avons besoin, pour cela, d'une bonne politique financière. Si les projets que le gouvernement met en place vont



jusqu'au bout, cela nous privera des ressources qui proviennent de la taxe professionnelle. Nous avons chiffré ce manque à deux milliards de centimes, le cinquième de tout notre budget ! »

Ce projet, le gouvernement l'appelle « l'intercommunalité ». Il enclenche un processus qui pousse au regroupement massif des communes, sous le prétexte de les rendre plus compétitives et plus fortes au moment de l'entrée en application du Marché unique européen. Des sortes de districts géants, regroupant, avec des pouvoirs accrus, des dizaines de localités sous l'appellation de « communauté de ville » dans lesquelles les élus seraient loin de leurs mandats et où les plus gros « mangeraient » plus ou moins les autres.

Il y a belle lurette que Creil aspire à cet événement. Il y a plus d'un siècle, en 1888, un « Projet d'annexion à la commune de Creil des communes de Montataire et de Nogent-les-Vierges » avait été rédigé et publié par un conseiller du nom de Grison. Plus près de nous, en 1964, lors de la création du district urbain, le conseil municipal de Creil avait purement et simplement transformé en quartiers de sa ville, Nogent et Montataire ! Une délibération cassée d'ailleurs par le tribunal administratif de Rouen, devant la protestation des deux « victimes ».

Personne n'est contre une libre coopération intercommunale. On la pratique déjà couramment : dernier exemple en

DANS LE COLLECTIF OISE DE « L'APPEL DES CENT », IL Y A BEAUCOUP DE MONTATARIENS. ON RECONNAÎT, AU CENTRE, MAURICE BAMBIER.



LA PREMIÈRE
RENTÉE
AU NOUVEAU LYCÉE
LOUIS-ARAGON.
C'ÉTAIT EN
SEPTEMBRE 1990.

date, la piscine et la base nautique et de loisirs de Saint-Leu d'Esseurent. Mais on se refuse au dilemme posé par le pouvoir : adhésion forcée ou étranglement. L'existence de 36 000 communes est un aspect de notre démocratie. Grâce à leur existence, des centaines de milliers de personnes s'intéressent aux affaires publiques et à leur gestion. L'intercommunalité serait placer un écran entre les élus et les citoyens, les pouvoirs de décision étant dans les faits, aux mains de technocrates loin des réalités quotidiennes :

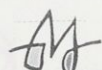
« Si un tel projet entraînait en application, dit Maurice Bambier, cela nous poserait des problèmes de choix, de réexamen de notre programme municipal, sur lequel 72% des Montatairiens nous ont réélus pour l'appliquer, parce qu'il correspond à leurs besoins. Nous n'avons pas l'intention de nous laisser faire.

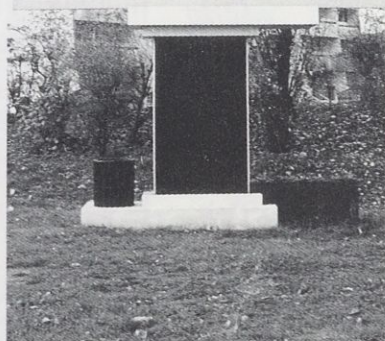
« Quand on dit que nous sommes une ville qui bouge, cela ne signifie pas que ce qui bouge ce sont seulement les réalisations. Nous sommes prêts à créer les conditions pour que les Montatairiens bougent avec nous. Nous ne sommes pas pour rien les descendants des Jacques ! »



DANS LA VILLE
DES ENFANTS-ROIS,
LES AFFICHES DISENT
BIEN HAUT LA
VOLONTÉ DE
L'IMMENSE MAJORITÉ.

Travail, Paix, Liberté,
c'est la devise de notre ville.
Nous y tenons.


Montataire
VILLE DE FRANCE



1.

LES ARMES DE LA VILLE



170

2.

LES MAIRES DEPUIS LA FONDATION DE LA COMMUNE

La création des communes date de 1790. Elle est l'œuvre de la Révolution française. Auparavant, Montataire était une paroisse. La fonction de maire sera supprimée après le 9 thermidor an III (1795) pour être rétablie peu après. Les villes sont alors administrées par un « agent communal ». La réunion de ces agents au chef-lieu d'arrondissement constitue l'administration municipale du canton. A partir de 1800, les maires entrent de nouveau en fonction. Ils sont nommés par le pouvoir central et non élus (Bonaparte, Premier Consul devenant Napoléon I^{er} en 1805). Ces nominations se poursuivent pendant toute la durée du I^{er} Empire, des royautés et du Second Empire, jusqu'en 1870. Il en est de même pendant le régime de Vichy, sous l'occupation hitlérienne, entre 1940 et 1944.

- 1790 - François Porée (élu)
- 1793 - Jean Mennessier (élu)
- 1797 - Laurent Dufour (agent communal, puis nommé)
- 1804 - Joseph Boucherez (nommé)
- 1824 - Charles-Eustache Loberaye (nommé)
- 1830 - Louis Poirée (nommé)
- 1832 - André Frohlich (nommé)
- 1870 - Baron de Condé (élu)
- 1878 - Célestin Marcel Hérouart (élu)
- 1886 - Maxime Barbier (élu)
- 1892 - Émile Cuenin (élu)
- 1895 - Dominique Faure-Hérouart (élu)
- 1904 - Jules Daussin (élu)
- 1919 - Auguste Génie (élu)
- 1938 - Fernand Fournier (élu, puis nommé en 1941 par Vichy)
- 1945 - Marcel Coene (élu)
- 1966 - Robert Trin (élu)
- 1983 - Maurice Bambier (élu)

3.

Superficie : 1 066 hectares dont 355 cultivables.

Altitude : 32 mètres.

Chef-lieu de canton ; Paris est à 55 kilomètres par l'autoroute, 45 kilomètres par la RN 16 ; l'aéroport de Roissy à 30 kilomètres ; Creil à 5 kilomètres.

Population : 6 288 hommes, 6 274 femmes, en 1982 (4 504 de zéro à dix-neuf ans, 3 894 de vingt à trente-neuf ans, 2 591 de quarante à cinquante-neuf ans, 1 978 de plus de soixante ans). Français de souche : 10 584, étrangers : 1 978 (15%). Professions : employeurs et travailleurs indépendants : 156 ; aides familiaux : 40 ; ingénieurs et cadres : 121 ; maîtrise : 276, techniciens : 153 ; ouvriers et employés : 3 824 ; secteur public : 191 ; chômeurs : 633.

QUELQUES CHIFFRES SUR MONTATAIRE

4.

1300 : 355
1825 : 1 000
1901 : 6 753
1931 : 7 392
1954 : 8 555
1975 : 13 166

1750 : 530
1850 : 2 200
1911 : 7 347
1936 : 7 368
1962 : 9 630
1982 : 12 562

1800 : 900
1876 : 5 106
1921 : 7 809
1946 : 7 618
1968 : 10 020
1990 : 12 335

NOMBRE D'HABITANTS DEPUIS 1300

5.

Gros-Hêtre, Pont-Rouge, la Ferme-des-Granges, les Larris de la Fortune, Dieu-de-Pitié, Fosse, Compte, la Vallée-des-Moulins, Folle-Emprise, la Vallée de Vitel (sud-nord), Sous le Clos-de-Vitel, le Clos (nouveau cimetière), le Clos-Blanc (ancien cimetière), le Blanc-Freyer, la Cocquetière et la Garenne-Fermée, le Vignoble, les Pourrures Est.

(Les « larris » sont des terrains peu propres à la culture. La couche végétale est peu épaisse et se trouve sur la masse de pierres. Pour cette raison ils restent généralement en friches.

Les « murgets » sont des terres où foisonnent les pierres. Pour les rendre cultivables, les plus grosses pierres ont été ramassées. Avec elles on a fait des murets, d'où le nom de murgets. Sur ces terrains la vigne était plantée : leur exposition au midi les rendaient bons pour cette culture.

La « Justice » était le lieu où les potences, ou encore des arbres, étaient plantés. Ils servaient à exposer les condamnés à mort pendus. Ils étaient situés près des chemins fréquentés pour frapper l'imagination des passants.

A Montataire, dans les années précédant la Révolution de 1789 et jusqu'aux années 1800, la cavée d'Angy et la route allant de l'église Notre-Dame à Rousseloy étaient le chemin des diligences de poste. La Vallée-Pierrot était envahie par les moineaux, d'où son nom. Vers Saint-Vaast se trouve la Chambre-aux-Loups, lieu où, fort probablement, on trouvait ces animaux.

LES LIEUX-DITS

171

6.

Salvador ALLENDE (1909-1973) - Président de l'Unité populaire au Chili, assassiné par les putschistes du général Pinochet.

Henri BARBUSSE (1873-1935) - Auteur du *Feu*, créateur du mouvement Amsterdam-Pleyel pour la paix. Communiste.

BESSEMER (1813-1898) — Ingénieur britannique, inventeur d'un procédé de transformation de la fonte en acier.

Louis BLANC (1811-1882) - Historien socialiste, député.

Hervé BOULANGER (1899-1945) - Résistant. Mort en déportation.

Guillaume CALLE - Chef historique de la Jacquerie. Natif de Mello, c'est à Montataire qu'il établit son PC.

Raymond COENE (1902-1962) - Syndicaliste très populaire, membre du PCF.

Christian COGNARD (1922-1945) - Résistant, mort en déportation.

CONDÉ (Baron de) - Châtelain et maire de Montataire. Auteur de *l'Histoire d'un château*.

Ambroise CROIZAT (1901-1951) - Ajusteur-outilleur. Ministre du Travail, père de la Sécurité sociale et de la retraite des vieux travailleurs. Député de Paris. Secrétaire général de la Fédération des métaux (CGT). Membre du comité central du Parti communiste français.

LES PERSONNES AYANT DONNÉ LEURS NOMS A DES RUES OU A DES PLACES

- Jacques DECOUR (1910-1942) - Professeur. Résistant, fondateur des *Lettres françaises*. Fusillé par les nazis.
- Raoul DEDICOURT (1911-1969) - Militant ouvrier de Montataire, extrêmement populaire.
- Armand DESNOSSE (1838-1883) - Ancien conseiller municipal de Montataire qui avait refusé de prêter serment à Napoléon III.
- Pierre DEGEYTER (1848-1932) - Compositeur, auteur de la musique de *l'Internationale*.
- Louis DONDEYNE (1925-1944) - Résistant, abattu par les nazis sur la place de Montataire juste avant la Libération.
- Jacques DUCLOS - Député, secrétaire du PCF. Dirigeant national de la Résistance communiste en France.
- Étienne Du WES - Chef de la révolte des Jacques à Montataire.
- Colonel FABIEN (Pierre Georges dit) (1919-1944) - Ouvrier métallurgiste. Dirigeant des FTP dans l'Oise. Combattant des Brigades internationales en Espagne. Le 21 août 1941, il donna le signal de la lutte armée contre l'occupant en abattant un officier nazi au métro Barbès. Communiste.
- Jean-Dominique FAURE-HÉROUART (1851-1927) - Maire de Montataire. Auteur d'une histoire de la ville.
- Cyrille de FOOR (1911-1943) - Militant communiste. Mort en déportation à Auschwitz.
- Berthe FOUCHÈRE - Militante socialiste partisane de l'union avec les communistes.
- Anatole FRANCE (1844-1924) - Écrivain. Auteur du *Crime de Sylvestre Bonnard* et du *Lys rouge*, communiste.
- Général de GAULLE - Organisateur de la Résistance à Londres. Prit le pouvoir après le 13 mai 1958 et fonda la V^e République.
- Auguste GÉNIE (1861-1938) - Ouvrier métallurgiste. Un des fondateurs du Parti socialiste à Montataire. Syndicaliste, maire de la ville de 1919 à sa mort.
- André GINISTI (1925-1944) - Soldat des FTP. Mort pour la France.
- Jules GUESDE (1845-1992) - Introduceur du marxisme dans le mouvement ouvrier français. Créateur, avec Jaurès, du Parti socialiste, député.
- HÉROUART-RODIER (1833-1888) - Maire radical de Montataire.
- Édouard HERRIOT (1872-1957) - Un des chefs du Parti radical. Maire de Lyon. Plusieurs fois président du Conseil et président de l'Assemblée nationale.
- Marceau HORCHOLLE (1920-1945) - Résistant, déporté, et mort au camp de Dachau. Beau-frère de Maurice Mignon.
- Victor HUGO (1802-1885) - Écrivain et poète considérable. Auteur des *Misérables* et de la *Légende des siècles*. Opposant farouche de Napoléon III. Eut des obsèques nationales.
- Jean JAURÈS (1859-1914) - Fondateur de *l'Humanité* et de la SFIO. Député. Assassiné à la veille de la Première Guerre mondiale.
- Jeanne LABOURBE (1877-1917) - Française, elle participa à la révolution d'Octobre en Russie. Assassinée à Odessa par les Blancs.
- Albert LANCELOT (1887-1937) - Ancien pharmacien de Montataire, bienfaiteur de la ville.
- LÉNINE (1870-1924) - Dirigeant de la révolution d'Octobre en Russie. Fondateur de l'État soviétique. Théoricien du marxisme.
- MERTIAN - Fondateurs et patrons des Forges en 1811.
- Guy MOQUET (1924-1941) - Arrêté à l'âge de seize ans pour acte de Résistance, il est un des vingt-sept otages fusillés à Châteaubriand le 22 octobre 1941. Ils étaient tous communistes.
- PASTEUR (1822-1895) - Savant, chimiste et biologiste, trouva le vaccin contre la rage et contre le charbon. Créateur de la microbiologie.
- Gabriel PÉRI (1902-1941) - Député de Paris. Journaliste à *l'Humanité*. Fusillé par les nazis.
- Eugène POTTIER (1816-1887) - Auteur des paroles de *l'Internationale*. Membre de la Commune de Paris de 1871.
- REAUMUR (1683-1757) - Physicien, fondateur de la métallographie.
- Romain ROLLAND (1866-1944) - Écrivain, pacifiste, auteur de *Jean-Christophe*.
- Roger SALENGRO (1890-1936) - Ministre de l'Intérieur du Front populaire, maire de Lille. Calomnié par les fascistes, il se suicida.
- Pierre SEMARD (1887-1942) - Secrétaire général de la Fédération des cheminots (CGT). Membre du Bureau politique du PCF. Fusillé par les nazis.
- Maurice THOREZ (1900-1964) - Secrétaire général du PCF de 1930 à 1964. Député de la Seine et vice-président du Conseil.
- Jules UHRY (1877-1936) - Avocat socialiste. Député-maire de Creil.
- Édouard VAILLANT (1840-1915) - Socialiste français. A participé à la Commune de Paris.
- Paul VAILLANT-COUTURIER (1892-1937) - Écrivain, rédacteur en chef de *l'Humanité*, député, membre du Comité central du PCF.
- Jules VALLÈS (1832-1885) - Écrivain. Participa à la Commune de Paris.
- Henri VIELIARD (1873-1928) - Médecin des pauvres, bienfaiteur de Montataire.
- VOLTAIRE (1694-1778) - Écrivain et philosophe du siècle des Lumières.
- Maurice WAYER (1924-1944) - Résistant, fusillé par les nazis sur la place de Montataire juste avant la Libération.
- Émile ZOLA (1840-1902) - Écrivain. Auteur des *Rougon-Macquart*. Dénonça les responsables de l'affaire Dreyfus.



Bibliographie

Archives municipales de Montataire

Jean-Pierre Besse « Le mouvement ouvrier dans l'Oise » - 1890-1914, doctorat 3^e cycle, Université Paris-Sorbonne, 1982.

Nicole Blanchard, Jacky Tremblais et 250 enfants de la ville, *le Droit de le faire et de le dire*, Amis de Montataire, 1989.

Docteur Boursier, *Histoire de la ville et de la châtellenie de Creil*, 1983.

Citoyen Chambry, *Description du département de l'Oise*, (1803), Éd. Laffitte Reprint, Marseille 1982.

Baron de Condé, *Histoire du château de Montataire*, Imp. Douchet, 1903.

Fanny Denoix des Vergnes, *Ça et là*, Lib. Perin et Colignon, 1865.

Pierre Durvin, *le Siècle noir des enfants ouvriers de l'Oise*, 1837-1874, Société archéologique de Creil, 1983.

D. Faure-Hérouart, *Histoire de Montataire*, Imp. Douchet, 1903.

« La Jacquerie », numéro spécial du *Bulletin du syndicat des instituteurs de l'Oise*, n° 60, mai 1958.

Amin Maalouf, *les Croisades vues par les Arabes*, J.-J. Lattès 1983, collection « J'ai lu », n° 1916.

V.-A. Malte-Brun, *l'Oise*, Éditions du Bastion : réédition en 1987 de l'ouvrage de 1882.

Montataire Actualités, *Bulletin d'informations municipales*, les Amis de Montataire.

Oise Avenir, hebdomadaire de la fédération de l'Oise du PCF.

Jean Ollivier, *Debout les Jacques*, éditions la Farandole, 1983.

Alain Serres et 250 enfants de la ville, *Montataire je te poème*, Amis de Montataire, 1987.

L.-G. Villeroy, *Creil et sa région*, Imprimerie moderne du Beauvaisis, 1971.

Remerciements



A Maurice Bambier, maire de Montataire, conseiller général de l'Oise, conseiller régional de Picardie, à Mmes et MM. Daniel Brochot, son premier adjoint chargé des finances et de la jeunesse, à Jocelyne Deschamps, Micheline Delloue, ses adjoints aux sports et à l'enfance et l'ensemble du bureau municipal.

A MM. Serge Ethève, secrétaire général et Alain Sager, directeur du cabinet du maire.

A Mmes et MM. Jean-Pierre Besse, historien, Jean Barra, J.-P. Bosino, secrétaire de l'Union des syndicats (CGT), Irénée Bas, Bernard (Sollac), Nicole Capet (Lecture publique), Hafid Chafai (« Justice pour Ahmed »), Robert Delamarre, Michel Dubos, Jean Delamotte (ancien secrétaire général de la mairie), Adonis Delloue (billard), Lucien Godart, Dominique Grebert (musique), Pierre Jacque (Chausson), Philippe Jacquelin (architecte), Mireille Kaaisteker (Sollac), Leturque (gymnastique), Marcel Marc (ACMM), Raymond Opdenove, Henri Podworny (culture), André Pitival (centres de loisirs), Michel Roger, Rousillon, Didier Schecht (information), Tom Van Breen (Harris-Marinoni), Jean-Pierre Volmer (Akzo-Astral) et Marcel Zanetti (Fonds de Montataire).

C'est grâce à eux, à leur connaissance de Montataire, à leurs témoignages que Montataire, debout depuis les Jacques a pu voir le jour.

Crédit iconographique

Peinture de couverture : Daniel Dufois.

Pour tous les documents et photos non directement signés : Archives municipales et images de Fernand Tuil.

Gravures extraites du livre de Jacques Cambry *Description du département de l'Oise*, Laffitte reprints, Marseille 1982, pages : 3 et 16. Gravures extraites de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, pages : 18 en haut et 40. Bibliothèque nationale, Paris, pages : 31 en haut à droite, 33, 43, 47, 58, 62, 63, 86 et 88. Photothèque du Musée de l'Homme, Paris, page : 29. Roger Viollet, pages : 30 en bas (Photo Albin Guillot) et 115. Collection Viollet, pages : 31 en haut à droite, 42, 44, 45 (gravure de Marc Duval, 1579), 46, 48 en haut (gravure de Michel d'après Marguinez), 48 en bas (dessin de Clavère), 49 (gravure, Musée Carnavalet), 61 en haut (gravure de J. Guillaume d'après Ed. Walmort), 65, 66, 71, 75, 82 (dessin de A. Neuville d'après F. Bonhomme), 88 (litho de Bineteau). Harlingue-Viollet, pages : 58, 83 (peinture du 19^e siècle). Lapi-Viollet, page : 76. ND-Viollet, pages : 79 et 80 (peinture d'Albert Lartean). Giraudon, page : 59. Photo M. Bertrand, Chantilly, page : 50. Photos G. Malard, Clermont, pages : 61 à droite, 119 et 120. Still Saxby, page : 105. Photos, dessins et gravures DR, pages : 11, 12, 51 au milieu, 54, 55, 56, 57, 61 en bas, 70, 72, 89, 91, 97, 100, 101, 104, 105 et 106. Cartes postales, coll. particulière, DR, pages : 14, 15, 17, 18 en bas, 19, 20, 21, 22, 25, 26, 29, 87, 96, 113, 116 et 117.

RÉALISATION OGP
ACHEVÉ D'IMPRIMER EN
NOVEMBRE 1990
SUR LES PRESSES D'AUBIN
IMPRIMEUR, LIGUGÉ,
POITIERS
N° D'IMPRESSION : 36 603

DÉPÔT LÉGAL
NOVEMBRE 1990
IMPRIMÉ EN FRANCE

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

